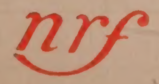
e ANNÉE Nº 319 — 1er AVRIL 1940

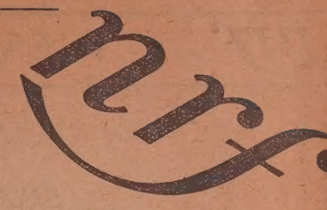
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



10 fr.

Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)



nrf VIENT DE PARAITRE

MARCEL JOUHANDEAU

REQUIEM ET LUX

UN VOLUME SUR CHATAIGNIER .... 22 fr.

« Je connaissais votre mère : j'avais observé, voici quinze ans bientôt, son regard, quand il se posait sur vous et j'avais surpris le regard que vous lui rendiez, flamme pour flamme, clarté pour clarté...

GABRIEL B.

Avril 1936.

DU MÊME AUTEUR :

(sauf contre-indication Éditions Gallimard)

CONTES, NOUVELLES

LES PINCENGRAIN.
PRUDENCE HAUTECHAUME.
ASTAROTH.
LE JOURNAL DU COIFFEUR.
LE SALADIER.
IMAGES DE PARIS.
CHAMINADOUR I.
CHAMINADOUR II.

En préparation :

CHAMINADOUR III.

ROMANS, RÉCITS

LA JEUNESSE DE THÉOPHILE.
LES TÉRABINTE (*UNE ŒUVRE UN PORTRAIT*).
TITE-LE-LONG.
LE PARRICIDE IMAGINAIRE (Ed. Schiffrin).
BINCHE-ANA.
M. GODEAU INTIME.
L'AMATEUR D'IMPRUDENCE.
VERONICANA.
ELISE.
M. GODEAU MARIÉ.
CHRONIQUES MARITALES.
OPALES.
LE JARDIN DE CORDOUE.

En préparation :

DON JUAN.
Mlle ZELINE ou BONHEUR DE DIEU A L'USAGE D'UNE VIEILLE DEMOISELLE (*Bijoux Typograph. La Connaissance*).
BRIGITTE OU LA BELLE-AU-BOIS (Illustré par Marie LAURENCIN (*Galerie Simon*).
XIMÉNÈS-MALINGONDE (Illustré par André MASSON (*Galerie Simon*).

ESSAIS

ALGÈBRE DES VALEURS MORALES.
DE L'ABJECTION.
ÉLOGE DE L'IMPRUDENCE. (*Cahier du Sud*).

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf ACTUALITÉS MUSICALES

CENTENAIRE DE LA MORT DE

PAGANINI

(Avril 1840)

PAGANINI LE MAGICIEN

par

RENÉE DE SAUSSINE

Préface de JACQUES THIBAUD

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE.................. **24 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE

Le livre de Mlle de Saussine sera lu avec agrément par les amateurs de vies romancées, mais en même temps il enrichira nos bibliothèques d'une vaste et solide documentation sur l'étonnant génois.
DOMINIQUE SORDET, *L'Action Française*, 20-5-38.

On admire que Mlle de Saussine ait découvert aussi exactement la méthode et la disposition qui convenaient à un sujet aussi insaisissable. Fondre tant de menus faits dans une esquisse aussi vigoureuse, sans en rendre illisibles les détails, c'est une réussite de virtuose.
G. JEAN-AUBRY, *Le Jour*, 29-4-38.

Ce livre apprendra beaucoup de choses — même à ceux qui connaissent bien l'Europe romantique, sur l'une des personnalités les plus extraordinaires d'une époque pourtant fertile en prodiges.
E. BUENZOD, *Gazette de Lausanne*, 15-5-38.

...Livre d'une merveilleuse sonorité que seule une musicienne pouvait écrire et dont on entend chaque phrase mélodiquement...
GERMAINE BEAUMONT, *Les Nouvelles Littéraires*, 10-5-38.

Par un espèce de mimétisme malicieux, le style de ces pages pleines de mouvement et de *bravoure* déploie la plus brillante virtuosité.
RENÉ CHALUPT, *La Revue Musicale*, avril 1938.

Livre de vérité, livre de fantaisie, attachant comme le plus extraordinaire des romans.
CAROL-BÉRARD, *L'Époque*, 20-2-40.

* * *

Lire également

BERLIOZ

par

GUY DE POURTALÈS

Deuxième Partie. - Chapitre VIII : **LE « VIRTUOSE INFERNAL »**

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI...

LA NOUVELLE

REVUE MENSUELLE DE LITT

DIRECTEUR (1919-

Directeu

PARAI

Très Prochainement :

MARCEL PROUST.......	**LETTRES A SA MÈRE**
ANDRÉ SUARÈS........	**PARACLET**
PAUL VALÉRY	**TEXTES**
ANDRÉ GIDE..........	**NOUVELLES PAGES DE JOURNAL**
JEAN GIONO..........	**DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE**
J. P. SARTRE.........	**L'AGE DE RAISON**
LÉON BRUNSCHVICG ..	**LE DUR LABEUR DE LA VÉRITÉ**
ROGER ALLARD........	**PAPILLONS DE FRANCE**
CHARLES DU BOS	**FRAGMENTS D'UN JOURNAL**
ANDRÉ ROUVEYRE....	**APOLLINARIANES (II)**
ROBERT MUSIL.........	**L'HOMME SANS CARACTÈRES**
CH. A. CINGRIA.........	**LE MUSICAL PUR**
APOLLINAIRE	**POÈMES**
JOUBERT..............	**ÉLOGE DE COOK**

VUE FRANÇAISE

ET DE CRITIQUE — 28e ANNÉE

QUES RIVIÈRE

ULHAN

MOIS

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.
Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois,* à l'édition * *ordinaire, de luxe de La Nouvelle Revue Française,* à partir du 1er 19

*Ci-joint *mandat-chèque* de
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
(*majorée de* 3 *fr.* 25 *pour frais de recouvrement à domicile*).

France	Union postale	Autres pays	*
			Edition ordinaire :
98 fr.	118 fr.	128 fr.	......UN AN
54 fr.	64 fr.	70 fr.	......SIX MOIS
*			*Edition de luxe :*
168 fr.	172 fr.	208 fr.	......UN AN

Abonnement d'essai de 3 mois : 21 fr.

A .... le .... 194....

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... * *Rayer les indications inutiles*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, à Mirande par Sartilly (Manche). Compte chèque Postal 169.33 Paris



RAPPEL

Œuvres de

PIERRE JEAN JOUVE

ŒUVRES POÉTIQUES

LES NOCES (1931) . . . . 15 fr.
SUEUR DE SANG (1935) . . . . . . 15 fr.
MATIÈRE CÉLESTE (1937) . . . . . 21 fr.
KYRIE (1938). . . . . 25 fr.

ROMANS

PAULINA 1880 (1925) . . . . *En réimpression*
LE MONDE DÉSERT (1927). . . . . 12 fr.
HÉCATE (1928). . . . . 12 fr.
VAGADU (1931) . . . . 15 fr.
HISTOIRES SANGLANTES (1932) . 15 fr.
LA SCÈNE CAPITALE (1935) . . . . 20 fr.

TRADUCTION

ROMÉO ET JULIETTE de Shakespeare 24 fr.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

SIMENON

LE BOURGMESTRE DE FURNES

ROMAN

UN VOLUME in-16 DOUBLE COURONNE **16.50**

20 exemplaires sur alfa supérieur .... **42 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Ce drame, conté avec une étonnante simplicité, une parfaite intuition du milieu flamand, est véritablement poignant. On y retrouve toutes les qualités du prodigieux imaginatif qu'est M. Simenon. L. DUMONT-WILDEN, *Pourquoi Pas*, 16-2-40.

M. André Thérive a raison. Il fut, je crois bien, le premier à s'élever avec force contre la réserve injustifiée que l'on marque encore aujourd'hui dans les milieux littéraires à l'égard de M. Simenon, et voici longtemps que je me suis rangé à son avis.

Lisez *Le Bourgmestre de Furnes*, et vous vous apercevrez que le thème de l'histoire n'est autre que l'envahissement progressif d'un cœur dur par le remords... Ici nous voyons fonctionner à plein un mécanisme mental qui n'est pas sans rappeler celui auquel les freudiens ont donné le nom d'« auto-punition ». Sans didactisme, sans recourir aux explications abstraites, par la seule puissance de l'évocation, M. Simenon a fait, de cet engrenage, une inoubliable peinture. FRANÇOIS PORCHÉ, *L'Epoque*, 19-2-40.

De l'entrée en matière au dernier chapitre, les scènes d'intérieur qui se succèdent et qui composent le roman, ne lâchent pas leur proie, qui est le lecteur...

... [Cela] n'empêche pas les académies et les jurys de n'avoir des valeurs littéraires qu'une notion insuffisante, en ne donnant pas à celle-ci la place trop souvent réservée à des romanciers qui ne vont pas à la cheville de Simenon. Quand on s'en apercevra, il sera trop tard pour découvrir ce qui crève les yeux.

LUCIEN DESCAVES, de l'Académie Goncourt, *Le Journal*, 25-2-40.

Le Bourgmestre de Furnes est un livre saisissant... M. André Thérive en fait le plus grand éloge. Il n'a pas tort. R. BRASILLACH, *Je suis Partout*, 8-3-40.

... mais ce n'est pas seulement dans la peau même de son héros que Simenon le découvre : c'est aussi dans ses comparses, son entourage. Il s'ensuit une atmosphère d'où toute psychologie semble exclue, mais qui agit profondément sur le lecteur et souligne à ses yeux la vérité même des personnages. LOUIS EMIÉ, *La Vie Bordelaise*, 18-2-40

Aucun roman n'est plus concret et aucun ne donnerait mieux l'idée du progrès du remords chez un homme au cœur dur. Ça n'a l'air de rien mais on s'émerveille, en fermant le livre, d'une telle réussite.

R. G. NOBÉCOURT, *Le Journal de Rouen*, 29-2-40.

... un roman de grande classe... un admirable récit...

GEORGES ALTMAN, *La Lumière*, 1-3-40.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

LA CONNAISSANCE DE SOI

COLLECTION DE MÉMOIRES ET ÉCRITS INTIMES

publiée sous la direction de

JACQUES DE LACRETELLE

de l'Académie Française

ÉDITIONS ORIGINALES

CATHERINE DRINKER BOWEN
ET BARBARA VON MECK

L'AMI BIEN-AIMÉ

HISTOIRE DE TCHAIKOWSKY ET DE NADEJDA VON MECK

Traduit de l'anglais par MAURICE RÉMON

Il sera tiré en plus du tirage ordinaire (FORMAT IN-8° SOLEIL) : des exemplaires numérotés sur alfa supérieur.......... **70 fr.**

SAMUEL PEPYS

JOURNAL II

Traduit de l'anglais par RENÉE VILLOTEAU

Il sera tiré en plus du tirage ordinaire (FORMAT IN-8° SOLEIL) : des exemplaires numérotés sur alfa supérieur........ **58 fr.**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication .... exemplaire.... de **L'AMI BIEN-AIMÉ** * *sur alfa.*

Veuillez m'envoyer dès publication .... exemplaire.... du **JOURNAL II de SAMUEL PEPYS** * *sur alfa.*

Ci-joint la somme de ....
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de.................................... } *montant de ma souscription.*

Nom .... A .... le .... 194...

Adresse .... (SIGNATURE)

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

POUR SALUER MELVILLE

Bien avant d'entreprendre la traduction de *Moby Dick* [1], pendant cinq ou six ans au moins, ce livre a été mon compagnon étranger. Je l'emportais régulièrement avec moi dans mes courses à travers les collines. Ainsi, au moment même où souvent j'abordais ces grandes solitudes ondulées comme la mer mais immobiles, il me suffisait de m'asseoir, le dos contre le tronc d'un pin, de sortir de ma poche ce livre qui déjà clapotait pour sentir se gonfler sous moi et autour la vie multiple des mers. Combien de fois au-dessus de ma tête n'ai-je pas entendu siffler les cordages, la terre s'émouvoir sous mes pieds comme la planche d'une baleinière ; le tronc du pin gémir et se balancer contre mon dos comme un mât, lourd de voiles ventilantes. Levant les yeux de la page, il m'a souvent semblé que Moby-Dick soufflait là-bas devant, au delà de l'écume des oliviers, dans le bouillonnement des grands chênes. Mais, à l'heure où le soir approfondit nos espaces intérieurs, cette poursuite dans laquelle Melville m'entraînait devenait plus générale en même temps que plus personnelle. Le jet imagi-

1. *Moby Dick* est l'œuvre du romancier américain, Herman Melville, l'auteur d'*un Eden cannibale* (*Typee*) et de *Benito Cereno*, qu'a publiés la *Nouvelle Revue Française*. Le sujet de *Moby Dick* est une chasse à la baleine.

naire fusant au milieu des collines pouvait retomber et les eaux illusoires se retirant de mon rêve pouvaient laisser à sec les hautes terres qui me portaient. Il y a au milieu même de la paix (et par conséquent au milieu même de la guerre) de formidables combats dans lesquels on est seul engagé et dont le tumulte est silence pour le reste du monde. On n'a plus besoin d'océans terrestres et de monstres valables pour tous ; on a ses propres océans et ses monstres personnels. De terribles mutilations intérieures irriteront éternellement les hommes contre les dieux et la chasse qu'ils font à la gloire divine ne se fait jamais à mains nues. Quoi qu'on dise. Quand le soir me laissait seul, je comprenais mieux l'âme de ce héros pourpre qui commande tout le livre. Il marchait avec moi sur les chemins du retour ; je n'avais toujours que quelques pas à faire pour le rejoindre et dès la nuit noire tombée, au fond des ténèbres, le devenir. Comme si d'un pas plus long je l'avais atteint et que je sois entré dans sa peau, mon corps se couvrant aussitôt de son corps comme un grand manteau. Portant son cœur à la place du mien, traînant lourdement moi aussi mes blessures sur les remous d'une énorme bête de l'abîme.

L'homme a toujours le désir de quelque monstrueux objet. Et sa vie n'a de valeur que s'il la soumet entièrement à cette poursuite. Souvent, il n'a besoin ni d'apparat ni d'appareil ; il semble être sagement enfermé dans le travail de son jardin, mais depuis longtemps il a intérieurement appareillé pour la dangereuse croisière de ses rêves. Nul ne sait qu'il est parti, il semble d'ailleurs être là ; mais il est loin, il hante les mers interdites. Ce regard qu'il a eu tout à l'heure, que vous avez vu, qui manifestement ne pouvait servir à rien dans ce monde-ci, traversant la matière des choses sans s'arrêter, c'est qu'il partait d'une vigie de grande hune et qu'il était fait pour scruter des espaces extraordinaires. Tel est le secret des vies qui parfois semblent nous être fami-

lières ; souvent le secret de notre propre vie. Le monde n'en connaît jamais rien parfois que la fin ; l'épouvantable blancheur d'un naufrage inexplicable qui fleurit soudain le ciel de giclements et d'écume. Mais, même dans la plupart des cas, tout se passe dans de si vastes étendues, avec de si énormes monstres qu'il ne reste ni trace ni survivants « *et le grand linceul de la mer se roule et se déroule comme il faisait il y a cinq mille ans* ».



Quand, en 1849, Melville revint en Amérique, après un court séjour en Angleterre, il rapportait un étrange bagage. C'était une tête embaumée ; mais c'était la sienne. Il avait l'habitude des îles cannibales et le commerce d'une tête séparée de son ayant-droit héréditaire n'était ni pour l'étonner ni pour l'effrayer. Cette fois cependant c'était sa propre tête ; et il y avait vraiment de quoi employer toute la longueur des jours et des nuits à la sentir ainsi séparée de son rude corps de marin et pleine d'un baume léger plus suavement parfumé qu'un matin de mai sur la mer, qu'un matin de mai sur les collines, qu'un matin de mai partout ; enfin, d'un parfum indéfinissable et éternel.

Il était en réalité parti pour l'Angleterre dans le seul but de consulter ses éditeurs. Il avait déjà en effet à ce moment-là écrit presque tous ses livres. Enfin, à son avis, il les avait tous écrits. Il se sentait débarrassé d'eux. C'était un homme de un mètre quatre-vingt-trois, avec soixante-sept centimètres de largeur d'épaule. Son visage un peu long mais d'une bonne épaisseur était, comme il se doit pour les hommes de grand air, marqué de pommettes robustes, avec cette douce flexion des joues vers la bouche. Pas de graisse, mais pas maigre. Des cheveux bruns avec de grandes vagues d'un auburn plus clair couvraient sa tête, descendant fort bas sur

la nuque, assez bien domestiquée rien qu'avec le peigne des doigts, sauf deux courtes ailes rébarbatives tout à fait couleur de corbeau qui se recourbaient en arrière sur chaque tempe, musclées et raides comme de vraies ailes. Entre ces deux ailes, sous le front lisse, satiné et bombé comme un petit ventre de jeune fille, ses yeux gris-bleu dormaient, un peu perdus, bien abrités sous une forte arcade et de grands cils, et parfois sous les ordres de son cœur, ils se couvraient d'un émail d'azur entièrement net, presque opaque comme le ciel frappé du grand soleil d'août. Un beau nez droit très fort, bien ouvert, des moustaches brunes et juste un petit revers de lèvres roses dans la barbe taillée presque carrée à trois centimètres du menton. Et le voilà ! De plus : trente ans juste ; né en 1819, l'année où naquirent Kingsley, Lowell, Ruskin, Whitman et la reine Victoria. Une bonne année. Des ancêtres, tous de lignage écossais ; pouvant faire remonter son origine jusqu'à sir Richard de Melville qui s'allia à Edouard Ier au XIIIe siècle. Ah ! Évidemment, son père, Allan Melville était un marchand ; on ne vient pas sans dommage du fond du XIIIe siècle, et ce serait même monotone d'être allié à des rois pendant des centaines d'années. Allan était d'ailleurs un marchand presque noble si on peut dire : un importateur que les nécessités de son commerce entraînaient à des voyages en Europe. Il n'était peut-être plus allié à des rois numérotés, mais il l'était toujours à quelques rois du lard, ou bien il partait en guerre contre ces rois du commerce et les combattait, code, balance et tonnage au poing. Or, en 1814, ce père, ou plutôt pour le devenir, Allan prit pour épouse Maria Gausewort. Pauvre chère maman ! Comme il faut que Melville s'efforce de chasser le doux baume de sa tête pour qu'il puisse maintenant penser à elle. Le mois de mai le plus beau n'a jamais dû avoir où que ce soit de parfum pour la pauvre Maria. Elle était froide, maigre,

matérielle, sèche, méthodique, anguleuse, arrogante et tout ça réuni dans un spécimen absolument unique à en juger par la perfection totale de toutes ces parties sentimentales et physiques qui, habillées de strictes futaines à deux liards et armurées de buscs, était devenu mistress Melville. De ces buscs féminins dont plus tard son fils devait parler avec tant de chaste humour, elle faisait un immodéré usage. Dieu ait voulu que ce soit pour draper autour de son corps une voluptueuse étoffe ! Mais depuis sa plus, on ne peut pas dire tendre jeunesse, elle avait déchiré de sa bible les poèmes d'amour et, déjà mère de nombreuses fois, elle rougissait toujours rien qu'à lire les noms de Ruth, d'Esther, de Judith, de toutes ces femmes qui, en fin de compte avaient mis au service de la gloire du Seigneur les organes abjects de la femme. Elle n'avait de repos qu'à la lecture du livre des ombres où, à chaque instant, des législations complémentaires viennent consolider la législation principale. Elle aimait ce qui parle de la construction du temple et l'énumération des richesses qui doivent servir à la création de l'arche. Elle eut huit enfants comme on aurait pu les avoir dans un carnet de prise d'ordre ; honteuse chaque fois de cet amer et brutal printemps qui gonflait ses hanches, le nourrisson pendu à son sein comme une virgule décimale pendue à un chiffre, elle redevenait tout de suite avec une violente joie la glaciale maîtresse de l'économie des Melville. Herman, le troisième des huit fut appelé du prénom du père de sa mère. De l'extraordinaire jouissance tactile des enfants, du pétrissement des mamelles, Herman ne conservait qu'un souvenir rébarbatif et acéré comme s'il avait été nourri à cheval à travers les joints de l'armure d'une guerrière de l'Arioste. Lui, oh ! non ; et d'ailleurs, il avait toujours pris le lait où il coulait, et même maintenant, une goutte sur de l'acier, c'était toujours une goutte. Les bateaux et la mer avaient exercé sur lui

une profonde séduction dès son plus jeune âge, comme toutes les puissantes respirations qui emportent dans les puissants désordres. Il avait à peine dix ans que, de New-York, il écrivait à son père et à sa maison pleine d'ordre :

« Cette après-midi d'hiver, on m'a mené jusqu'au bout de la jetée qui va le plus loin en mer. Il y avait des vagues monstrueuses, plus hautes que des montagnes. Les mâts des navires frappaient l'eau de partout comme des fouets. Et on m'a dit qu'ils frappaient ainsi l'eau sur toute la grandeur du monde : au Havre, à Liverpool et jusque dans le port de Londres. »

Son enfance était tout à fait normale mais son père disait : il est très en retard pour parler et il semble qu'il a la compréhension un peu lente. Oui, pour les chiffres. West, son professeur à l'Albany classical Institute dira : « Je me souviens bien de lui. C'était mon élève préféré. Il était absolument nul en mathématiques, mais très fort en thèmes et en compositions. Il aimait beaucoup inventer et écrire quoiqu'en général la grande majorité des élèves considèrent ce devoir comme un terrible devoir et cherchent à l'esquiver malgré toutes les punitions. Au moment où West parlera ainsi de lui, Herman, mort en 1891, aura déjà la tête pleine de terre.

Mais, pour l'instant elle est pleine de baume et mai fleurit en ses yeux. Ses souvenirs sont des rois ; les îles couronnées d'un écumant soleil, le silence plat des eaux couronnées d'atolls et la monstrueuse couronne errante des typhons roulant dans l'écroulement des moussons comme la couronne de Shakespeare. Le baume cependant lui vient d'une simple couronne d'aubépine. On la lui a mise un jour sur la tête ; elle s'est enfoncée jusqu'à ces rébarbatives ailes de cheveux clairs qui couvrent ses tempes. En la retenant, il s'est griffé le front avec une petite épine rouge. Il se regarde dans la glace. Il n'y a maintenant plus de trace sur son front, mais s'il

touche l'endroit avec son doigt, c'est encore prenant et doux comme s'il touchait un gâteau de miel.

A la mort de son père, il a dû quitter l'école. Maria a frotté l'une dans l'autre ses mains de veuve. Que faire d'un enfant de quinze ans dans la construction d'un temple ? A cette heure on peut toujours en faire un employé de banque. Il entre à la New-York State Bank où son oncle est administrateur. Mais, quand on le menait au bout du môle de New-York, on ne lui a pas dit que le cœur d'un enfant lyrique contient plus de mâts fouettants et plus de voiles pleines que tous les ports du monde réunis. Et le voilà dans ces murs, lui maintenant, tout embarrassé de ses escadres. Son sillage sent le goudron, le chanvre, le sapin mouillé, l'iode, le fruit de mer et le ragoût de clovisse. C'est intenable. Il n'y tient pas. L'an d'après, il est déjà dehors. Il aide soi-disant son frère ; en réalité, il lit, il étudie, il donne de la mer à ses flottes.

Rien n'empêche de repousser constamment les horizons. Le cercle des choses visibles est soumis à notre pas, donc à nos forces. Un an encore et le voilà déjà dans la ferme de son oncle à Pittsfield dans le Massachusetts. Sans qu'il le sache, il fuit sous le vent, devant une tempête qui le poursuit ; il déborde la rocheuse Maria ; d'instinct, il sait qu'il est plus sûr de ses manœuvres au large. Un moment de paix dans les champs. Il écrit à sa mère qu'il est le seul à oser s'approcher du taureau. Il écrit à son frère : « De tous ces projets magnifiques que j'ai faits pour ma vie, il ne reste rien. J'aimerais affronter un grand danger et cesser enfin de douter de moi-même. » Le printemps n'a jamais été si beau dans les vergers de Pittsfield. La violence des fleurs étonne les fermiers. Il y en a une telle chape sur les arbres qu'ils gémissent comme s'ils étaient accablés de neige. Un vernis extraordinairement limpide verdit les masses les plus sombres de la nuit et les étoiles sont si près de la terre qu'on les

entend sourdement bourdonner. Le vent ne souffle pas mais se promène. Une fécondation inusitée multiplie les bêtes dans les nids, les litières, les étables, les clapiers. Le troupeau des bêtes de l'année tremble comme une énorme gelée de graisse sur tous les États-Unis. Il n'est pas jusqu'à la ville de New-York qui ne les entende naître avec une formidable abondance par-delà ses faubourgs, et le bruit des omnibus, des bacs, des cabs et des courroies de transmission s'étouffe sous la grandissante rumeur des bêlements, des mugissements, des glapissements, des gonflements de bourgeons et du cri des oies. Maria écrit au fermier : « Il se prépare, dit-elle, une année très abondante. Je veux que vous fassiez comprendre à Herman ce que c'est que le commerce. J'ai décidé mon frère. Vous direz à Herman qu'il lui donne les quatorze pommiers qui sont derrière les étables, dans le grand verger carré. Bien entendu, on ne lui donne ni le sol ni les arbres. On lui donne les fruits. Dites à Herman qu'il lui faudra les cueillir et les vendre. Il m'avisera du prix qu'il en aura tiré. D'ici à ce que la récolte se fasse, je vous ordonne de lui donner une couple d'oies avant la ponte. Il en sera également comptable, mais il sera libre de disposer de la couvée comme il l'entendra. Qu'il cherche également à les vendre pour son compte. Nous verrons bien ce qu'il en tirera. Il faut également qu'il se charge d'engraisser un cochon. » Mais le fermier étonné répond qu'il croyait « M. Herman à New-York et en bonne santé. Il est parti d'ici le 3 mars quand il y avait encore de la neige ». Il faut longtemps à Maria pour savoir, comprendre, admettre et à la fin être sûre qu'il est sur le *Highlander*, un navire marchand faisant voile vers Liverpool. Il s'est engagé comme simple marin. C'est avec ce voyageur qu'il écrira plus tard *Redburn ou Confessions et souvenirs d'un fils de gentleman devenu marin.*

Mais, comme tout le monde, il n'est pas fait que de

lui seul. Ce qu'il a vu d'ailleurs durant ce voyage n'est que l'ordinaire du voyage en mer et il a depuis longtemps vécu en ses rêves les plus angoissants périples. Il voudrait que la réalité les rejoigne ; il voudrait surtout que la réalité les dépasse. Maria s'est dit : « Voyons, voyons, il est malgré tout de mon sang. » Oui, il est aussi de son sang en effet, ou, tout au moins, il faut encore un peu de temps avant qu'il ne se fabrique un sang Melville entièrement différent de celui d'Allan et de Maria. Il retourne à terre, s'ébroue, regarde la mer, lui tourne le dos, la regarde encore et entre enfin dans les champs de son lent grand pas. Il s'agit surtout de ne plus arriver à la maison. Il se met maître d'école dans East Albany à raison de six dollars la semaine plus le logement. Un logement qui est une petite logette mais où il lit tous les livres parlant de la mer, qu'il peut se procurer. C'est une courte période trouble de trois ans pendant laquelle il embarque et débarque de nombreux équipages ; il engage des capitaines, il les remercie, il revoit sa carène, il se calfate, il remplit ses cales, il prend les vents, laisse passer les bonnes occasions, les regrette, les guette, les manque, part à faux, revient à l'amarre, use de la corde et de la voile au port, dort sur l'eau plate et souffre profondément d'entendre tout le long de ses jours inutiles sa proue qu'il voulait glorieuse frapper bêtement du nez contre le quai du bassin. Quand il sent dans ses veines trop d'un sang qu'il connaît bien et qui est celui de sa mère, il part marauder les vergers autour de l'école avec de petites boniches du voisinage ; ou bien, il s'installe à une fenêtre et, avec une sarbacane, il crible de pois les chapeaux haut de forme qui passent dans la rue. Mais comment se fuir ? Quoi faire quand le Melville se dresse ? Celui qui lui arrache le jeu ou le jupon des doigts et silencieusement étale sur la table les plans de vie. Ils sont tous là, tous étoilés de la rose des vents. La monstrueuse chevelure

des courants marins s'y déroule à travers des espaces éperdus où il serait beau d'être un homme ; et il reste devant les cartes où sa route est marquée, stupéfié de tristesse comme devant Méduse.

Ah ! Si Maria savait que c'est son sang à elle qui finalement va décider de tout ! Eh bien ! elle serait sans doute contente. On la connaît mal. Croyez-vous que cette indécision dans laquelle elle le sent la satisfasse ? Elle est aussi capable de s'intéresser à des matériaux irréels. Quand elle est sous la lampe du soir, avec sa bible ouverte sur la table, la grande construction qui monte du livre comme une fumée n'est pas seulement faite des charpentes de cèdres et des plaques d'or battues, mais le plus solide du mortier qui durcit l'église consolatrice est fait d'ailes d'anges et de foi. Elle sait qu'on peut bâtir un temps même avec de l'eau mouvante. L'important, c'est de bâtir. Et c'est peut-être le mince lait guerrier de Maria qui donne cette fois-ci à Herman la force de marcher vers les grandes routes de la mer. Au milieu de décembre 1840, il arrive à New Bedford. Il va sur le quai du port. Il passe en revue tous les baleiniers qui frottent le museau contre la mangeoire. Où sont maintenant le cochon qu'il devait engraisser et ce faux commerce de pommes, et la banque, et l'école et Betty, et Maria, et toute l'Amérique ! Il est au bout de la presqu'île ! déjà plus loin en mer qu'au bout de la jetée de New-York et, toute l'Amérique est derrière ses talons comme un vieux torchon vert encore accroché aux éperons d'un cavalier qui va se mettre en selle. Alors, gentleman, que décidez-vous ? Voulez-vous un cheval de labour ou un cheval de course ? Voulez-vous ensemencer vos rêves ou vous faut-il une bête qui puisse jouer le polo avec vos illusions ? Est-ce un *cob* ou un *whaler* que vous cherchez ? Oui gentleman, nous avons à peu près le même mot pour désigner le bateau qui va à la baleine et le cheval qui va au polo. Vous

n'avez pas l'air d'être un homme qui laboure, vous. Si je vous le dis, c'est à cause de vos jambes. Dommage avec ça de monter un cob pour faire l'aller-retour, au pas, du champ au « sweet home ». Vous m'avez l'air d'avoir besoin d'autres voyages. Vous avez bien fait de vous adresser ici. Qui vous a indiqué la maison ? Personne ! Alors, c'est du flair de cavalier. Nous avons déjà servi Sir Henry Dana. C'est grâce à nous qu'il a pu écrire son fameux livre *Two years before the mare*. Vous connaissez ? Oh ! pardon, alors vous êtes chez vous ici, gentleman. Les amis de Sir Henry sont nos amis. Un fameux cavalier, gentleman. Il nous a envoyé beaucoup de clients. J'ai tout de suite vu que vous n'étiez pas venu ici pour un simple cob. A quoi je l'ai vu ? A vos yeux. Qu'est-ce qu'ils ont ? Ah ! Sir, ils ont le désir du polo. Ceci est tout simplement de l'observation professionnelle. Ah ! sir, ils ont cette sorte de précision dans l'espace qui ne trompe pas. Je suis assez content de cette façon de dire. Elle est de moi. Oui, il y en a qui ont dans le regard une sorte de précision qui reste sur la terre. Tenez, par exemple, pour regarder un dollar... moi par exemple j'ai une précision qui est tout à fait terrestre ; je sais très bien regarder un dollar, je sais tout de suite d'où il vient, où il est et où il va aller. Mais il y en a d'autres — et vous êtes de ceux-là, ne dites pas non — qui ont dans le regard une précision qui s'attache là où il n'y a rien : dans le ciel, dans la mer, dans l'espace, enfin, là où moi je ne vois rien. Vous êtes de ceux-là ; vous pourriez me jurer non par votre mère, vous êtes de ceux-là ! Vous jouez le polo et j'ai, en ce qui vous concerne, tout à fait ce qu'il vous faut.

C'est l'*Acushnet*, un *whaler* de 359 tonneaux ; il est sur le point de partir de Fairhaven, un petit port baleinier sur la rivière à deux pas d'ici. Plus qu'un mot, gentleman. C'est encore au sujet de vos yeux. Le jeu est un simple jeu d'hommes. Pourquoi je vous dis ça ?

Parce que vos yeux regardent un tout petit peu au delà de l'endroit normal où la balle va tomber. Un tout petit peu, gentleman, quelques millimètres, je crois.

Vous, vous avez l'air d'être précis dans des espaces d'un sacré grand format. Ça n'est qu'une simple balle, gentleman, ça n'est pas un oiseau de mer. En tout cas il me semble. Mais vous le savez mieux que moi. Je vous demande pardon.

Oui, son maquignon intérieur a raison. Mais il est trop poli. Ce n'est pas de quelques millimètres qu'Herman regarde trop loin, c'est de quelques milles marins. Il ne pourra jamais s'entendre avec les autres joueurs. Il joue un jeu qui n'est pas à la mesure des forces humaines. Pour l'instant, cependant, on n'en peut rien déduire. Quel est le garçon de son âge qui joue un jeu de mesure ? Sur le rôle d'équipage de *l'Acushnet*, il est inscrit parmi vingt-deux Américains, trois Portugais et un Anglais, comme étant un natif de New-York, âgé de vingt et un ans, résidant à Fairhaven (ce qui est faux, et fait pour brouiller les cartes), haut de un mètre quatre-vingt-trois, brun de peau et cheveux châtains. C'est Valentine Pease, la fille, qui a dressé la liste. Elle devait être assise à la table et son père dictait le signalement à mesure que le marin s'engageait. Mais Valentine sait relever les yeux de la page et regarder un garçon toute seule, et, dans la marge en face du nom de Herman, elle a écrit « squaller ». Oh ! Miss Valentine, « rouspéteur », à quoi avez-vous vu ça ? Il n'a rien dit ; il n'a rien dit d'autre que son désir ferme de partir avec votre père sur son *Acushnet*. Je vous assure, il n'a pas dit un mot de plus. Et c'est devant celui-là que vous marquez « squaller » ? Devant celui-là seul ? Quand il y a trois Portugais et un Anglais en plus de vingt-deux Américains sur lesquels il serait bien extraordinaire que vous n'ayez rien à marquer. Alors, quoi, celui-là seul ? C'est encore, j'imagine, un mauvais tour que lui

ont joué ses yeux. Vous voulez dire qu'il sera dur à mener ? Certes, oui ; puisque vous l'avez regardé plus que les autres, Miss, comment voulez-vous que ce jeune homme joue le jeu de polo de tout le monde sur des pelouses ordinaires ? Voulez-vous que je vous le dise, Miss, ce n'est pas à Herman que vous avez pensé quand vous avez marqué « rouspéteur ». Il n'y avait en face de vous, à part tout le reste, que deux yeux qui regardaient seulement au delà de vous-même. Et c'est un endroit où malgré tout vous aimez assez qu'on regarde, vous êtes toujours sûre de faire revenir à temps le regard des garçons sur ce que vous êtes, vous, simple matière mais couleur de rose sous la capeline de soie noire d'où dépassent vos cheveux dorés. Non, Miss, vous avez pensé au captain. Et ça, en effet, c'est une autre affaire. Dites-moi, Miss, est-ce qu'il vous a jamais attachée au mât pendant une tempête ? Est-ce qu'il vous a jamais fouettée, oui, je veux dire, avec une garcette sur la peau nue ; est-ce qu'il vous a jamais fourrée à fond de cale pieds et poings liés avec juste un peu d'eau pour boire ? Non, eh bien ! il le fait. Et vous le savez. Sans compter qu'il commande mal. Il est de ceux dont on se sent insulté rien qu'à leur entendre dire « oui » ou « à votre service ». Quatre-vingts kilos de viande maussade et vingt kilos de muscles acides. Ah ! Miss, vous avez raison, ils ne feront pas bon ménage, et vous l'avez vu tout de suite. Mais vous êtes dans la tradition des filles de captain et, bien que le garçon ait bonne allure avec ses grandes épaules et ses yeux farouches de poète, c'est lui que vous marquez coupable. Tant pis pour vous, Miss Valentine, il était bon à prendre et, si vous l'aviez voulu, il aurait eu à peine sous votre main le blottissement du moineau. Quand les garçons vont au large comme il y va, c'est qu'il n'y a pas eu à côté d'eux de fille assez belle. Tant pis. Comme vous l'indiquez vous-même au bas de la liste, *l'Acushnet* quitta Fairhaven

le 3 janvier 1841 pour le Pacifique. Il est parti avec le captain ; pas avec vous. Voilà ce qu'il en coûte à une jeune fille de croire que la vraie marine est dans la dure tradition des Bligh. Pour moi qui écris maintenant l'histoire d'Herman, vous me faites rater une scène d'amour. Vous êtes la première très jolie fille qu'il rencontre. Vous me plaisiez. Je vous en veux. Il est parti avec le captain et, avec lui, pendant quinze mois, il laboure et relaboure péniblement les champs immenses des mers du sud sans toucher port nulle part. Te voilà servi avec l'eau salée, garçon. Si c'est ce que tu demandais, en voilà ; tu dois être content cette fois. Il est content. Il fera dire plus tard à son héros : « *Je ne vois pas grand' chose : rien que de l'eau sur une considérable étendue* » et Peleg répondra : « Alors, maintenant, qu'est-ce que tu penses de ton idée de voir le monde ? Est-ce que tu veux toujours t'en aller de l'autre côté du Cap Horn pour ne voir que ça. Le monde est *tout entier là où tu es ; il n'y a rien d'autre*. Oui, il n'y a en effet que ce qu'on y met. Et alors il y a ce qu'il nous donne. L'amitié et l'amour sont des sentiments sans mesure. On peut aimer des êtres immenses : comme les montagnes ou comme la mer, avec le même amour, qui aime la femme et l'amitié qui aime l'homme. Et l'on peut être aimé d'eux. C'est notre bénédiction. Au plus sombre des profondeurs de nos désordres, cette certitude nous reste et dans les moments même où elle est la seule, elle suffit à nous rendre le sentiment de notre grandeur. Nul ne le sait mieux qu'Herman et, quand les temps seront accomplis avec le souvenir, cette eau étendue sur des horizons illimités, il écrira ce livre-refuge où le monde entier peut abriter son désespoir et son envie de persister malgré les dieux. Mais les temps ne sont pas encore accomplis. Il chaloupe lentement dans de longues houles rondes des mers du Sud. Il se frotte un peu par-ci par-là à l'océan. Il y va d'abord avec une timidité éblouie.

Ce qui le touche tout de suite, c'est cet entrelacement monstrueux de ruses et de charmes. S'il était à ce moment-là dans un jeu à la Stevenson, il ne connaîtrait jamais autre chose que le sirop des larges eaux. Mais, *l'Acushnet* n'est pas un *yacht*, c'est un *whaler*, et captain Pease pêche la baleine ; et il la pêche avec des gifles et des coups de pied au cul. Cent mille fois, dans une sorte de progression arithmétique impeccable et gigantesque, il blasphèmera le nom de Dieu avec des jurons de plus en plus énormes et nouveaux. Il roule au milieu des marins comme la boule d'un jeu de quilles. Il n'a certainement été créé et mis au monde que pour être un agent de défoncement. Il est la massue, la matraque, le casse-tête, et l'égout du seigneur. Herman se détache et s'amenuise. Il n'a peut-être été atteint en tout et pour tout que par cette sorte de coup de pied au cul balladeur qui tournoie tout le temps autour du captain comme un rayon autour du soleil. Une chose tout à fait indifférente et pas spécialement à lui destinée. Il est d'ailleurs un philosophe du coup de pied au cul et il s'en fout. Mais le travail le râpe, le frappe et le tanne et s'il peut amplement élargir ses poumons puisque ici l'air est gratuit, la peau de son ventre se racornit comme un vieux cuir de botte. Ah ! Quand par hasard il a le temps de se regarder des pieds à la tête, il trouve que mister Herman de la State Bank a subi quelques petites transformations. La première fois qu'il a pu se laver du haut en bas, l'éponge lui en est tombée des mains. Il ne lui reste plus que de formidables épaules et jusque dans leur faîtage on voit se gonfler ses poumons, mais, son ventre, il pourrait le serrer dans ses deux mains, et ses cuisses sont attachées à ses hanches comme les cuisses des poupées, grossièrement plaquées contre ; il semble qu'on en voit les clavettes et l'élastique. Mais, s'il pouvait se rendre compte de tout ce qu'il y a de nouveau dans ses yeux ! On ne peut plus les regarder en face

ou, alors, c'est à vos risques et périls. Pauvre Miss Valentine ! Priez Dieu de ne jamais plus rencontrer le « squaller », car, s'il était maintenant debout devant vous, il serait votre seigneur et maître et ce sont d'autres mots que vous balbutieriez éperdûment. Depuis quinze mois qu'il est dans le large des eaux, il se bat avec l'ange. Il est dans une grande nuit de Jacob et l'aube ne vient pas. Des ailes terriblement dures le frappent, le soulèvent au-dessus du monde, le précipitent, le ressaisissent et l'étouffent. Il n'a pas cessé un seul instant d'être obligé à la bataille. S'il en a « marre », s'il est rompu, s'il tombe sur sa couchette, il se bat avec l'ange ; s'il saute dans la baleinière, s'il chevauche des orages de fer ; s'il s'affronte au mufle dégoûtant des énormes poissons de l'abîme, il se bat en même temps avec l'ange ; s'il est de vigie, s'il est dans les voiles, s'il est dans les cordages, s'il est dans l'huile, s'il est dans le feu, s'il est dans le charnier des entrailles du Léviathan, il se bat avec l'ange ; et quand le plomb des grands calmes tombe sur des milliers de milles, que toutes les forces du monde dorment, que même captain Pease s'est écroulé, lui se bat avec cet ange terrible qui éclaire de sa bataille l'impénétrable mystère du mélange des dieux et des hommes. C'est là-dedans que ses yeux voient. C'est de ça qu'ils sont pleins d'images. C'est là qu'ils se colorent d'amertume et de tendresse. Tout nu, rien que par l'âme qui se montre en ses yeux, il est plus riche que tous les empereurs et tous les rois du monde réunis. Il y était déjà décidé, mais maintenant, il n'obéira jamais plus aux législations de la terre. Enfin, le bateau arrive aux îles Marquises et s'approche de Nukahiva. Il entre au port, il accoste. Tout de suite Herman déserte. Il s'en va avec un copain : un nommé Richard T. Greene. Un soir, ils descendent à la cambuse et se remplissent les poches de biscuits de mer. Après ça, dans le noir, la passerelle, pieds nus, puis tout de suite

la plage brillante et la nuit : une nuit du sud toute verte d'étoiles. Il n'est pas ici question de fuir. Il ne faut pas s'imaginer qu'il a été le moins du monde impressionné par les coups de pied au cul du Captain. Pease n'est en fin de compte qu'une sorte d'Hercule protestant ; à proprement parler il n'en veut pas à votre viande ; il se nourrit d'un quaker oats qui sent le savon à barbe ; il n'est que financièrement cruel ; ses baffes s'il les distribue avec une joie non dissimulée, c'est que chacune faisant plus ardemment sauter le matelot vers son affaire peut être exprimée en cents et en dollars. Dix gifles font presque gagner dix cents sur le temps d'un dépeçage de baleine et trente coups de lanière presque un dollar. Il frappe comme un autre rogne. Qu'au bout du rouleau, tout ça se retrouve dans la cuisine de Miss Valentine, c'est un fait, mais, les gens d'ici ont une cruauté plus directement culinaire. Ils ne frappent pas : ils caressent, ils tâtent, mais ils tuent et ils mangent quand l'homme est gras et que le fumet leur plaît. Ici, il ne s'agit pas de tomber entre les mains d'un captain Pease qui vous fera pivoter sans relâche pour que sa Miss Valentine puisse s'acheter des plates-côtes de porc. Ici, on est la plate-côte de porc elle-même et les captains de ce pays vous assommeront carrément pour que leur Miss Valentine puisse en paix vous planter les dents directement dans le cuissot. On est chez les cannibales. Mais les deux lascars se cachent dans les palmes et laissent repartir l'*Acushnet*. Ils attendent encore tout de la nouvelle vie qui se prépare.

Bienheureux ceux qui marchent dans le fouettement furieux des ailes de l'ange.

***

Maintenant, il est célèbre. Il a écrit Typee, Omoo, Redburn et White-Jacket va paraître. Typee le

récit de ses aventures chez les cannibales, a paru en même temps à Londres et à New-York avec un immense succès. Stevenson a dit : « Il n'y a que deux écrivains qui ont parlé des mers du sud avec génie et ce sont deux Américains : Melville et Charles Warren Stoddard. Ce livre de hors-la-loi a été drôlement dédié au juge d'instruction Lemuel Shaw, de Massachusetts. Et même, en août 1847, Herman s'est marié avec la fille de ce Lemuel Shaw. Il ne fait jamais les choses à moitié. Elle est douce, limpide, pure, et timidement souriante. A la promenade, elle marche à petits pas pressés à côté des grands pas calmes du déserteur. Elle s'appuie sur le bras du déserteur. Lui, il a gardé du marin frondeur cette élégance un peu débraillée très séduisante : un peu sur l'oreille, juste ce qu'il faut du casseur d'assiettes, tête nue, le chapeau à la main, comme s'il n'avait pas encore eu le temps de se couvrir au sortir d'une perpétuelle bagarre, intact, net, à peine dépeigné, le col bien dégagé, la tête haute et un assez beau tricot sous sa jaquette, mais un tricot. Parmi toutes les dames qui passent sous les grands ormeaux de la promenade, on le désire beaucoup. Ça va même jusqu'à la route là-bas où on arrête des tilburys pour faire des bonjours d'ombrelles auxquels ils répondent, eux : Mistress Melville avec une demi-révérence et lui avec un geste négligent du chapeau au bout de son bras. Des couples de dames, des volières de jeunes filles s'approchent d'eux, les saluent, s'arrêtent, parlent et caquettent. Autour de Mistress Melville et d'Herman, ce ne sont que balancements de jupes amples et même Mistress Melville, prise par le vertige de cette houle de jupes se balance à côté de son mari comme une petite vague familière. C'est le moment qu'il a choisi, lui, pour rester planté droit, immobile, rocheux et en silence, avec seulement un très subtil et très bon sourire, qui descend avec malice jusqu'en pleine barbe : on se congratule, on se sourit,

on se sépare, on repart, lui et elle de leur côté, les autres jusqu'au bout de l'allée où on attend qu'il regarde pour tourner en faisant ballonner la crinoline avec ce mouvement de suprême élégance qu'on appelle la « toupie d'amour » et qui, s'il est bien fait, découvre exactement jusqu'où il faut les petits pieds, les chevilles et toute la collerette brodée des longs pantalons. Lui, voilà ce qu'il dit à sa femme. Il vient d'écrire *White Jacket*, un livre amer et sanglant, un livre de combat désespéré, une nouvelle attaque contre les lois, contre les punitions corporelles dans la marine de guerre des États-Unis. « Tant pis, dit-il, ma chère, on ne m'aimera pas. Je dois aller dans tout ça certainement contre l'intérêt de beaucoup de gens qui me le feront payer cher. Les commodores tiennent à leurs prérogatives, et, s'ils pouvaient me prendre entre leurs pattes, je crois qu'ils me règleraient mon compte en cinq sec. Mais, je ne parle que de ce que je sais, et j'ai, en ce moment même, des copains qu'on doit labourer à coups de fouet. — Ils ne vous ont pas fouetté, vous, Herman ? — Ils m'ont fouetté, ma chère, et comme les autres ; la suprématie des mers n'épargne personne. Je vais certainement avoir sur le dos tout ce qui parle de démocratie sans savoir ce que c'est. — Saluons Miss Morrow, dit Mistress Melville, elle nous fait signe là-bas, de dedans sa calèche. — Bonjour, Miss Gwendoline », dit Herman, à voix basse, pendant qu'il fait vers là-bas le toujours même petit geste négligent de son chapeau.

S'il va à Londres cette fois, c'est précisément pour son *White Jacket*. Le livre est écrit ; il y a mis toute sa colère d'homme ; il veut maintenant le publier avec le plus d'éclat possible pour qu'il touche, qu'il indigne et qu'il guérisse. Même si ça doit faire scandale, même s'il doit périr, lui tout entier, dans le fracas du scandale. Il est un démocrate américain. Il est un homme de cette démocratie que Whitman va chanter dès le second verset

de ses feuilles d'herbes. La démocratie pousse le nouveau monde tout entier dans sa première explosion de lyrisme. Le *Poème de la liberté pour l'Asie, l'Afrique, l'Europe, et l'Amérique* est déjà sur les lèvres de Whitman :

« Courage yet my brother or my sister.

« Keep on ! Liberty is to be subversive whatever occurs... »

La France vient d'être bouleversée par les événements de 1848. Dans toutes les classes sociales du peuple des États-Unis, on s'exalte avec les Français. C'est un amour exclusif et passionné. On en parle et on en discute partout. Tout est interrompu, tout est enchanté. Soudain, parfois un bal s'arrête, les musiciens ne pensent plus à jouer, les femmes se taisent et respirent plus vite qu'elles n'ont jamais respiré, les hommes assurent solidement leurs talons au fond de leurs bottes ; on « en parle », on en parle partout : à l'atelier, dans la rue, sur la route, dans les champs, dans la ferme, dans les diligences, dans les forêts perdues et tous les cavaliers solitaires, quand le vent du soir fait flotter leurs manteaux, galopent en rêve au milieu d'une extraordinaire liberté humaine. De tous les côtés, des hommes se dressent, les dents serrées, les yeux énivrés, les cœurs donnés, avec leurs faux, avec leurs tenailles, avec leurs cravaches. Ce sont des hommes purs. Une impureté les tuerait plus sûrement qu'un coup de pistolet. Liberté est un mot qui engage toute leur vie, leur amour et leur œuvre, grandeur qui allume des feux dans leurs yeux et dans leurs paroles. Les jeunes hommes fuient les filles pour parler entre eux de démocratie et des droits de l'individu. Ils sont tous amoureux de la France. A la fin de son poème qu'il va intituler *France*, Whitman appellera la France *Ma femme* :

« I will yet sing a song for you, *Ma Femme* parce que c'était la terre de la liberté. »

Herman arriva à Londres un samedi soir d'automne. Il a sacrifié à la correction anglaise. Il a un spencer exact et un chapeau haut de forme, des pantalons à sous-pied qui tirent un peu sur le jarret, des bottes fines et un chapeau haut de forme. Oui. Combien de fois n'a-t-il pas regardé ce chapeau dans sa cabine ? Il le sortait de sa boîte, il le posait sur la couchette, il ne pouvait pas s'imaginer qu'il allait mettre ça, surtout pendant qu'autour de lui craquaient tous les craquements familiers d'un bateau. Oh ! Plus de cent fois il a gonflé ses joues comme s'il allait souffler dans la vieille sarbacane. Et puis, à Londres, il le met. Et ça n'est pas du tout ridicule ; pas du tout. Et même, le grand pas paisible qu'il ne peut pas changer, un pas rouleur, et le balancement des bras et le déplacement des grandes épaules et la goguenardise du port de tête, l'amertume solitaire des yeux perdus, tout va ; tout va très bien ; très, très bien. Il arrive chez les éditeurs et, dès son premier mot on accepte tout, absolument tout sans discuter, sans restriction aucune en insistant énormément sur le fait qu'il n'y a, Mister Melville, vraiment rien à dire contre vos désirs, nous ferons tout ce que vous voudrez, donnez seulement votre manuscrit, donnez-le tout de suite. Il le donne, on le remercie chapeau bas, on le raccompagne à la porte, on le resalue. Voilà, c'est fini, il s'attendait à des discussions ; non, c'est fini, c'est fait. C'est fait tout de suite. Il se dépêche de rentrer à son hôtel. Il est obligé de cacher un grand rire sauvage dans sa barbe. Mais, s'il ne se dépêche pas, il va éclater de rire, là, sur le trottoir ; et il se connaît, il va lancer son chapeau haut de forme par terre et y danser dessus en pleine rue. Et que diront les Anglais ? Il sait ce que diront les Anglais. Alors, il court. Ce qui n'est pas un meilleur compte, somme toute, pour un monsieur en haut de forme, mais tant pis, l'important c'est de ne pas être en pleine rue « celui par qui le scandale arrive »

comme dirait Maria. Et c'est la tombée de la nuit, on ne le voit courir que lorsqu'il passe devant les boutiques éclairées. Il monte quatre à quatre ses escaliers et enfin, il peut danser de joie sur son chapeau haut de forme. « Monsieur a appelé ? » demande la femme de chambre. « Non ; si, attendez, peut-être si ; non, en fin de compte, non, merci. Thank you very much. » Éberluée, la fille sort, ferme la porte, s'appuie au mur, se tient le cœur et rit, étonnée et ravie tout d'un coup par l'extraordinaire séduction de ce fou.

Mais il s'aperçoit brusquement qu'il n'y a pas de quoi rire. Le bateau ne repart que dans quinze jours pour l'Amérique. Le voilà prisonnier de Londres. Tant qu'il s'imaginait la ville avec ses tanières d'éditeurs, où il devait aller fureter : la chance d'avoir à discuter, à se disputer, tant qu'elle devait servir à faire quelque chose Londres était encore supportable. Mais, là, noire, vide et bruyante, non. Dans quel piège est-il tombé ? Il se rend parfaitement compte qu'il va lui arriver une histoire extraordinaire s'il ne fait pas attention. C'est exactement à partir d'un ennui londonien semblable qu'il y a eu en fin de compte un cassage de gueule gigantesque à Lima ; c'est d'une soulographie à ce brouillard de gingembre qu'est sortie l'extravagante mascarade de Liverpool. La chambre où il est sent le cigare ; il reste des odeurs de vieux punch dans le tapis de la table et les lambris de cuir brun ont un violent parfum d'homme. Il a une peur terrible. Il sait qu'ici, à tout moment, peut le prendre l'envie irrésistible de faire le mâle à la matelot. S'il n'a rien à faire qu'à s'écouter, il est incapable de rester longtemps à l'aplomb de tous ces squires qu'il rencontre dans les escaliers et les couloirs. L'hôtel où il est descendu est plein de gentlemen campagnards venus à Londres pour suivre d'un peu près la discussion des Communes sur la politique de Palmerston au sujet du blé et de la pomme de terre. Pour Herman, un homme

digne de ce nom a autre chose à faire que d'intriguer pour sa poche. En bas dans les cuisines, on remue des plats de cuivre. Ce soir, ils vont encore en être à leurs dindes farcies. Lui, il va peut-être encore tenir le coup un soir, au maximum deux, mais quinze soirs, sûrement non. Il a déjà envie de fumer au parloir et de parler au fumoir et il rigole déjà en lui-même de ce qu'il serait capable de faire à la salle à manger. Il a bien envie de leur dire que lui, les livres sterling, il se les fourre où je pense. S'il reste là, ça c'est couru, ce qu'il va faire est simple : il va s'acheter un grand chapeau haut de forme blanc. Il en a vu d'invraisemblables dans des vitrines. Des tubes pour des havanais ; des sortes de chapeaux extraordinaires qu'il suffit de se mettre sur la tête pour que tous les gens qu'on rencontre puissent se considérer comme insultés, même en plein soleil, même à la Havane. Eh ! bien, voilà ce qu'il va faire : il va s'acheter un de ces chapeaux. Et se le mettre. Et le ballader là, au milieu de tous, au milieu du brouillard vert ; il le fera entrer dans la salle à manger et il le gardera sur sa tête comme la protestation de la libre Amérique. Zut. Non.

Non, il regarde par la fenêtre. Comme la vie est difficile pour un homme sensible ; mais elle est admirable. Un reste de couchant traîne dans le ciel boueux par delà les toits de Holbern comme une vieille plume de coq. En bas dans la cour, les palefreniers ont apporté trois grosses lanternes. Ils étrillent des chevaux dorés de lumière et de vapeur. Herman allume un petit manille et descend voir ça. Les portes des écuries sont ouvertes. L'odeur de la paille est vaste, pleine de routes et de chemins. Le fumier de cheval est un grand poète. Herman se plante là au milieu, les jambes écartées. Les garçons soulèvent les pattes des chevaux et les laissent retomber. Les fers claquent sur les pavés. C'est une galopade sur place. Si on peut guérir Herman, c'est ici et pas ailleurs. Il offre un de ses petits cigares. Ça

fait déjà une bonne conversation de dix minutes sur le tabac. Le garçon est pour le hollandais, lui ; toutefois, il se redresse enfin de dessus le seau à pansage, tire quelques bouffées et déclare que, somme toute, il s'habituerait assez bien au manille ; le tout est qu'on lui en fournisse. « Oui, dit Herman, je veux te demander quelque chose : si tu avais dix jours de libres, toi, qu'est-ce que tu ferais ? — Ça dépend, dit l'autre ; dans votre supposition, est-ce que j'aurais des sous ou pas le rond ? — Mettons que tu aurais cinq livres, dit Herman. — Cinq, dit l'autre, alors c'est tout cuit, je partirais tout de suite pour Woodcut. — Qu'est-ce que c'est, Woodcut ? — Un patelin, pardi. — Où ça perche ? — Oh ! c'est du côté de Berkeley, là-bas, au-dessus de Bristol. — Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cet endroit-là ? — Oh, c'est un patelin comme les autres. — Alors ? — Bien, c'est parce qu'à cet endroit-là, il y a Jenny. — Qui c'est ça, Jenny ? — Ma bonne amie, pardi. — Bon, eh bien ! voilà ; Herman va partir pour Woodcut. Si tu as quelque chose à faire dire à Jenny, mon vieux, ne te gêne pas. — Sauf votre respect, patron, c'est des commissions que je fais moi-même, mais si vous y allez, entrez donc chez ce cochon de Josué à l'old sea-fish. Vous lui direz qu'il vous donne un rhum comme pour Dick. Comme pour Dick, vous lui direz. » Voilà exactement une histoire pour Herman. Il sort et il descend vers le port. Il s'agit maintenant de s'habiller. Il ne va pas aller traîner sur les routes dans les alentours du pays de Galles en spencer et en bottes fines. C'est par là derrière les docks qu'il doit pouvoir trouver ce qu'il lui faut. Et il le trouve chez un brocanteur de Limehouse. Il le disait à Mistress Melville : Moi, les vêtements de travail, les premiers venus me vont bien ; c'est plutôt les vêtements de cérémonie qu'il faut me faire sur mesure, et encore ils me gênent toujours un peu aux entournures. En cinq sec, il a d'abord trouvé

un bon pantalon de bure bleue, presque neuf, juste assez long, un tout petit peu large de ventre, mais ça s'arrange en serrant la ceinture ; il a marchandé un tricot à rayures, pas tout à fait ce qu'il voulait mais bien commode, véritablement en bonne laine d'Écosse, comme lui disait le juif. Je sais regarder, ne vous en faites pas, je ne suis pas tombé de la dernière pluie ; votre tricot est bien en laine d'Écosse, mais, voulez-vous que je vous le dise ? Eh ! bien, le marin qui l'a porté vous l'a vendu en rentrant des Indes. Tenez, reniflez. Ce truc-là a traîné dans Bénarès pendant cent ans de dimanche. Il ne faut pas essayer de me la faire. C'est vrai que, sauf sa tête nue, il est encore habillé en « haut de forme ». Il n'y a pas d'offense si le vieux essaye de le rouler. Je suis de la marine, moi, tu comprends, mon vieux lapin. Je t'en donne un demi-shilling. Et il l'a eu. Ne pleure pas, tu y gagnes encore ta vie. Et il a acheté mais cette fois d'enthousiasme, un vieux caban magnifique : ample, chaud, authentique, usé de pluie, de vent et de travail, couleur de nuit sur la mer, un truc à se mettre à genoux devant. Une vraie « cabane », une vraie « maison du marin ». Dis donc, est-ce que tu n'aurais pas aussi des godasses ? Si tu en as, je m'habille tout de suite. Oui, le vieux en a ; des tas. Des bottes ; non, pas de bottes avec ce pantalon-là mon vieux birbe, tu veux qu'on me prenne pour un bleu, dis donc, comme si j'étais allé gauler des fraisiers ? Non, je vais te dire, moi, ce qu'il me faut avec ces pantalons-là. Il me faut quelque chose de souple. Tu sais ce que c'est ces pantalons ? Eh ! bien, on met ça après Sumatra, en remontant le long des côtes de Chine, quand il fait sec et doux quoique un peu frais et que le vent est plein de loess. Ils sont faits pour rester pieds nus ! alors, sûrement, pas de bottes. Tout revenait dans son cœur et de grandes ailes féroces commençaient de nouveau à l'éventer furieusement malgré les murs de

l'étroite boutique. Le vieux n'avait pas l'air de craindre beaucoup les grandes ailes. Oui, il avait exactement ce qu'il fallait, alors, puisque le gentleman venait de parler de la Chine, il suffisait de chercher dans le tas de godasses pour trouver tout à fait ce qu'il disait au point de vue de souple, au point de vue de chinois, il n'y avait qu'à chercher un peu là-dedans, au point de vue de tout le saint-frusquin, vous allez voir ce que je vais vous dénicher là-dedans. Je sais que ça y est, je ne l'ai pas vendu. Ah ! voilà : d'ailleurs, à qui aurais-je pu le vendre. C'étaient des souliers chinois en peau d'éléphant, souples comme des gants, le bout un peu relevé en crochet à la thibétaine ; une peau verte, jamais cirée, jamais graissée, avec tout son grain, un objet d'art et d'usage, une chose tout à fait insolite et nécessaire partout, une rareté, une vraie chose marine. On ne discute pas le prix d'une chose semblable ; on la désire trop. Et ça va, c'est exactement à son pied si seulement il met de gros bas de laine. En voilà. Il a eu sa victoire avec le tricot, maintenant il ne marchande plus ; il y a bien d'autres choses à faire ; il y a bien d'autres victoires à remporter : les victoires passées, la gloire, tout ça vient d'être renversé et englouti par le battement orageux des grandes ailes ; il est en train de repartir à zéro. Il y a de nouveau toutes les grandes batailles à gagner.

Il rentra à l'hôtel par la cour des messageries qui était ouverte. Dans les lanternes qu'on portait de tous les côtés, une diligence était prête à partir. C'était la malle d'Exeter. Il se renseigna pour Woodcut. La voiture partait le lendemain à six heures du matin d'une petite écurie derrière Grays Inn. Il lui faudrait demander la malle de Bristol : aller avec elle jusqu'à Criklade. De là prendre la malle de Monmouth jusqu'à...

(à suivre) JEAN GIONO

LES « LÉPREUSES » DE MONTHERLANT

Comment la jolie, naïve, délicieuse Solange Dandillot devint peu à peu très pesante à l'âme de Costals, comment Costals laissa dans le même temps sans réponse les lettres d'Andrée Hacquebaut, comment Madame Dandillot obtint de la pitié, de la charité de Costals qu'il promît le mariage, comment le premier repas de fiançailles se passe péniblement, et de la fin de la soirée, sur les marches de la Madeleine, comment tout dans Solange, sa façon de manger, etc... devient de plus en plus insupportable à Costals, comment s'étant souvenu de son fils naturel et ayant montré sa photo à Solange comme celle d'un parent lointain, celle-ci dit : « Il a un petit air resquilleur qui ne me plaît pas », comment dès lors Costals se décida à rompre ses fiançailles et offrit à Solange en gage de la rupture des fiançailles une bague qu'elle accepte et comment elle se donne à nouveau à lui, et du plaisir qu'il prend à la prendre, maintenant qu'elle ne doit plus être sa femme, telles pourraient être les titres des chapitres de la première partie du roman.

Comment il se distrait, profondément, au Maroc avec Rhadidjâ, des vertus de Rhadidjâ, du danger de Rhadidjâ : la lèpre, du soir où malgré la lèpre il couche auprès d'elle, plaisir du risque et plaisir du plaisir, de l'entrevue de Costals avec le médecin de Marrakech et de l'amour de Costals pour son fils, et parallèlement de l'amour de Madame Dandillot pour sa fille, d'ailleurs des gentilles lettres de Costals à Solange, de la tache

qu'il aperçoit à son bras, de son angoisse, puis de son calme, de sa visite au médecin de Marrakech, de son angoisse encore ;

de son départ pour l'Europe, du renouveau en lui, à la faveur de la crainte de la maladie, du christianisme, du renouveau en lui de l'idée de mariage, comment il propose à Solange de l'épouser, lui, lépreux, probablement lépreux, de l'acceptation de Solange, de la décision que prend Costals de ne pas accepter cette acceptation ;

de la nouvelle qu'il apprend à Paris : il est indemne, il n'a pas la lèpre, de sa joie, et de son embarras en même temps devant sa certitude de vivre, de sa joie en pensant à son fils, et aussi à son plaisir et un peu à son œuvre, de la première soirée de cette nouvelle vie (recherche d'aventures sur les grands boulevards ; lien de la joie et de la cruauté), des poursuites vaines de Solange, à laquelle il ne veut plus même répondre et comment Solange Dandillot devient « Andrée Hacquebaut », — c'est la deuxième partie.

Épilogue : histoire d'un rendez-vous manqué avec Andrée Hacquebaut ; fin de l'aventure Hacquebaut.

Où Solange Dandillot devient Madame Pégorier ; invitation de Madame Pégorier à Pierre Costals. Refus de celui-ci. Fin de l'aventure Dandillot.

« Tout cela de nouveau se perdant dans l'indifférence, comme les oueds qui se perdent dans le sable où ils finissent par cesser d'être tout à fait » (p. 235).

C'est la fin du cauchemar : la lèpre, le christianisme, le mariage (cf. p. 240). « Sorti de ces deux lèpres, ô pureté première. Que maintenant je sois digne de cette pureté. »

Tout est vanité, ou plutôt (p. 307) tout est bien qui finit bien.

***

Il faut le dire, pour que le lecteur sache que l'intérêt du livre ira croissant : la première partie des *Lépreuses* paraît aller plus lentement que les autres. Nous ne nous attachons pas à Solange plus qu'il ne convient. « Si elle ennuie le lecteur, c'est donc que l'auteur l'a reproduite avec fidélité, car elle était ennuyeuse naturellement. » Et Costals ne nous retient pas beaucoup, lui non plus. Mais de « petits faits vrais » (Stendhal), et qui deviennent de grandes notations profondes, bientôt surgissent. Le style de Montherlant n'est jamais plus tranchant, tranchant dans le vif, plus simple, magnifiquement simple, d'une simplicité grande que lorsqu'il parle de la douleur de cette enfant : Solange Dandillot. Et si, la première fois que le lecteur se trouve devant la scène stupéfiante où Costals donne à Solange une bague de *non-fiançailles* et la prend comme maîtresse après l'avoir refusée comme femme, il est un peu écœuré, à la relecture il y perçoit une valeur de symbole et de la grandeur.

La seconde partie des *Lépreuses* est ajourée de paysages lumineux. Liberté du style. Un Chateaubriand qui n'a qu'à se laisser aller pour être Chateaubriand. Cette seconde partie, après l'atmosphère étouffante de la première, apporte un allègement. « S'il fallait sauver Rhadidjâ des flammes au péril de ma vie, le ferais-je ? Réponse : oui. » Ainsi, ce que veut réaliser le héros de Montherlant, ce n'est pas tout à fait cette séparation de l'amour et de la tendresse que cherchent par divers moyens Gide et Lawrence. Et pourtant, à certains moments, c'est bien cela : « L'écrivain ne tenait pas à ce qu'on l'aimât, et même préférait qu'on ne l'aimât pas, parce que ce non-amour laissait son cœur, son esprit et son temps libres... » Nous aurons à revenir sur ce point.

Il y a d'ailleurs sans doute quelque chose de plus profond dans cet attachement de Costals pour Rhadidjâ. Inhumain, le héros va vers l'inhumain. Et je me souviens de certaines pages de John Cowper Powys. Costals

veut plonger plus bas que l'humain, veut se heurter à ce qui est plus dur que l'humain, et voler dans ce qui est plus aérien que lui. « Et c'était peut-être ce qu'il y avait d'inhumain en elle, et d'inhumain chez lui à avoir de l'attachement pour elle, dans de telles conditions, c'était peut-être cela qui maintenait en vie cet attachement. »

Rhadidjâ possède toutes les qualités dont Solange est dépourvue : qualités de la dissidence (du moment qu'il est mal d'aimer les blancs, elle les aime) ; qualité de la discrétion (« parfaitement bien élevée, si on peut le dire de quelqu'un qui n'était pas élevé du tout ») ; insoucieuse de l'argent : courtisane pure.

C'est le paganisme. La sensualité, le sexe n'est pas impur, « mais ce que nous mettons autour ».

Rhadidjâ, c'est la sécurité pour Costals, nous dit Montherlant ; mais Costals se trompait. Sécurité de l'âme, mais non sécurité du corps. Car elle a le mal sacré, la maladie de Hansen, autrement dit la lèpre.

Costals saura risquer et jouir du risque. Cet appétit de la jouissance — la jouissance, c'est ce qu'il appelle « le sacrifice » —, et ce risque, qui est un sacrifice lui aussi, c'est ce que retrouverons à la fin de cette seconde partie, une fois que l'inquiétude d'attraper la lèpre, avec ses séquelles (christianisme, projet de mariage), sera passée. Admirable description de la soirée de Costals sur les boulevards. Comme elle avait commencé par des paysages du Sud, cette partie s'achève par des paysages parisiens proches du surréalisme du *Paysan de Paris*, si c'est là du surréalisme.

Parfois Costals remercie Dieu auquel il ne croit pas ; parfois le génie de sa destinée, c'est-à-dire lui-même.

***

Trois objets importent pour Costals : sa jouissance, son œuvre, son fils. Et celui qui lui importe le plus, c'est son œuvre. Je sais bien qu'il dit : « L'*opus*, c'est un peu un canular. » Je sais bien aussi que s'il lui sacrifie parfois les moments qu'il pourrait passer avec son fils, il ne lui sacrifie jamais sa jouissance, mais c'est par elle, bien plus qu'avec son fils, qu'il fait son œuvre.

***

Il y a quelque chose de mesquin dans ce désir de jouissance, quand il est désir de puissance (p. 247). « Son désir, c'était seulement de mettre son sceau, son P. C. sur chacune d'elles, et ensuite de n'en entendre plus parler ; cela pour le plaisir qu'a un propriétaire campagnard à voir s'étendre le troupeau d'ovins, tous marqués de sa marque. » J'aime mieux Platon qui voit la vanité de pareils exercices (quand il parle du tyran et des terres qu'il conquiert, il se sert de la même comparaison). Et d'autre part, quelque chose de dérisoire dans ce même désir, quand il est désir de connaissance.

Mais il y a là aussi une grandeur.

Ce Don Juan est en même temps un Faust. Il cherche souvent une connaissance, la connaissance de certains moments où se révèlent, en tombant, les êtres. Satan est un expérimentateur.

Il veut savoir, savoir jusqu'à quel point les autres peuvent aller dans l'humiliation et la bassesse ; et c'est pourquoi, comme le dit Morienval, il veut les abaisser ; savoir, comme Morienval le dit encore, l'union d'animal et d'esprit qu'il est lui-même. Il n'est même pas sûr qu'il n'y ait pas en lui un complexe d'infériorité, comme on dit, dont il veuille se délivrer par ses succès et ses méchancetés et son cynisme.

Costals est, par instants au moins, Montherlant tel qu'il veut être, et peut-être Montherlant tel qu'il ne

veut pas être. L'auteur accentue parfois à plaisir les traits affreux de Costals.

***

Souvent, Costals, c'est Montherlant ; mais pas toujours. Ainsi se présente à nous la question que Sartre pose ou re-pose : Qu'est ce Dieu omniscient, le romancier ?

Parfois aussi le romancier vient s'identifier avec Costals, ce qui n'est pas très étonnant, Costals étant romancier. « Sous les lueurs rouges, son visage (de Solange) épouvanté. Tout à fait réussi, comme enfer. » Et encore : « Pathétique de ces deux visages ; la vie tenait le coup. » Les deux visages, c'est donc un troisième qui parle. Mais pourtant c'est le deuxième qui ressent le pathétique des deux visages, dont le sien. Donc le troisième, c'est le deuxième.

***

Mais il est temps de nous le demander, qu'est-ce que tout cela signifie ? Cela signifie d'abord quelque chose qui a été dit bien des fois : honte à la femme, guerre à la femme. « Que ce que nous disons ici ait été dit maintes fois, peu importe que cela plaide contre nous, si cela plaide en faveur de ce que nous disons », écrit Montherlant. Et, en effet, Salomon, certains Pères de l'Église, et puis Vigny, Proudhon, Schopenhauer, Kierkegaard, Nietzsche, Strindberg, Tolstoï... La femme est obstinée à la façon de ceux qui ne veulent pas voir la réalité. Elle est essentiellement romantisme-irréalisme. Et c'est un beau passage que celui où Andrée Hacquebaut expose son romantisme : « Si vous saviez tout ce que j'ai mis dans votre absence, tout ce que j'ai réalisé de la sorte si simplement ! J'ai fait ma vie à côté de ma vie. J'ai rêvé

ce rêve que l'homme appelle amour. Car nous avons été amants, n'est-ce pas ? Comme tout aura été romanesque dans l'existence de cette petite fille ! » Ultra-bovarysme d'Andrée Hacquebaut.

Or, chez toute femme, on trouve cette même obstination forcenée. Solange Dandillot, c'est une Hacquebaut. « La vérité éclatait, toutes les femmes étaient Andrée Hacquebaut. Andrée Hacquebaut apparaissait telle une sorte de gigantesque idole, comme l'Athéna de Phidias, et comme elle à la fois effrayante, ridicule et grandiose, faite de tout le sexe, de milliards et de milliards de personnes du sexe. Andrée Hacquebaut était la Femme. »

Comme Freud, comme Adler, Montherlant explique la plupart des traits psychologiques des femmes par ce sentiment qu'elles ont de leur infériorité ; envie d'engloutir, d'accumuler, désir d'assurance, besoin de se contrefaire, de se rendre intéressantes. C'est au moment où Costals est le plus faible, le plus vaincu, qu'il va vers la femme, l'éternelle vaincue.

Il y aurait bien des choses à écrire au sujet du réquisitoire de Montherlant contre les femmes. Mais il faut nous rappeler ce que nous dit Costals : « Parfois il me semble que je pourrais soutenir avec autant de sincérité, c'est-à-dire avec une sincérité entière, une vue tout opposée de la question — celle qui montre la grandeur de la femme ». Ainsi Montherlant est fidèle à cette parole de *Service Inutile* : « Si on recoupait mon opinion avec une opinion toute contraire, peut-être alors apparaîtrait un à peu près qui serait voisin de la réalité », et on se souvient d'autre part d'une phrase de la fin des *Lépreuses* : « Si je vous ai fait tant de misères, c'est que je vous aimais trop. »

La femme : semblable aux hommes, et contraire aux hommes. Montherlant oublie-t-il, ce qu'il sait si bien, que le contraire est nécessaire au contraire ? N'est-ce pas

à ,et dans ce livre même, une de ses idées essentielles ? Semblable et contraire, la femme intéresse, passionne l'homme. Tel n'est pas l'avis de Costals. « Et partout il reconnaissait des endroits où il s'était embêté ou avili avec des femmes. » Pourquoi ? N'y a-t-il aucun endroit où par elles il se soit trouvé, trouvé au-dessus de lui-même, ou du moins en dehors de lui-même ? A-t-il mal choisi, ou bien peut-être est-il celui qui ne peut se détacher de lui-même ?

Montherlant cite Amiel. Il aurait pu citer Kierkegaard. Telle page dans *Les Lépreuses* eût pu être écrite par Kierkegaard, si celui-ci avait eu assez de clairvoyance pour lire en lui-même, ou assez de franchise pour dire presque tout à son lecteur. « Ce n'est pas d'elle que j'ai souffert ; mais de moi-même. Elle n'a été que prétexte pour moi à développer mes angoisses devant le mariage. J'ai souffert de la fiancée en soi ; plus précisément encore j'ai souffert de l'idée que je me faisais de la fiancée en soi. »

Bien des traits que Montherlant reproche aux femmes peuvent être reprochés aux hommes. « Il n'y a pas une femme sur cent qui n'ait dit une fois au moins à un homme : « Vous savez bien que je suis une petite fille. » Mais n'y a-t-il pas des hommes qui diront, qui disent, qui ont dit : « *Take care of the little child who is in me* » ?

Et de même chaque femme veut qu'on la tienne pour différente des autres. Mais combien d'hommes sont femmes en ce point ! Et Costals le premier. Ainsi p. 50 : « Et il comprit que ni l'une ni l'autre ne s'était assimilé l'air qu'il respirait et dont il vivait. »

Il est assez femme. « Il lui arrivait quelquefois d'être bouleversé soit par ses propres paroles soit par telle phrase d'un de ses livres » ; en outre, il est vrai dans un moment où il se sentait vaincu, et au-dessous de lui-même « Costals avait tenté de construire, avec du romantisme, un univers tel qu'il n'y souffrît pas trop ». Or, le ro-

mantisme, ce romantisme-là, n'est-ce pas encore femmilisme ? Et si le culte de la douleur est féminin, une certaine fuite devant elle, par l'idéal, par les refuges inventés, ne l'est-elle pas aussi ? Plus loin, Costals caresse avec complaisance un personnage possible — le converti par la lèpre. Romantisme encore... Complexité de Costals.



Comme à certains moments Gide et Lawrence, Montherlant se méfie de l'amour. Et pourtant, Costals sait la plénitude de l'amour ; il la sait du moins quand il s'agit de son amour pour son fils. De même (et l'observation est faite cette fois à propos de Madame Dandillot et de sa fille), « une vie où il n'y a « rien eu », s'il y a eu dedans l'amour de l'être pour ses enfants, il suffit, cette vie est à ses yeux remplie et justifiée ». Ainsi, la vie si remplie de Costals, la vie si vide de Madame Dandillot, elles se rejoignent. Un homme religieux dirait peut-être : aux yeux de Dieu, elles sont une même vie ; en tout cas, ce qui a le plus de poids en chacune d'elles, c'est une même chose, et Montherlant trouve pour noter l'amour de Madame Dandillot des paroles émouvantes. « Et instantanément, d'un mouvement sublime, sa conscience, à peine née, bondit sur la personne de sa fille, comme s'il y avait là on ne sait quel droit du premier occupant qu'il était d'une importance vitale de marquer. » Et c'est en se mettant pour un moment dans l'âme de Madame Dandillot que l'auteur écrit : « Comme la nuit est grande sur le monde, et comme la terre est silencieuse quand on regarde dormir ce qu'on aime. » Même quand, ce « on », c'est Madame Dandillot, le « cheval de gendarme ».

Montherlant admet donc, il nous le dit, « l'amour parental et l'amour filial, et l'amitié véritable, voire

l'amour de Dieu, et l'amour de l'humanité, tel qu'on le voit chez certaines âmes hautes, et aussi l'affection intellectuelle d'un disciple pour son maître, la gentillesse du supérieur pour l'inférieur, la camaraderie ». Dans son énumération, nous ne voyons pas paraître l'amour entre l'homme et la femme. Et pourtant nous avons vu que Costals aime Rhadidjâ, qu'il la sauverait au péril de sa vie ; et il a aimé beaucoup d'autres Rhadidjâ. « Il a passé toute sa vie à aimer, comme on passe toute sa vie à mourir. Solitude ? Oui, parfois. Mais solitude éclairée toujours par l'affection qu'il donnait, comme ici cette solitude des hauteurs, éclairée par le doux soleil sur la neige. » On ne peut pas ne pas se rappeler ce que Nietzsche dit de la vertu qui donne. L'amour que cherche Costals n'est pas un amour qui prend, c'est un amour qui donne (mais méfions-nous ici d'un grain, d'une graine de fatuité). Il reconnaît l'existence de l'amour. « Quand on aime, le poids ne tombe pas, parce qu'il est aisé de le soutenir. » Il l'oppose à la charité.

« Il y a une lumière calme et vivifiante qui est l'amour, — non pas l'amour des vallées, l'engloutissement de la chaleur, des orages, mais l'amour des hauteurs, l'amour dans la solitude et le calme, l'amour qui n'est pas fusion, un amour qui n'est ni l'amour chrétien, ni l'amour courtois, ni l'amour romantique »; et la pensée de Montherlant rencontrerait sans doute ici celle de Lawrence.

Madame Dandillot a Solange, Costals a son fils et Rhadidjâ, mais Solange et Andrée Hacquebaut n'ont rien. Elles sont l'amour à l'état pur, car elles n'ont rien. Et les autres sont l'amour à l'état pur, quelquefois, parce qu'ils sont en union avec un autre être.

Lutte contre la femme, contre l'amour, contre la charité, « cancer de l'homme » [1], lutte contre le culte

[1] Il est vrai que Montherlant définit la charité de façon assez particulière. « La charité fait un sacrifice de ce qui ne vaut qu'élan. » Il ne s'agit évidemment pas de cette charité dont parle saint Paul, et qui est amour.

de la douleur : et par là lutte contre notre civilisation (Schopenhauer avait dit des choses semblables). Mais derrière toutes ces luttes, c'est la lutte contre le christianisme que nous découvrons. La lutte contre la femme est en même temps une lutte contre la morale et la religion, contre l'idéalisme, car ce sont là des refuges.

Montherlant ne s'engage pas, dit-on, — il ne veut rien refuser de ce qui est en lui, il veut tout voir et tout saisir de lui (et des autres). Et par là, sans doute, il s'engage à ne pas s'engager vis-à-vis des autres, mais c'est qu'il est très engagé vis-à-vis de lui-même. D'ailleurs cette remarque vaut plus pour Montherlant que pour Costals, forme un peu maladive de Montherlant, Montherlant sans ses hauteurs.

***

Bien des philosophes, qui croient que la méditation sur le néant est l'essence de la philosophie, auraient profit à lire les réflexions de Costals sur la mort. Nous savons avec quelle intensité Montherlant a parlé de l'approche de la mort. Mais il nous dit : « Quant à la mort elle-même, elle est encore moins un problème. Qu'on cesse donc de nous casser la tête avec la mort. Que deviendrons-nous après notre mort ? Les gens raisonnables ne se posent pas ces questions..... Un homme sensé ne pense à la mort que lorsqu'il a le nez dessus. » Et encore : « Nuit couronnée de souffles et de voix ! En vue des premiers feux de Souk et 'Tnine (il y eut un chien, derrière lui, dont il ne devina la course sur la pente qu'au bruit des pierres qu'elle faisait dévaler), en vue des premiers feux de Souk et 'Tnine (il y eut un oiseau insomnieux, qui lui fit un cri de connivence), en vue des premiers feux de Souk et 'Tnine, Costals eut une pensée bizarre, mais pleine de paix : « Après tout, ce n'est que moi qui meurs. » Ainsi, toutes les ressources du plus haut style français sont

mises au service d'une pensée de l'anti-mort, d'une pensée terrestre et pacifiée, et en lutte au service de la vie. C'est le génie de l'anti-christianisme.

Est-il vrai que si nous tenons à la vie, c'est parce que nous tenons au bonheur ? « Le drame n'est pas de perdre la vie, mais de perdre le bonheur. S'il n'y avait pas de bonheur, il n'y aurait pas de peur de la mort. » Et je sais bien tout ce que Montherlant a dit de fort sur l'idée de bonheur (par exemple, dans ce *Service Inutile* qui contient des pages si belles). Mais n'y a-t-il pas un bonheur profond de la vie elle-même ? Et ne tient-on pas à la vie d'abord parce qu'elle est la vie ?

Les Lépreuses sont un manuel de courage parce que sans cesse ce livre nous montre que la nature humaine, que la vie a en elle de quoi triompher des obstacles. « Costals avait tenté de construire, avec du romantisme, un univers tel qu'il n'y souffrît pas trop, et il y était parvenu, car la nature humaine est extrêmement bien faite ; il ne faut que la manier avec un peu d'intelligence. » Nous voyons ici qu'il y a un *bon* romantisme. Et un peu plus loin : « A se créer un personnage, il reprend du poil de la bête : il pèche par littérature, mais il se sauve par son péché. » En réalité ce n'est là que le plus bas des moyens pour préserver la vie, un moyen d'homme qui souffre. La nature humaine a d'autres ressources, moins conscientes encore, et plus fortes. « Un homme croit que, s'il se voit les menottes aux mains, il s'évanouira. Quand il les a, non seulement il ne s'évanouit pas, mais il réalise qu'on peut très bien apprécier un café-rhum avec les menottes aux poignets. » Phénomène de mise au niveau, comme dirait Maine de Biran. Encore, dans une lettre d'Andrée Hacquebaut : « On se disait : comment pourrai-je vivre avec plus rien ? Puis, une fois qu'on y est, on voit qu'on peut très bien vivre avec plus rien. » Et dans la lettre de Costals à Solange, devenue Madame Pégorier (n'a-t-il pas été influencé

par Andrée Hacquebaut ?) : « Les choses se résorbent, et il n'en naît pas plus de mal (de l'indifférence), que d'avoir laissé des lettres sans réponse. Cette métamorphose ne fait pas partie des misères de l'homme, mais de ses vertus. » Et Montherlant nous dit encore à propos de Solange : « Elle avait renoncé sans arrière-pensée à ce que Costals l'épousât : nos désirs non exaucés se résorbent. »

Ainsi la vie se cicatrise, ne pense pas à la mort, mais fait mourir les pensées qui trop vite anéantiraient la vie même.

Et elle choisit. Choix et union des contraires, telle est sans doute la vie dans ses deux tendances fondamentales pour Henry de Montherlant. Il faut choisir. C'est ce dont Costals prend conscience, brutalement, en pensant à « son malaise constant, qui était de ne pouvoir « tomber » toutes les jeunesses de cette ville sans exception ». Impérialisme, Donjuanisme. Mais ce n'est pas seulement entre les êtres que l'homme doit choisir, c'est aussi entre les attitudes. Quant à l'antinomie de l'art et de l'amour, elle n'est sans doute qu'un cas particulier d'une antinomie universelle. « Si on veut faire les choses profondément, on ne peut pas à la fois, par exemple en ce qui me concerne, créer, se cultiver, chasser l'aventure, chasser la gloire, et aimer. » Choix et fidélité au choix, quitte à être accusé de trahir.

Ceci nous amène à dire un mot du problème de la trahison. Solange a de l'esprit, bien plus d'esprit que ne le croit Costals. « Prévenez votre Maman, dit celui-ci, pour qu'elle ne vous trahisse pas. — Trahir, c'est plutôt votre affaire à vous, il me semble », répond Solange. Elle a bien vu cette idée fondamentale qui domine le roman. « Sur le versant et en-dessous, des oueds avaient oublié leur mission dans la vie, étaient devenus des pistes. Des oueds qui ont trahi, pensait Costals, toujours hanté par l'acte de trahir ». Qu'est-ce que

trahir ? Les oueds restés fidèles à leur terre, desséchés, ils ont été infidèles à leur loi : ils ont trahi bien plus que ceux qui courent et qui paraissent plus qu'eux trahir. Et encore : « On ne peut pas soutenir indéfiniment un poids au-dessus de ses forces. On soutient, on soutient, puis le muscle fléchit, le poids tombe, et si quelqu'un a mis le pied au mauvais endroit, le poids lui écrase le pied. C'est cela sans doute que les femmes appellent trahir. »

Celui qui ne se trahit pas lui-même, c'est celui qui bien souvent aux autres paraît trahir. Dans le domaine de l'amour, c'est celui qui osera être « lucide, vigoureux et rigoureux avec la femme (tout ce que les femmes et leurs complaisants appellent être mufle), qui tranchera avec effronterie les nœuds gordiens que noue la femme, ces difficultés qui n'en sont pas ». Ce que les femmes appellent trahir, c'est être profondément fidèle à son choix profond. (Reste à savoir si ce que les hommes appelent trahir, ce n'est pas ce que les femmes appellent trahir.)

D'autre part, à ce principe du choix, s'oppose le principe de l'union des contraires, ce que Montherlant appellerait le principe de la disparate. Également vrai. « Celui qu'obsède la disparate enclose en chaque objet, et qui veut y voir une des clefs de la nature, ne méditera-t-il pas sur la tendresse humaine, qui est à la fois le comble de l'inquiétude et le comble du repos ? » Et encore — symbole un peu burlesque de ces antinomies réalisées, — dans un paysage marocain, des Arabes tirent un mulet : « Il était impossible de savoir si on lui tirait la queue pour le faire avancer ou pour le retenir ; il semblait que le fin de l'art fût de tirer l'animal simultanément en avant et en arrière, et que ce fût cela qui le fît avancer ; ô Créateur des mondes, vos voies sont insondables. » Et un autre symbole, plus loin dans le roman, et en un autre lieu, c'est la Madeleine, temple de

ncrétisme, temple de la disparate. « Disparate du
onde, disparate de chaque être. »
Chacun des personnages, ayant choisi son sort, dirait
laton, s'étant choisi lui-même, dirait Kant, reste im-
obile et permanent. « Immobilité et permanence de
utes ces femmes, d'Andrée Hacquebaut, de Rhadidjâ,
 Solange. » Et Costals lui non plus ne change pas ; il a
 même permanence qu'elles. Comme le lui écrit Andrée ;
On commence à vous connaître, vous donnez l'illusion
être toujours changeant, à multiples faces, et vous
es toujours le même, désespérément le même. »
Pourtant, entre tous les personnages, se tissent de
ombreuses relations : communication et réversibilité.
lange, elle, devient Andrée Hacquebaut. Et Andrée
acquebaut, n'est-ce pas aussi Costals quand elle dit :
Je n'ai jamais aimé que moi et mon plaisir ? » D'autre
art, le rapport Costals-Brunet, c'est le rapport
adame Dandillot-Solange. « Maintenant il n'y avait
lus de différence entre Costals et Madame Dandillot. »
elativité essentielle. « Cet être, visage et corps, qui était
our elle la chose la plus chère au monde, c'était le
ême être qui faisait bâiller Costals d'ennui, le même
re que des milliers d'hommes croisaient ou bouscu-
ient dans la rue avec indifférence, le même être pour
quel d'autres hommes se fussent damnés de désir,
ns en aimer l'âme ; tout et rien, souverain et désarmé. »
elativité essentielle, et identité essentielle de chacun
ar rapport à soi-même.
Derrière ces figures, nous trouvons donc quelques
randes et simples vérités, et peut-être n'est-ce plus une
itié affaiblissante, mais une pitié d'autre sorte, qui naît
rsque nous voyons l'unité de ces personnages différents,
ur choix et leur non-choix, leur amour et leur non-
mour. De toutes ces mesquineries, et de ces puérilités
 de ces fatuités, de cette foire aux vanités, unies à cet
stinct de grandeur, naît une sagesse, une vertu et un

bonheur. C'est cela, je crois, qu'a voulu Montherlant ; et c'est cela qui, aux dernières pages de son livre, se révèle à nous.

Comment ne le mettrions-nous pas haut, cet homme, non sans reproche — en tout cas, il ne s'en fait guère à lui-même, — du moins sans peur, cet être pensant plus pensant que les prétendus clercs (je me rappelle certaines pages sur la contemplation et l'acceptation dans *Service Inutile*), cet homme d'action chevalier d'une noble chevalerie, noble écrivain, avec ce langage la bride sur le cou, ce français que personne peut-être depuis le XVIe siècle n'écrivit plus librement, et que personne au XIXe siècle ne parla plus magnifiquement ni au XVIIIe siècle plus purement et plus simplement au XXe siècle ?

JEAN WAHL

COLOMBES

PREMIÈRE RENCONTRE OU L'ANGE BLEU

C'est à l'âge où Hoffmann et Andersen nous révèlent notre goût du fabuleux, que l'oiseau et le nuage frappèrent mon imagination. Et parmi les oiseaux, ce fut le plus proche et qui semblait le moins s'abstraire de l'homme, ce fut la colombe déjà toute chargée de légendes et de mythes.

Quelqu'un, médecin, rebouteux, empirique, avait déclaré que je serais dangereusement exposé si je demeurais dans l'atmosphère malsaine de la ville. Cette ville était petite, — je l'ai nommée Rupel. Le désert de sable sec de la Campine seul pouvait me sauver. Je me sentais frais comme une anguille, allègre comme une fauvette. Mais la solitude des sapinières m'attirait, comme elle exerce encore aujourd'hui sa magie sur mon âme.

C'était des plaines de sable blanc où les atomes de verre scintillent comme de l'argent ; c'était des plaques de bruyères pourprées dans cette neige minérale d'aiguilles. Tout cela qui ne contenait pas un seul rappel de ce que j'avais quitté si volontiers, s'étendait devant ma fenêtre, comme le site le mieux accordé aux délectations spirituelles de l'anachorète. Je n'étais qu'un enfant, et il y avait alors entre ce que pouvait m'inspirer le paysage de conifères et mon goût d'ermite d'aujourd'hui, tout l'effort orageux, toutes les passions tempétueuses qui devaient séparer ces deux périodes de ma vie.

Il était peut-être dangereux de donner à un enfant un tel breuvage, mixture chantante de solitude, de soleil et de ciel. On peut le croire ; j'ai des raisons d'en douter. D'ailleurs, j'y reçus la visite d'un ange.

Le soir, au soleil couchant, on trouvait l'ombre de la ferme qui m'avait reçu, s'étendant jusqu'au pied des troncs d'une sapinière. A l'aube, c'est au faîte des sapins que le soleil, tout frais et rose, surgissait dans un bétail biblique de nuages violets, jaunes et blancs. Le procédé du soleil, montant chaque matin au sommet de ses arbres, m'était déjà fort familier.

Un matin, je suivais avec une attention qui eût pu m'hypnotiser, les progrès de l'aube nouvelle. La fenêtre ouverte était derrière mon lit, je ne pouvais suivre l'ascension du soleil qu'aux progrès que faisaient ses rayons sur le mur de ma chambre. Ce mur avec son miroir, son crucifix et sa branche de buis, se dressait comme une falaise en face de ma fenêtre ouverte. Si je ne pouvais voir ni cette fenêtre ni le paysage qu'elle encadrait, l'air frais pouvait m'inonder toute la nuit, ce qui répondait aux prescriptions de l'anglomanie de ma mère.

En même temps que les premières fusées roses du jour, toutes les légendes que je connaissais se réveillaient dans l'air pourpre et le miroir de ma chambre. Mes fées étaient celles de Nodier, mes lutins ceux du Songe. Mes anges, à cette époque étaient tirés des tableaux gothiques. Une fois, un bel ange sembla entrer chez moi avec le jour et les légendes. Du moins, il se posa derrière moi sur l'appui de la fenêtre, et ne s'avança pas plus loin, cette fois-là.

Bleue était la couleur de cet ange, très petite semblait sa taille.

Se déposer là ne fit pas plus de bruit que deux ou trois soupirs de bonheur. Puis le silence reprit l'espace, à peine piqué de quelques flûtes d'oiseau au fond du pay-

sage qui, comme l'ange, m'était encore caché. Celui-ci pourtant, que j'aurais pu atteindre si je m'étais retourné vers lui, continuait de manifester sa présence par de très fragiles bruits de pattes.

Je savais que l'invisible était une colombe bleue.

Puis, ce furent des sifflements étouffés de la penne qui glisse, élastique, entre les mandibules du bec. Chaque plume, avec un crissement de soie, est lissée de la racine à l'apex ; là, elle est lâchée brusquement et, comme un ressort, reprend sa place parmi les autres rémiges. L'oiseau, après le court vol qui l'avait amené jusqu'au lieu de sa visite à l'enfant exalté, faisait évidemment sa toilette du matin, vérifiant la souplesse de ses plumes.

Ma grande crainte, je me souviens, était que la colombe ne fût amoureuse et ne se prît à doucement gémir de joie devant le spectacle du jour nacré. Le lever du soleil continuait à colorier le mur devant moi, à émailler le bénitier et la croix, à nourrir un incendie idéal dans mon miroir.

Toutefois, bien plus que de perdre mon illusion au roucoulement de l'oiseau, je craignais de ne pas trouver la force de rester immobile, de ne pas pouvoir résister, surtout, au désir de me retourner vers la fenêtre et l'ange qu'elle tenait dans son cadre.

Je savais que le fond du tableau qu'offrait ma fenêtre n'était pas achevé. Il ne le serait qu'au moment où le soleil dépasserait le couronnement des pins, à l'horizon. A cet instant, le ciel aurait pris la couleur d'une de mes passions, je veux dire de cette brique de couleur que je n'osais pas employer, à laquelle j'avais voué un culte morbide, peut-être. Cette couleur, il me répugnait de simplement la nommer *rose carthame*. Il s'agissait vraiment d'un éclat d'aube, non pas d'un cube de pâte dû seulement à l'industrie de l'homme. Cette couleur remplirait bientôt le cadre de ma fenêtre, et le soleil donnerait à ce moment une auréole d'or à l'ange bleu.

Je me raidissais dans cette obligation de ne pas me retourner que je m'étais imposée avec un si juvénile romantisme. Sans doute étais-je trop jeune pour accomplir un tel sacrifice de la curiosité à l'esthétique. Ou manquai-je encore de la discipline morale que l'on ne refuse pas aujourd'hui de me reconnaître. En tout cas, sans plus réfléchir, je me dressai sur les deux bras et plongeai mon regard dans le miroir collé au mur, en face de moi. Et je vis dans le champ rose du verre la colombe s'envoler pour rejoindre sans doute de jeunes poètes plus timorés. Et me retournant alors vers la fenêtre, je reconnus celui qui fuyait. C'était un des mâles du pigeonnier voisin. Il élevait une couvée. Aucun roucoulement d'amour qui m'eût tiré de mon hallucination, n'avait donc été à craindre de ce père, qui ne reprendrait que plus tard ses soupirs d'amant.

Le destin ne pouvait pas organiser contingences plus fabuleuses, pour graver une rencontre d'une manière plus céleste, plus indélébile dans les souvenirs du premier âge.

A la suite de mes pensées, je rejoignis le pigeon bleu. Deux objets m'attiraient à ce moment, et m'engageaient à me lever dès l'aube. Mon goût naissant pour les colombes n'était, sans doute, pas encore le plus exigeant. J'entrais à peine dans cette passion que l'on a tort de mépriser. A cette époque, les fleurs épanouies sur la terre me captivaient plus que les fleurs mobiles, les oiseaux, vigies nébuleuses. Le matin je courrais donc d'étranges et de très mystérieuses aventures avec les plantes minuscules de ce désert de sable. Autour de moi, dans la ville, je remarquais avec surprise que connaître le nom d'une plante terminait généralement toute velléité d'obtenir d'autres informations sur elle. Moi, je me souciais de ce nom comme de l'orthographe, de la date des grandes batailles, de la liste des fleuves qui se jettent dans l'Atlantique.

Je me penchais donc sur les drocéras carnivores, en imaginant qu'ils se nourrissaient de poussière de cristal et de verre pilé. Le sable me paraissait surtout formé de cette substance scintillante. Et l'on pouvait se demander où ses petites feuilles aux glandes ciliées de poils gluants trouvaient le liquide, la couleur et l'esprit même qui organisaient leur être physique. Le sable ne contenait pas de matières grasses, de celluloïde, d'acides. Il permettait pourtant, avec le concours de la rosée, de former de fines et menues architectures, des symétries folles d'harmonie et de rigueur, des mécanismes d'une justesse stellaire. Car la nourriture qui leur donnait ensuite la croissance, ne les aidait ni à naître, ni à croître, c'est-à-dire à atteindre l'âge adulte, celui où les drocéras mangent des insectes minuscules.

Et c'était cette lente digestion de moucherons et de coléoptères, emprisonnés sur leurs feuilles par la glu et les poils, qui me tenait suspendu sur ces plantes. Jour après jour, j'allais espionner les progrès de l'absorption de ces matières animales par les petites rosaces de feuilles rondes et brillantes des drocéras. Bien d'autres spectacles m'hypnotisaient.

Souvent la rosée me ravissait. Elle ouvrait des myriades de pupilles luisantes dans le paysage. Le soleil levant en tirait une nuée légère. Les perles suspendues aux maigres graminées, aux jeunes sapins s'évaporaient comme l'âme d'un parfum. En attendant la fin de ce drainage quotidien du soleil qui absorbait la rosée, je m'asseyais, convalescent de vif-argent, sous le grand porche de la ferme.

Là, je retrouvais l'ange bleu et plusieurs dynasties de pigeons.

J'avais sous les yeux un modeste spectacle que l'on peut voir dans toutes les campagnes que je connais. De l'aquatique Amsterdam jusqu'à Palerme au sang rouge

et noir, dans toutes les villes, villages et hameaux, accolés aux façades, suspendus sous les portes et les portiques, on découvre d'étroites caisses de bois souvent vieilles et d'une solidité incertaine. Toutes sont divisées en loges commandées, chacune, par une petite porte basse et cintrée. Les paysans et ceux des faubourgs ne connaissent pas de manière plus hospitalière de loger les colombes. Partout, d'ailleurs, celles-ci semblent très bien s'accommoder de ce manque d'égards. Certains couples y élèvent dix couvées par an, tout comme le pigeon du mois qui, comme son nom l'indique, apporte au ventre des villes carnassières de l'homme vingt-quatre petites victimes par an. Le délabrement de ces boîtes en bois est parfois sinistre. Si la vieille caisse s'effondre, le pigeon, fidèle au porche, comme l'hirondelle à la fenêtre, choisit dans le voisinage immédiat un emplacement, souvent ingénieux, pour y reconstruire son nid. Rarement il déserte les lieux.

Pourtant, dans le Nord, ces mauvaises cases sont remplacées par de coquettes maisonnettes, généralement faites d'une caisse désuète d'expédition de sucre ou d'oranges. On y a représenté en rouge et blanc l'appareil de la brique apparente. Un toit de carton ou de zinc goudronné recouvre chaque maison. Plusieurs ouvertures régulières et les soins qui lui sont prodigués donnent à ce home d'oiseaux l'aspect propre et sévère, en même temps que frivole, d'une petite maison vernie de Frise ou de Zeelande.

Les habitants de toutes ces maisons de bois fraîches ou délabrées, se ressemblent fort, qu'ils soient nés sous les ouragans de Forez, ou sous les lames d'émeraude du ciel de la Calabre. Toutes ensemble, les races lourdes et saines ne cessent de produire des croisements, dont les produits nécessairement se ressemblent. Ces produits sont partout croisés entre eux, en toute liberté, sans contrôle. Le paysan ne songe pas à sélectionner. Il se

contente d'éliminer ce qui n'a ni poids ni allure de grande santé. Par ce procédé, d'une uniformité simple et paradoxale, on peut dire que le campagnard d'Europe a créé cette race lourde et vivante que l'on nomme partout le pigeon de ferme.

Evidemment, je ne savais pas — à l'époque où j'attendais que le soleil achevât de boire la rosée, — que je voyais là, sous ce porche de campagne, un phénomène surgi du concours de la négligence de l'homme et de la fécondité inlassable de la nature. C'est pourtant la colombe que le passant profane connaît le mieux, après la palombe de nos jardins et l'audacieux biset de nos rues.

Cependant, si l'histoire des cent races, leurs origines et la courbe brisée de leurs mille croisements, n'était l'objet de ma méditation, je goûtais certainement avec délices la liberté qui se trouve à la base de ces mariages sans état-civil, sans *curriculum vitae*, sans pedigree ni arbre généalogique. Mais je ne me pouvais cacher la fin promise à ces pauvres oiseaux et qu'à tous était d'avance déniée la liberté de mourir de *mort naturelle*.

Pendant que j'étudiais avec mélancolie comment les droséras dévoraient les moucherons, je n'ignorais pas que l'homme avait déjà désigné les anges bleus, les bâtards rouges, noirs et blancs, au même sort que ces moucherons.

L'INVASION

En 1920, j'habitais la maison du « Lys ». Elle avait été construite par une famille de Jacobins. Incrustée dans la façade, la fleur héraldique française témoignait de l'origine de la construction. Les murs des chambres étaient recouverts de panneaux de bois ; du toit s'érigeaient une tourelle de verre et une autre de bois mouluré.

Entre les panneaux et les murs, l'espace libre était habité par des centaines de souris, la tourelle de bois par

des pigeons bisets ou fuyards. Les souris se nourrissaient aux mangeoires de mes oiseaux, les pigeons attendaient de moi leur pitance, depuis que j'habitais cette haute maison, dressée en face de l'église de Hampstead, au Nord de Londres.

Un vaste ouvrage sur Macbeth, que j'avais entrepris pour Heineman, et qui fut interrompu et abandonné à la mort de cet éditeur fameux, un ami de Whistler et d'autres grands artistes, un vaste Macbeth m'absorbait trop pour qu'il me fût permis de visiter tous les recoins secrets de cette vieille maison. Je n'avais pu opérer avec elle, dès mon arrivée, le contact intime que l'on désire prendre avec une nouvelle habitation à laquelle on souhaite de s'attacher. Il me fut aisé de découvrir plus tard qu'après la raideur de la naissance jacobine, bien des tempêtes romantiques avaient fait échec à ces principes de sévérité. Plusieurs originaux l'avaient successivement habitée ; des maniaques et des fous seuls avaient pu choisir un tel domicile.

La tourelle de verre qui la surmontait comme la lanterne d'un phare, n'était pas son caractère le moins bizarre.

Le propriétaire de cette maison que l'on croyait hantée, recommandait d'ailleurs cette lanterne comme le belvédère le plus remarquable de l'ancien village de Dickens. Il affirmait que d'aucun sommet de Londres on ne jouissait d'une plus belle vue du ciel de Londres, la nuit, quand des orages flambaient à tous les points cardinaux.

Mais, sans doute n'avait-elle jamais encore été habitée par un extrémiste de la zoologie qui, au lieu de faire valoir ses droits, reculait lentement devant l'envahissement progressif des pigeons et des souris et, chronique, des fourmis.

Une fois, on m'avait signalé la présence d'un couple de colombes dans une des caves. Je vis, sur un tas de charbon, leur nid mieux construit qu'il ne l'est ordinaire

ment. Un soupirail était à la fois la fenêtre et la porte de cette étrange habitation. C'est par cette ouverture qu'ils apportaient les matériaux destinés à la confection des nids, la pitance des jeunes et leur boisson. Il fut interdit de toucher au tas de charbon, qui devint la terre natale de plusieurs couvées. Toutes étaient la progéniture du même couple. Jamais celui-ci ne toléra, après le jour du sevrage, que leurs enfants restassent dans ce logis noir. Dès qu'ils étaient capables de manger sans secours, ils étaient expulsés.

Souvent, ces deux-là recevaient en silence ma visite. Tout était noir, plumes, charbon, mur. Seuls brillaient dans cet antre les pattes rouges et un petit diamant dans chacune des pupilles des deux oiseaux. C'était le seul cube de la Maison du Lys qui fût aussi infernal, et où nulle souris ne vînt s'aventurer.

C'est précisément par un de ces terribles orages, dont on usait comme argument publicitaire, que je découvris les envahisseurs ailés qui se partageaient, avec les minuscules mammifères, le domaine d'un homme bénévole.

On sait que la colombe aime se prélasser sous les chaudes pluies d'orage. Cependant, cette nuit-là, il ne s'agissait plus d'une pluie raisonnable. Des cataractes, de larges Niagaras, formaient des rideaux liquides. De vastes guillotines d'eau luttaient de vigueur destructive avec les tempêtes qui avaient succédé aux orages. Je me sentais soulevé de bonheur, reposé, séparé, ma mémoire nettoyée, mon esprit absolument déridé. Ensuite, un calme de crypte régna sur la ville. Je voyais les dômes et les toits, les cheminées et les lucarnes à travers les carreaux embués de la tour et la brume mouvante, la *poussière* d'eau qui, des toits et des rues, remontait pour former au ciel de nouvelles réserves destinées à nourrir les orages futurs. Il ne fut plus touché à la plume cette nuit-là. Pendant les premières fractions de secondes que dure

l'aube, on vit s'éclairer le réseau fabuleux que dessine le faîte des toits sur la ville de l'angoisse secrète.

Certes, la colombe aime la pluie, mais celle que je découvris alors, blottie contre la tour de bois, avait failli périr par la violence indiscrète de l'objet de sa prédilection. Cette colombe avait l'aspect d'une momie de chauve-souris. Une chauve-souris plus maigre qu'une chauve-souris, et qui eût longuement séjourné dans une mare. Cette nuit qui m'avait exalté, eût été mortelle pour le petit animal si je n'avais pu immédiatement lui donner des soins.

La tourelle de verre était séparée de l'autre, où s'était raidie la colombe, d'un espace qu'un acrobate seul eût affronté, sur les tuiles grasses de mousses, imbibées par les averses. Pour sauver l'oiseau, je dus entrer dans un grenier où s'amorçait la base de la tour en bois mouluré. Amateur de greniers, comme tous ceux qui ont vécu de rêves, je n'avais pourtant encore trouvé le loisir de visiter celui-ci. C'était un théâtre.

Les enfants de quelqu'un de mes étranges prédécesseurs avaient adapté ces combles en théâtre emphatique et luxueux. Les araignées, depuis longtemps, s'occupaient à recouvrir les beaux décors. Les rats avaient partout imité le trou du souffleur. Des peintures des coulisses, du rideau, des meubles et faux meubles, ils avaient fait des dentelles qui s'accordaient avec le produit de l'industrie des araignées. C'était le palais de la Belle-au-Bois-dormant, mais il eût été difficile de discerner dans ce temple de nouvelles possibilités de résurrection.

Or, dans ce sommeil qui semblait définitif, s'éveillèrent de légers grattements. Je reconnus immédiatement le bruit que fait la patte des pigeons sur la fibre du bois. Et je ne me trompais pas, le palais était habité. Dans ce qui avait été les cases des projecteurs, quelques familles s'étaient venu installer. Le soleil s'efforçait de grimper sur les rives de Greenwich. Les carreaux ternes de l'unique

fenêtre, et les ouvrages d'araignée qui la voilaient, laissaient filtrer assez de lumière pour me permettre de compter une vingtaine de colombes.

Comment elles s'étaient jadis introduites dans ce théâtre, et comment leur malheureux cousin avait été empêché de fuir la tempête, me fut expliqué en même temps. Il n'y avait qu'une seule issue praticable ; l'ouragan l'avait fermée, excluant ainsi de son abri la colombe trempée d'eau qui s'était sans doute attardée sous la première ondée rafraîchissante. Une de ces ouvertures carrées, qui servent à recevoir des poutres de secours, avait été obturée par le glissement d'une lourde tuile. Cela suffisait pour murer les vingt colombes dans ce théâtre abandonné, si peu préparé à servir de tombeau.

Pour atteindre la victime de la tempête, j'ouvris la fenêtre qui se réduisit en éclats de bois, en poussière brune, en écailles de vieilles couches de peinture. Plus tard, je fis remplacer cette fenêtre par un panneau percé de deux lucarnes et d'un guichet muni d'une planchette.

Le pigeon était un glaçon inerte.

JEAN DE BOSSCHÈRE

LA BACCHANALE DU POIRIER

Ami Jacot, déjà midi
Drille sur le fleuve engourdi ;
Le berger qui de chaud pantèle
S'endort, son briard aux genoux,
Cependant qu'entre les cailloux
Se mussent cafard et moutelle.

J'étends mes plombs et mes réseaux
Tout ruisselants sur les roseaux ;
Enchaîne la barque à la berge,
Puisque tu veux bien m'héberger
Au Poirier, ton charmant verger,
Je ne sais pas meilleure auberge.

Dîner pythagoricien
Affiert au bon musicien ;
Laissons briffauds à leurs affaires,
Plus carnassiers que louveteaux.
J'aime le poisson, les gâteaux,
Et c'est le fruit que tu préfères.

Arrière insolents taverniers,
Et vous pendards de cuisiniers
Suants la graisse et l'arachide ;
Je prise fort peu vos secrets,
Vous qui mêlez à vos apprêts
Tous les poisons de la Colchide !

Sur une motte de gazon
La nappe est mise où par raison
Et juste compas, tu disposes
Les bouteilles selon mes vœux,
La carpe, honneur de nos verveux,
Qui vaut plus que blancs ni qu'aloses.

Voici les mousserons nourris
Dans la bruyère et les larris,
Où, quand il est nuit anuitée,
Fouletots et ténébrions,
A la clarté des sept Trions,
Vont menant leur ronde enchantée.

Armance a coupé l'estragon,
Cueilli damas et perdrigon :
Armance n'a pas sa pareille
Pour touiller la salade et pour
Rouler la pâte et cuire au four
La tarte dorée et vermeille.

Le vin ne sera pas gros vin
Noir comme mûres du ravin,
Qui m'opile foie et ratelle,
Mais honnête et friand clairet
Pour qui, je crois, se damnerait
Un pèlerin de Compostelle.

J'entends ce petit vin de Gray,
Vieux de dix ans, fort à mon gré
Pour ce qu'il est de ta cuvée.
Tu as aujourd'hui, mon Jacot,
Payé dignement ton écot,
Car c'est médecine prouvée.

A mon tour je paîrai le mien,
Car, au dessert, du Bromien
A l'éternelle adolescence,
Sur mes cordes, sur mes buseaux,
Dedans Nysa, mère des eaux,
Je dirai l'inclyte naissance :

Effroi du pâtre et du nocher,
La foudre fendant le rocher
Dedans la forêt sommeilleuse,
Les bergers soudain réveillés,
Les satyreaux émerveillés
De la naissance merveilleuse.

Je défie avec le trépas
Tous nos chanteurs ; je ne dis pas
Ceux qui font versets mieux qu'épodes,
Que commente le massoret,
Ou prodiguent rime en goret
Pour être lus aux Antipodes.

Mon chant ne sera pas goûté
Du triste pédant rassoté,
Ni du cuidereau plein d'envie :
Les perruches, les canaris
A celui-là donnent le prix !
Qu'il soit couronné par Bavie !

Que l'œuvre rare de mes doigts
Soit dédaignée en Badaudois,
Peu me chaut de l'indifférence :
Tu sais qu'André de Châtillon
Pour redorer son corbillon
Attend petit de l'Ignorance.

Il est, certes, dans la cité
Plus d'un bel esprit peu cité :
Aucuns, merveille de cet âge,
Sachant de chacun la valeur,
Ont mon estime et j'ai la leur :
Ils m'en priseront davantage.

D'où vient que me voilà suivi
D'autant d'écoliers, sur ma fi,
Qu'à la fête du dieu de Nyse
En Athènes l'Archonte-Roi
De convives en bel arroi,
Le front ceint des fleurs du Céphise.

J'invoque l'Ether primerain,
Maint dieu céleste ou souterrain
Qui partage avec lui l'empire,
L'Océan, divin plasmateur,
Par l'air, la terre et l'onde auteur
De tout ce qui vit et respire.

Grâce rendue au Supernel,
Je chante l'Enfant éternel
Qui remplit nos cruches et buies,
Ses compagnons le vent d'hiver,
Le chaud soleil du temps de ver,
Ses nourrices les bonnes pluies.

Mais c'est peu de Bacchus chanter
Quand on laisse de raconter
De ses humbles servants la vie,
Toujours ahanants, jamais las
Portant culotte de bourras
Et bleus bonnets de Ségovie.

Que vienne la Saint-Valentin,
Que lui parlent en leur latin
Mauvis et turplu, puis aronde,
Le bon vigneron va taillant,
Semardant, binant, bataillant
Pour la grappe, soulas du monde.

Mais quand le mois d'août est passé,
Dieux ! qu'il est bien récompensé !
Quel plaisir de voir dans la ranche
Clairon, Fanchette, Collichon,
La charrette avec l'ânichon,
Les forts tirant sur la gadanche !

Quand les ouvrages ont pris fin,
Point ne s'agit d'un matefaim,
Mais d'une table bien garnie :
Richement le maître du treuil
Aux porte-hottes fait accueil
Et à trétoute la ménie.

Les femmes, filles et garçons,
Ceux qui relient fûts et poinçons,
Ceux qui tressent par les gelées
Les beaux paniers vendangerots,
Sont rassemblés comme frérots
Autour des joyeuses pôlées.

Le dimanche après la Toussaints,
Ils vont dansant les matassins
Avec cymbes, tabours, sonnettes,
Hautbois, larigot, violon,
Et menant le branle, selon
La musique des sept planètes.

Mais sous les saules nébuleux
Ore s'éconce le soleux :
Il est temps de finir mon conte
Et de rejoindre la tribu,
Maintenant que nous avons bu
La Triple Pinte de l'Archonte.

Vois ce dernier chaland tirer
Aval et la Saône mirer
La céleste géométrie.
Ça, guerpissons notre buron,
Et tôt reprenons l'aviron,
Car c'est Bacchus qui nous en prie :

Lève les yeux, ne vois-tu pas
Resplendir parmi le lampas
Sombre de la voûte éthérée,
Chère aux buveurs, chère aux amants,
La couronne de diamants
De son épouse bienheurée ?

ANDRÉ MARY

PAGES D'UN NEUTRE[1]

Les thèmes communs. — Il faudrait définir le mot : on espère qu'il se définira de lui-même par la suite. Je laisse de côté l'histoire ancienne, dont il y aurait pourtant beaucoup à dire ; je me resserre à dessein sur des temps plus rapprochés de nous et sur les territoires mêmes qui sont aujourd'hui encore les nôtres, ces territoires européens et de l'occident de l'Europe, sur nous-mêmes, sur une histoire encore toute proche de nous : qui ne voit que notre Europe, j'entends celle du moyen-âge, s'est exprimée précisément tout entière à l'occasion de quelques thèmes communs, que tout ce qui reste de vivant d'elle parmi nous, elle le leur doit, de quelque côté qu'on la considère, que ce soit son architecture, sa sculpture, sa peinture, sa littérature même. Quelques « thèmes », et qu'est-ce à dire, sinon les occasions à m'exprimer que je trouve autour de moi, qui me sont proposées à moi-même, que je propose ensuite au consentement du dehors ; des « thèmes », mais des thèmes communs, on veut dire communément acceptés et on veut dire par tout le monde, et en cela surtout que leur forme, qui m'est personnelle, pourrait choquer en d'autres circonstances ou bien n'être pas comprise, mais qu'ils sont acceptés quand même parce que leur contenu est du moins immédiatement saisissable et, bien mieux, qu'on y communie ou qu'on s'y rallie spontanément. Car ces

1. Voir la N. R. F. du 1er Mars.

hèmes communs supposent une croyance commune ; ils
ie sont communs que parce qu'ils servent de support à
ine croyance commune ; que les personnages qu'ils
nettent en scène, les événements auxquels ils font
llusion font partie intégrante eux aussi de cette
royance : et c'est ici à la croyance chrétienne, c'est ici à
ine « chrétienté » que je fais allusion, et à l'immense
épertoire de faits et de personnages, non seulement
onnus, mais vénérés, non seulement tenus pour véri-
iques, mais pour sacrés, qui était mis à la disposition
le celui qui avait besoin de s'exprimer. De nos jours, que
eut le peintre ? Le peintre, de nos jours, peint une
igure : c'est un portrait. Il la déshabille : c'est un nu ;
'est encore une manière de portrait. Il met plusieurs nus
nsemble : ça s'appelle des baigneuses. Il y a trop de bai-
neuses : c'est que les peintres manquent de thèmes. Car,
ès que plusieurs personnages sont ensemble sur une
oile, il faut que le public comprenne pourquoi ils sont
nsemble, et il ne suffit pas qu'il le comprenne, il faut
u'il participe à l'action qui fait qu'ils sont assemblés.
Qu'il y participe par le cœur, qu'il en soit touché, qu'il
n soit ému, qu'il y croie. J'entends bien que les vertus
ropres à la peinture peuvent à elles seules émouvoir
ertains hommes, mais c'est une minorité : il est question
ci de l'ensemble des hommes, d'une collectivité, d'une
ommunauté. Où trouver aujourd'hui les thèmes qui
éconcilient et rapprochent dans une admiration, en
ffet commune, bien que n'ayant pas les mêmes causes,
es deux moitiés du public : « les connaisseurs » et les
utres (la masse) qui ne sont pas des connaisseurs ; les
echniciens, les spécialistes, et ceux qui ne sont ni tech-
iciens, ni spécialistes, qui ne sont en aucune façon
vertis ou préparés ? alors que le moyen-âge les avait
ous à sa disposition, ces thèmes, qui étaient tirés d'une
oi commune et ainsi non seulement connus d'avance et
cceptés d'avance, mais vénérés, et à l'intérieur des-

quels le peintre pouvait, à son aise, pour la délectation de quelques-uns, déployer toutes les qualités techniques à lui particulières qui conféraient à l'œuvre son originalité. Toute cette antiquité de l'Ancien et du Nouveau Testament que la foi rendait actuelle, de sorte que le Christ mourait chaque fois qu'il était représenté devant nous, et une antiquité toute parente aussi de l'époque actuelle à cause de la pérennité des travaux des champs restés les mêmes : la moisson, la vendange, et où toutes les classes sociales étaient représentées, les rois, les reines, les bergers, les pauvres et les riches, les malades et les bien-portants. Et la mort, et c'est triste, mais il y avait la résurrection. Il y avait le Christ mis au tombeau, mais il y avait le Christ montant au ciel. Et toute la nature, mais aussi une espèce de surnature, à cause des promesses invisibles dont la nature était riche alors, et qui n'y contredisaient pas, étant habillées des mêmes formes, car il arrivait qu'on mît des ailes à des hommes, mais elles étaient copiées sur des ailes d'oiseau, et il y avait les Anges, mais on croyait aux Anges, il y avait des diables, mais on croyait au diable. Aujourd'hui, quel est le thème qui emporte l'assentiment de chacun, tout en étant compréhensible à chacun : l'événement qui ne rapproche pas seulement des personnages sur une toile, mais les hommes qui la regardent, d'où qu'ils viennent, quoi qu'ils soient, l'ouvrier et le bourgeois, le noble et le paysan ? Le peintre ira-t-il le prendre, ce thème, dans l'histoire ? il y a les partis politiques et puis l'histoire n'est pas vénérée, étant purement humaine et faite par des hommes comme nous. Dans les fastes de la république ? mais tout le monde n'est pas républicain. Dans l'intimité domestique ? mais alors le peintre met en scène une classe, une catégorie de « citoyens » : et le riche méprise le pauvre, le pauvre est envieux du riche, l'ouvrier se méfie du paysan qui le lui rend bien. Dans la mythologie ? mais ses péripéties ne sont connues que d'une

minorité et d'une minorité qui n'est même plus cohérente et qui n'a plus aucun prestige. Il est vrai de dire qu'elle a bénéficié d'un grand prestige au temps où elle représentait l'élite et aussi bien intellectuelle que sociale, au temps où elle représentait l'humanisme en même temps que la cour. Mais c'est la Renaissance qui a été la cause de la grande dispersion des esprits, ayant elle-même perdu la foi, ayant redécouvert une autre grande antiquité, mais d'érudition, et d'érudition seulement, ayant ainsi rompu par l'introduction d'autres thèmes l'unanimité qui avait régné jusqu'alors. Elle a « aristocratisé » la peinture. Jupiter, qu'est-ce que c'est pour un petit bourgeois, ou Léda ? J'entends bien que c'est un homme ou une femme, mais pourquoi cet homme ou cette femme fait tel geste, prend telle attitude, c'est ce qu'on ne peut savoir que quand on a lu des livres, qu'on est lettré et cultivé, qu'on dispose donc de loisirs, qu'on appartient en fait, de par la naissance ou les circonstances, à une certaine catégorie sociale. Rupture : l'art devient ésotérique ; il suppose pour être pleinement goûté des connaissances particulières qui ne sont plus du domaine commun, lequel domaine commun ne pouvait être que celui de la foi ; et personne ne vénère Jupiter ou Vénus, parce que personne n'y croit, Jupiter ou Vénus ne pouvant plus être que le prétexte à une belle académie. Et, par suite du progrès des temps, la vieille foi chrétienne s'en est peu à peu allée, de sorte qu'il n'est même plus possible au peintre de recourir aux vieux thèmes du moyen âge qui sont devenus progressivement incompréhensibles à leur tour. Qu'est-ce que c'est que la résurrection de Lazare pour l'ouvrier parisien d'aujourd'hui ? et il faut bien dire qu'un homme en croix est quelque chose pour lui de tout à fait anachronique, car il y a longtemps qu'on ne met plus les hommes en croix. Voyez la peine qu'ont les peintres à rassembler (car il faut y revenir), à rassembler des hommes sur une toile,

car sous quel prétexte les rassembler (et qui soit justement bien autre chose qu'un prétexte, car ils s'en tiennent présentement au prétexte, ce qui d'avance ruine l'œuvre) ? Alors ils peignent des baigneurs et des baigneuses parce qu'ils aiment à peindre des corps nus. Plus de « thèmes communs » et c'est qu'il n'y a plus de communauté, laquelle à son tour suppose une foi commune.

N'est-ce pas là précisément ce que les régimes dits totalitaires s'appliquent tous à instaurer. Une manière de chrétienté nouvelle, mais il y a Christ dans chrétienté. Une manière d'assentiment commun, mais non pas à une révélation et seulement à des principes. L'adhésion de la totalité des composants de la nation à une idéologie sociale ou politique ou les deux choses à la fois. L'acceptation non pas d'un absolu, non pas d'une transcendance, mais de certaines vérités relatives, dont précisément le totalitarisme tâche de faire une manière d'absolu et où réincorporer en quelque sorte par là le sacré dont elles sont par ailleurs singulièrement privées (une manière, par exemple, de messianisme), et dont peut-être que l'homme, sans le savoir, ne peut pas se passer. Car le sacré est la source de toute poésie, et l'analyse purement scientifique, mettons le marxisme, en est singulièrement dépourvue. Comment réintroduire la poésie dans le système communiste, par exemple ? On voit bien que c'est la question que le communisme se pose : jusqu'à présent il n'y a pas répondu. Où sont, jusqu'à présent, les « thèmes communs » dans le régime communautaire ?

Défense du sacré. — Pourquoi nous battons-nous et pour qui, j'entends ceux qui se battent ; pour quoi, pour qui ceux qui ne se battent pas, encore se battraient-ils s'ils devaient le faire ? Ici, à l'Occident, deux grands peuples sont sous les armes, et il y a plusieurs autres petits peuples et un grand qui regardent, attendent et

regardent venir, cherchant à distinguer ce qui vient. J'entends bien que l'Occident se défend, pour le moment du moins, et que même les neutres à leur façon se défendent : mais contre quoi se défend-il, que défend-il ? Et sans doute défend-on d'abord une patrie, mais le mot lui-même comporte plusieurs sens : lequel choisir ? La patrie, c'est d'abord simplement un coin de terre : c'est *ma* maison, *mon* champ, *mon* village, *ma* famille, les miens, c'est ce que le regard embrasse quand il fait le tour de l'horizon, un certain climat, certaines habitudes que j'ai en commun avec mes voisins, certaines cultures : voilà bien une patrie et qui peut être menacée : alors je la défends contre l'invasion qui ruinerait la terre, incendierait les maisons, coûterait peut-être la vie à ma femme et à mes enfants : le sens est clair. Et il y a une autre patrie dont le sens n'est pas moins clair : la patrie historique, la patrie qui résulte d'une langue commune, d'événements vécus en commun à travers les siècles, de tout un ensemble de traditions qu'ont eues en commun les petites patries locales qui sont devenues ainsi une nation : et c'est l'Angleterre ou la France, qu'on peut sans doute vouloir défendre, mais elles sont partielles à leur tour, je veux dire qu'elles ont leurs intérêts particuliers qui peuvent ne pas être ceux des pays qui les entourent, j'entends ces pays d'Occident, dont nous sommes, nous, les neutres ; et alors il faut chercher plus profond. Que serions-nous prêts à défendre, nous tous, ceux d'Occident, même au prix de nos vies : serait-ce la démocratie ? le mot est vague. Seraient-ce nos libertés ou la liberté ? le mot à son tour a plusieurs sens entre lesquels il faudrait choisir et il n'est pas sûr que le choix que nous en ferions serait unanime. Serait-ce la religion, une religion, *notre* religion ? mais nous en avons au moins deux ; une langue ? nous en avons plusieurs. Il faut pousser sans doute encore plus loin, et, par delà les dogmes, par delà les croyances particulières et les lois

particulières, descendre jusqu'à un principe plus universel encore : un certain sens du sacré, qui est ce que l'Occident a connu de plus précieux, une certaine attitude de respect devant l'existence, par quoi il faut entendre tout ce qui existe, soi-même et le monde autour de soi, les mystères qui nous entourent, le mystère de la mort, celui de la naissance (qui n'en sont pas pour certains hommes), une certaine vénération devant la vie, un certain amour, et pourquoi ne pas le dire ? un certain état de poésie où on est devant le créé. Tous ces mots qui sont peut-être presque synonymes, mais n'en représentent pas moins certaines nuances, par quoi ils se distinguent les uns des autres, mais en même temps se rejoignent, et comprennent ainsi, sous une dénomination commune, jusqu'à des athées (par exemple, Alfred de Vigny) et des non croyants ou des sceptiques, sensibles du moins par le cœur, et qui sont extrêmement étrangers, me semble-t-il, à la sécheresse de l'analyse marxiste, par exemple, et à toute analyse purement scientifique : car rien ne justifie pour l'introspection purement raisonnable l'état d'esprit que ces mots supposent : pourquoi admirer, pourquoi vénérer, pourquoi aimer ? On n'admire que par comparaison ; et comment alors aimer la vie, il faudrait pouvoir la comparer à la non-vie, on ne compare pas une chose qui est à une chose qui n'existe pas ? Pourquoi encore, par exemple, trouver beau le corps humain, sinon par une impulsion peut-être simplement sexuelle qui n'a rien de raisonnable ? Il ne s'agit donc que d'une façon d'être, d'une attitude proprement instinctive, mais qui réside au plus profond de nous et j'entends bien qu'elle va départager, sans tenir compte des frontières, dans chaque camp, les combattants ou futurs combattants ; mais peut-être en gros doit-on voir dans le communisme l'adversaire le plus irréductible d'une certaine manière, je ne dis même pas de comprendre, mais de sentir la vie, et c'est précisément cette certaine manière de sentir la

vie que nous autres, ceux d'Occident, sommes en train de défendre ou à l'occasion défendrions, au prix de nos vies ; car c'est une chose qui en vaut la peine, car elle est en somme la poésie et on ne peut pas supprimer la poésie (ou le sentiment poétique), mais on peut supprimer l'expression poétique, on peut faire en sorte qu'elle ne se produise pas. C'est peut-être ce qui nous menace. Peut-être sommes-nous menacés d'un monde où le calcul mathématique sera substitué à toute intuition poétique et où l'intuition poétique avec tous ses droits sera considérée comme l'ennemie, car elle peut être contagieuse, qui sait ? et par conséquent dangereuse pour un régime où la statistique règnerait seule, et seule l'expérimentation à froid, qui se refuse à tout sentiment, parce qu'il serait de nature à la troubler dans ses constatations et à fausser ses hypothèses. En somme pourquoi l'Occident se bat-il ? n'est-ce pas pour la poésie et pour le droit à la poésie ? Je n'écris pas ce mot sans scrupule, il semble petit, il peut faire rire. Mais qu'on tâche de voir pourtant ce qu'il contient, de quoi il est riche, l'énorme apport qu'il représente dans le passé, et qu'il est peut-être fragile ; j'entends la chose qu'il représente. Elle n'est pas, bien sûr, entièrement à la merci du régime qui nous serait imposé, mais il peut singulièrement la combattre (d'instinct ou avec préméditation) ; il peut, sinon l'empêcher d'éclore, du moins de s'épanouir et de fructifier. Il y a des systèmes d'oppression : c'est contre tout système de cette espèce que nous nous défendons, nous autres d'Occident, ou que nous serions prêts à nous défendre. Nous avons à faire en sorte que les conditions favorables (ou le moins défavorables possible) à cet esprit de vénération ou de respect ou d'amour, dont on parlait tout à l'heure, dans un monde entièrement livré à une civilisation qui n'est guère que technique, — subsistent. Nous avons, en somme, à défendre cette liberté-là qui est une espèce de liberté, qui est peut-être toute

la liberté ou du moins la seule qui compte. Alors il
aurait vraiment unité dans la défense entre ceux qu
déjà se défendent activement avec des armes et ceu
dont la défense n'est encore que passive : unité et amiti
comme il convient, car il n'y a pas d'alliance solide l
où le cœur n'a pas sa part.

C. F. RAMU

PIERRE MERCADIER

ou

LES VOYAGEURS DE L'IMPÉRIALE

Résumé des livraisons précédentes

Pierre Mercadier, qui s'est fait professeur d'histoire plus par goût de sécurité que par besoin, a épousé en 1883 Paulette d'Ambérieux, d'une famille de gentilshommes ruinés, qui avait dix-sept ans. Trois enfants sont nés : une fille qui meurt vers 1890, un garçon, Pascal, et la cadette, Jeanne. Mais l'amour a disparu ; et Pierre, dont Paulette assez sottement contrecarre les goûts, prend sa revanche dans la spéculation à la Bourse. Il lui faut l'avouer à Paulette, à l'occasion du krach du Panama, et elle en tirera désormais avantage pour excuser ses propres dépenses.

Le petit Pascal grandit, très solitaire, et puise chaque été une provision de songeries dans la montagne et le parc du château de son grand-oncle et parrain, Pascal de Sainteville. Pendant l'année, les Mercadier habitent maintenant une grande ville de l'Est, où Pierre professe au lycée, tandis que Pascal confié à une école libre fait sa première communion, compose des poèmes, et s'inquiète du sens du mot copulation. *Le seul ami de Pierre est le professeur de mathématiques, Georges Meyer, qui vient jouer chez lui du piano, mais qui est mal vu de Paulette et de la société parce qu'il est juif. Pierre lui lit la préface d'un essai qu'il compose sur* John Law, *inventeur du papier-monnaie et génial introducteur de désordre.*

Nous sommes dans l'année scolaire 1896-1897.

XV

Pascal n'avait jamais compris que son oncle, avec le château, les fermes, la terre, pût être pauvre. Il en ressentit le coup cette année-là quand il trouva installés à Sainteville pour l'été des locataires, des Lyonnais, à qui le vieux gentilhomme avait laissé le premier et les salons du bas, tout le luxe du château, les pièces où régnait le souvenir d'Anne-Marie de Sainteville, l'Alpiniste de la Restauration. C'était comme une profanation : toutes les réceptions inondées de lumière, les volets ouverts, des gens là-dedans. Sans doute les meubles avaient été fermés à clef, l'album de velours grenat où étaient les souvenirs du raid glaciaire de la Grand'tante emporté à l'abri dans le petit appartement de la tour, mais enfin, Sainteville changé en hôtel. L'oncle même n'en avait pas l'air très fier devant son neveu. Il murmura quelque chose dans ce sens, que c'était drôle après tout d'en être arrivé à être aubergiste, et à faire argent de cette vieille baraque : « Tu ne veux pas prendre un bain par hasard ? »

Pour cette fois, l'offre ne vient pas que de l'anglomanie de M. de Sainteville. Outre qu'un bain ne serait pas désagréable après une nuit de chemin de fer, et les trois heures de voiture depuis la gare, avec le cheval qui peine au pas dans l'interminable montée et la poussière, le soleil, la proposition de l'oncle est certainement venue d'une association d'idées. Les gens de Lyon, bien que la salle de bain soit hors de leur domaine, demandent continuellement la permission de venir s'y laver. Comme c'est à côté de la chambre de M. de Sainteville, celui-ci est obligé de s'éloigner : il n'est plus chez lui.

Pour l'instant on entend le hoquet de la pompe en bas :

« Ah bon, dit-il, les locataires vont se baigner... Alors mieux remettre cela à plus tard, mon garçon ! » Il pince un peu ses lèvres, et tapote distraitement les joues de Jeanne, qui est toute suante, dans un petit carrick vert et gris avec une ligne orange.

Le drame était dans le partage de la cuisine entre les domestiques des locataires et la vieille cuisinière de Sainteville, Marthe. Là, pas de faux-semblants, la plaie à vif. Sous les voûtes de l'ancienne salle des gardes, dans le sous-sol, avec sortie de plain-pied dans les fossés du château, la déchéance avait les traits d'une paysanne crucifiée, qui maudissait les temps modernes, et cachait le sel aux intrus, avait peur de laisser traîner sa farine.

Pascal savait bien pourtant que chaque année la petite somme que ses parents donnaient au tonton pour leur séjour, à Jeanne et à lui, était une aide pour le châtelain. Mais il n'avait jamais établi entre ceci, dont on parlait à table à la maison, et l'apparente avarice de l'oncle, un rapport de pauvreté. Sainteville lui était gâché. Ça allait être gai, les vacances, avec ces gens-là sur le dos. Surtout qu'ils s'étalaient. Le samedi, le mari et parfois des invités venaient de Lyon. En semaine il restait la dame, sa fille et une autre fillette, son amie, et naturellement la valetaille, disait Marthe. Deux domestiques s'il vous plaît. Leur cuisinière et la camériste de Madame. Elle avait une bonne touche, la camériste, entre nous. Enfin des gens qui se mettaient bien, qui ne se refusaient guère. Aucun tact. Au lieu de chercher à se faire oublier, à se faire pardonner, ils sortaient des chaises-longues, s'allongeaient là, en plein devant le perron ou sur la terrasse. On butait dedans à chaque pas.

Pascal se jura tout de suite d'éviter « ces gens-là ». Il n'avait qu'à filer de sa chambre par le petit escalier et le sous-sol. Des fossés, on dégringolait dans le parc vers la prairie où se perdait le petit ruisseau. Là on ne rencontrait que Gustave et ses vaches. Bonjour, Pascal ! Bon-

jour, petit. Il est tout drôle, Gustave, il n'est même pas venu au Château quand il a su que les enfants Mercadier étaient arrivés. Pourtant Jeanne est là. Son idole. Ah, oui ? Il n'en demande même pas des nouvelles, Gustave. Il a l'air sournois, cachottier, il parle dans ses dents, en crachottant un peu, parce qu'il a perdu deux dents de lait qui avaient subsisté beaucoup plus tard que de raison dans sa bouche. Il rit et il bafouille. Qu'est-ce que ça veut dire ? A sept ans a-t-il déjà compris la pauvreté de M. de Sainteville, et cela rejaillit-il sur les neveux de celui-ci ?

Mais la prairie est belle, et le ciel est bleu, profond, il ne fait pas trop chaud, à cause de l'air de la montagne. Pascal dévale sous les arbres, et dans son enthousiasme se laisse glisser du haut talus qui tombe sur la route, assis sur son fond de culotte. Voilà Buloz, des lézards vous filent entre les pieds. L'été plein de parfums, là-haut la forêt, les framboises. On oublie les Lyonnais, on file à travers champs. Les étangs ont encore baissé depuis l'an dernier, la vase séchée, au bord, se craquèle. On cueille au passage des groseilles à maquereau. Au fond Pascal n'aime pas les groseilles à maquereau. Il y a trop de graines, qu'il recrache. Il déteste avaler les graines. Et la peau est épaisse. On dirait des petits ballons rayés. Pour le goût, un goût pas très propre, je ne sais pas, une idée. Il y a des gens qui sentent comme ça... Mais c'est l'habitude au passage de grignoter des groseilles à maquereau... Le bruit des champs pleins d'insectes est étourdissant : Pascal avait oublié le bruit des champs. Ça le grise.

L'éboulis. Les autres, c'est-à-dire Rambert, Joseph et compagnie devaient depuis le matin être là-haut, aux framboises. Allait-il grimper, et crier ? ou passer par la clairière voir par hasard s'il n'y avait pas un message dans le tronc d'arbre ? Ils ne savaient pas encore l'arrivée de Pascal. A vrai dire, c'était bizarre, comme Pascal,

au fond, n'avait pas grande envie de les voir. Il toucha les pierres brûlantes de l'éboulis, puis s'en revint vers les étangs. Qu'est-ce qu'il avait ? L'envie de pleurer. Une rafale. Il se rappela un petit champ entouré de haies, avec de la luzerne, où il serait à l'abri. Il y courut à toutes jambes, et là il se jeta dans l'herbe et sanglota. Mais alors, qu'est-ce que ça voulait dire ? Il s'assit à terre, et jeta sur le monde des yeux d'étonnement. Il faisait beau, merveilleux. Il y avait des papillons blancs, des mouches bourdonnantes. Les haies d'épine-vinette entouraient le champ. La luzerne saignait déjà de ses premières fleurs. Il y avait quatre petits arbres fruitiers à peu près régulièrement espacés dans le champ. Cela rappelait les quatre arbres de la cour de l'institution Saint-Elme. Juste assez pour en rire. Un ciel bleu. Une douceur infinie. Pascal baissa ses yeux sur la terre. Des petites brindilles y traînaient, des fétus d'herbe morte, comme les épingles à cheveux de la campagne. La terre avait quelque chose de rose et d'infiniment varié, on aurait pu la regarder sans fin dans le sillon qui entourait le champ, ou dans la luzerne, en écartant la luzerne. C'est drôle, la terre. Ce n'est pas uni, ça a des verrues, des rides, toute sorte de petits et de grands accidents, tout d'un coup ça fonce. Ou ça se creuse. Ou ça se couvre d'une poudre fine, fine, où l'on voit marcher des insectes, aussi secs qu'elle, presque de sa couleur, ou plus bruns, plus noirs, quelle circulation.

Pourquoi avait-il pleuré ? Il n'était pas triste. Les Lyonnais ? « Ces gens-là » ? Peuh ! Non, mais quand toute l'année on a attendu ce paradis perdu, on n'a pensé qu'au retour, à cette minute, je ne sais pas, tout d'un coup, tout a l'air trop étrange. On ne s'attendait pourtant pas à ce que le paysage vous sautât au cou ! Et puis aussi, la montagne est moins haute. On a grandi en un an. On a peur, si on regrimpait là-haut, d'être déçu par le pays qui est derrière toutes les choses. S'il allait, lui

aussi, être moins profond, moins terrible, moins fantastique ? Il semblait à Pascal qu'il sentait mieux les petites choses, les odeurs des champs, le charme d'un bout de chemin, l'air de jeune animal d'un arbre, la couleur de l'eau près d'une source. Mais le grand décor aimé s'était comme usé, comme délavé. La campagne. Et plus loin encore, la campagne. Rien que la campagne.

Qu'est-ce qui s'est passé entre temps. La première communion ? L'École ? Le Latin ? Les Poèmes ? Tout cela n'explique rien. Je vais avoir douze ans, et pleurer comme ça ! Douze ans... C'est peut-être l'explication. Douze ans ! Si j'étais en avance pour mon âge ? Cela se voit. Évidemment. Tout s'explique : j'ai besoin d'une femme ! Déjà ! Eh bien, mes amis...

Maintenant Pascal sait qu'il pourra sans crainte grimper sur la montagne. Il n'aura pas de déception. Car tout ce qu'il fera, chaque pas, chaque course, dans les bois, vers les nuages, sera comme une grande quête vers celle qu'il attend. Tout reprend sens en fonction de cette donnée nouvelle. Le monde qui est derrière tout le reste, c'est le pays inconnu de la femme, c'est la femme. Il n'y a plus à craindre que les brumes flottantes au-dessus des pentes abruptes des vallées qui tombent sur Ruffieu lui apparaissent comme de simples vapeurs. Ne sont-elles pas la ceinture défaite de la fée ? La forêt, les marais, tout va retrouver son mystère. Sur chaque arbre, ne peut-on graver un nom ? Pascal, dans sa poche, tâte son couteau. Un beau couteau à sept lames, un cadeau de Levet. Il est au bord de la mer, Levet. A Paramé.

Pascal revient au château avec un grand bouquet de fleurs. Il les a choisies, chacune, avec un soin qui peut-être échappe. Par exemple, les scabieuses... Elles ont l'air de scabieuses, comme toutes les scabieuses. En vérité, ce sont des spécimens particulièrement vigoureux, avec la tige bien droite... Les renoncules... Un grand bouquet mauve, jaune et blanc, long, avec des feuilles autour... Le

bouquet d'un cœur qui bat... Près de la petite fontaine qui coulait entre des ardoises, Pascal s'arrêta, s'agenouilla et but. Une eau de mort. Cela vous glaçait doucement le cœur. Il s'en passa sur le visage, et les cheveux, qu'il essaya d'aplatir. Quelques gouttes lui avaient glissé dans la chemise, le long du corps. Les Lyonnais ! Et puis, il n'y avait personne à qui offrir son bouquet. Il le posa au pied d'un arbre. Un frêne. Une idée.

Il avait sorti son couteau, et il s'approcha du tronc. Avec une bonne lame dans l'écorce, il commença à tracer des lettres avec application... A TOI... Voilà, tout simplement. Un dernier coup d'œil au bouquet, il replia la lame, et s'en fut vers la terrasse comme un homme nouveau.

XVI

Comme il atteignait la terrasse, près des grands lauriers roses, Pascal aperçut les deux filles des Lyonnais. Il s'était juré de n'avoir rien à faire avec ces gens-là. Mais il ne s'était pas attendu à rencontrer de « vraies jeunes filles », comme il pensa les voyant. Elles pouvaient avoir douze ou treize ans, cela les faisait nettement ses aînées.

Pour autant qu'il pût saisir, elles s'étaient éloignées à son approche, et chuchotaient en le regardant, l'une très blonde, les cheveux pâles, défaits dans le dos, avec un ruban bleu sur le côté, dans une robe blanche à pois bleus, et des chaussettes, était la plus jeune, bien que sa robe fût la plus longue. L'autre surtout, avant tout, retint Pascal. Elle avait des cheveux châtain clair, très bouffants, et un ruban rouge sur le côté, une blouse à carreaux verts et rouges où le vert prédominait, jambes découvertes par la robe au-dessus des genoux, des bas de fil noir. Un visage très pâle, sur lequel le soleil avait bizarrement

mordu, de grands yeux, un air rêveur. Qu'est-ce que l'autre avec ses cheveux qui faisaient désordre, et ses mines dans le genre bouffon, lui glissait donc à l'oreille ? La petite bouche s'était entr'ouverte pour rire. Pascal rougit, et se heurta contre quelqu'un qui l'avait retenu par le bras.

« Ah, dit une voix de femme assez aiguë, mais lente, nous sommes le petit neveu, je parie ?... Laissez voir un peu votre frimousse. Mais nous sommes un joli garçon ! »

Celle qui parlait était assise dans un grand fauteuil de paille peint en vert, et avait une jambe étendue sur une chaise de jardin, ce qui relevait sa longue jupe de coutil blanc, et montrait le pied et la naissance du mollet sur de hautes bottines de chevreau noir et blanc, à lacets drôlement croisés. C'était une femme qui avait peut-être trente-quatre ans, d'une nonchalance étudiée, presqu'insolente, et Pascal fut à peu près également interdit par les grands yeux verts qui contrastaient avec ses cheveux d'une couleur inconnue, acajou, mais à reflets clairs, un peu brûlés, relevés en pouf sur le devant, la nuque bien dégagée, avec là-dessus un canotier de paille blanche ; à peu près également interdit par ces yeux d'eau moqueuse et par la blouse de la dame : une blouse noire, à taille longue, dans une espèce de soie mate, avec des manches toutes nouvelles comme Pascal ne savait pas encore qu'on en fit, énormes en l'air aux épaules, ballonnées, et qui avaient l'air de n'être pas finies de coudre.

La dame tenait un livre ouvert, dans la main qui n'avait pas saisi Pascal, et près d'elle, à terre, avait glissé une ombrelle de dentelle blanche à bec d'ébène que semblait garder un absurde toutou minuscule, tout blanc, à oreilles pointues, à museau noir, et taillé en lion, le derrière nu, pelé, qui se mit à aboyer de la façon la plus désagréable du monde.

« Chut, chut, dit la dame, ce jeune homme est un ami,

Ganymède. Je vous présente Ganymède, mon jeune ami, mais il ne faut pas être farouche non plus, ou les dames vous font-elles peur ? »

Quelle mouche piqua Pascal ? Il avait l'envie de montrer à cette étrangère que tout n'était pas si simple qu'elle croyait, et la phrase qui lui vint aux lèvres fut pour le moins singulière, et elle l'empourpra un peu :

« Pourquoi me feraient-elles peur, dit-il d'une traite, puisque je suis un enfant de l'automne ? »

La dame aux yeux verts eut un rire de surprise, et lâcha Pascal.

« Voyez-vous ça ? un enfant de l'automne ? Nous parlons drôlement et nous avons de jolies dents de petit carnassier... »

L'insolente ! Elle le regardait dans les yeux, avec un sourire. Il soutint ce regard, parce qu'il n'y avait pas à reculer, et sa première phrase lui ayant créé des obligations, il sentit qu'il fallait tout de suite répondre n'importe quoi qui ne la démentît point. Il s'entendit dire clairement :

« C'est pour mieux vous mordre, Madame !

— Ah, par exemple ! »

Il n'avait mis dans sa phrase que le souvenir du Petit Chaperon Rouge. Parce que, malgré lui, il pensait à la petite fille au ruban rouge qu'il voyait de côté, mais sitôt qu'il l'eut prononcée, il comprit que son interlocutrice l'avait entendue autrement, et il en devint tout à fait cramoisi. Il réussit à saluer et partit en courant, non sans maladroitement marcher sur la dentelle blanche de l'ombrelle, ce qui lui revint comme un remords quand il eut atteint la cuisine.

Aurait-il dû parler comme il l'avait fait ? Et puis tant pis, si ça ne lui plaît pas, à la Lyonnaise !

Un serment est un serment. Tout le reste du jour, Pascal l'a passé dans le parc dans les parties inaccessibles et secrètes du parc, à ne rien faire qu'à rêver, qu'à prendre

garde de n'être pas surpris par les envahisseurs. Par un double effet son serment le lie à l'isolement et à la mystérieuse femme pour laquelle il a gravé deux mots sur un frêne. Il ne la connaît pas encore, mais c'est une affaire de patience. Il faut laisser couler le temps, la chaleur. L'air est si plein du bruit des criquets que cela tient lieu de toute pensée. Surtout ne pas chercher à revoir Rambert et les autres, ce serait trop simple. Jouer ! Non, laisser passer le temps épais comme la terre, monstrueusement seul, de l'ombre au soleil qui tourne, sur la terre chaude, avec les fleurs, les papillons, les criquets. Et puis il y a bien assez à faire à imaginer la femme du frêne. Qui sera-t-elle ? Une princesse pour le moins... Une jeune fille avec une longue robe, les bras nus, une petite poitrine : Pascal se demande s'il est besoin de penser à sa poitrine. C'est peut-être un sacrilège, mais il ne peut penser comme cela à une femme, à une jeune fille, sans tout de suite rêver à sa poitrine. Peut-être est-ce qu'il est vicieux ? Mais qu'y faire ?

Plusieurs fois l'idée lui revint de la petite fille aperçue près des lauriers roses, le Chaperon Rouge, comme il l'appelait. Il l'avait mal regardée. Est-ce qu'elle avait déjà de la poitrine ? De longues jambes dans du fil noir. Pas besoin de se gêner avec le Chaperon Rouge : ce n'est pas son grand amour, il ne lui a pas écrit dans l'écorce d'un frêne. Comme elle était halée bizarrement, des taches sur des joues pâles... Un peu de mépris à cette idée.

Pascal s'est étendu en plein soleil, pour avoir vite l'air d'un homme, que sa peau oublie les villes, l'école, le latin, les lampes.

A dîner, l'oncle pose toutes sortes de questions embarrassantes. Qu'est-ce que tu as fait ? Où as-tu été ? Avec qui as-tu joué ? Pascal répond de façon sibylline. D'ailleurs Jeanne facilite les choses parce qu'elle parle comme un petit moulin. Elle est tout excitée, elle s'agite

sur sa chaise, elle perd sa respiration, elle avale sa salive parce qu'il y en a trop.

Naturellement, je l'aurais parié : cette petite sotte a lié connaissance avec « ces gens-là ». Elle n'avait pas fait de serment, elle, bien sûr. Elle est déjà pleine de ses nouvelles relations, elle ne parle plus que d'Yvonne et de Suzanne, et la maman de Suzanne qui lui a donné des bonbons. Pouah ! que c'est dégoûtant ! Ces filles, on les achète avec des berlingots poisseux. Ce n'étaient pas des berlingots ; des caramels aux fruits, dans des papillottes. Des glacés.

« Tu as vu Mme Pailleron et les fillettes ? » demande l'oncle à Pascal. La dame aurait-elle parlé à l'oncle ? S'il était sûr que non, Pascal mentirait bien. Mais voilà... « Aperçues... » dit-il d'un ton détaché.

« Mme Pailleron a dit que Pascal était un petit homme, raconte Jeanne pleine d'importance, mais Yvonne a dit que c'était un petit garçon... »

Cette Jeanne ! Quelle imbécile ! Des cancans, toujours.

C'est drôle de se coucher aux bougies quand on en a perdu l'habitude, et qu'on se verse de la cire sur les doigts. Le lit est si haut, dans son joli bois plein de veines qui font penser à de longues, longues chevelures. On enfonce dans les oreillers de plume. Jamais, jamais, je ne m'endormirai... Par la fenêtre entre la fraîcheur de la montagne.

Le lendemain était un samedi. A peine levé, et mal débarbouillé dans la cuvette, avec ces pots à eau minuscules, à dessins bleus, qu'on a ici ! Pascal a couru à la cuisine. Marthe, dès le matin, est à préparer de la pâtisserie, elle roule de la pâte, et il y a des framboises décortiquées, un plein chaudron de framboises, un chaudron de cuivre rouge bosselé. « Marthe, dit Pascal, je veux prendre un bain... — A cette heure-ci ? Tu n'es pas fou, Calino, tu vas réveiller M. le Comte ! »

C'est vrai qu'il est sept heures, et que la pompe fait

un boucan du diable. Pascal attendra. Ce que la terrasse est jolie le matin, avec encore toute son ombre ! Le grand chien Ferragus, un Saint-Bernard noir et blanc, suit partout le jeune maître. On est chez soi parmi les cèdres, avec les aiguilles à terre, et la cabane de la grand-tante, toute délabrée...

« Tonton a déjà sonné ? » Huit heures. Oui, M. le Comte a demandé son déjeuner. Alors on peut préparer le bain. Pascal pompe. L'eau s'amorce mal, crache. Il a oublié le mouvement. Ah, voilà. « Calino, dit Marthe, tu ferais mieux de débarrasser la baignoire d'abord... » Allons, bon. On découvre pourquoi la cuisinière n'avait pas envie de voir pomper Pascal : elle a mis, la veille, des pommes de terre dans la baignoire. On est si encombré maintenant ici, avec ces étrangers partout. « Viens les enlever avec moi... » Elle n'a pas le temps maintenant, le petit déjeuner de M. le Comte... Pascal rage. Il n'a jamais tant eu l'envie d'un bain. Il monte chez l'oncle, M. de Sainteville est assis dans son lit avec un petit bonnet de soie noire sur le crâne, la chemise ouverte, le cou maigre et sinueux à l'air, la barbe pas faite. C'est du chocolat qu'il prend le matin. Il dort avec la fenêtre fermée.

« Bonjour, Pascal. Bien dormi, mon neveu ?... Un bain ? Voï, si tu veux t'arranger avec Marthe... Elle met des provisions dans la baignoire exprès pour que les locataires ne se baignent pas... ça fait des criailleries tous les deux ou trois jours... »

Pascal voit comme l'oncle a vieilli depuis l'an dernier. Des lignes se sont creusées sur son visage, poursuivant leur rigole dans le poil mêlé. Les mains ne sont plus très sûres d'elles-mêmes. L'oncle respire mal. Il a toujours eu de l'asthme et Pascal aperçoit sur la cheminée les petites fioles qu'on l'a envoyé chercher une fois, quand M. de Sainteville a eu une crise, en bas, après le déjeuner.

Les veines aux tempes de l'oncle sont devenues plus saillantes, plus sinueuses.

Enfin après toutes les difficultés du monde, Pascal est dans sa baignoire. Il en a plein les bras, de la pompe, l'eau n'est pas tout à fait assez chaude : le chauffe bain marche au bois, et ça prend du temps. Il saute de temps en temps. Il faut faire attention. Ici on se lave toujours au savon de Marseille. Il n'y a rien de mieux pour la peau. La salle de bain est presque ronde, parce qu'elle est dans la tour. Il y a des malons rouges par terre, et un revêtement de carreaux bleu foncé jusqu'à un mètre cinquante du sol sur les murs. Avec une bande de carreaux turquoise en haut. Le restant des murs et le plafond sont en crépi blanc. La fenêtre par laquelle on voit se balancer une lourde branche feuillue, toute éclairée par en dessous par des rayons de soleil venus on ne sait d'où, est à peine plus grande qu'une meurtrière. Le mur est épais de près d'un mètre, et fait une étagère devant la fenêtre, où Marthe a posé les serviettes, de grandes serviettes blanches, à raies rouges, marquées S.

Il y a au plafond une craquelure que Pascal connaît bien. Elle prend là, elle part d'un coup, elle tourne... comme la veine à la temple de l'oncle ; elle s'est prolongée depuis l'an dernier... Dans la petite glace ovale, à cadre doré qui est placée si haut que personne ne peut s'y voir, Pascal suit la raie oblique de turquoises qui reflète les carreaux de frise. Il a traîné un peu, et soudain l'impatience le prend comme si c'était sa vie qui se dissolvait dans ce bain, et non pas le savon. Peut-être a-t-il perdu des minutes précieuses.

Tout d'un coup par la fenêtre, une musique vient avec l'air du matin. Qui est ce qui joue du piano ? Un air déchirant, un air poignant, amer, qui se prend dans lui-même comme une fille qui marcherait dans ses trop longs cheveux... On ne savait pas qu'on était si triste... Pascal reconnaît cette musique à cause de ce M. Meyer

que son père invitait toujours et qui jouait sans fin. C'est un prélude de Chopin. Les mains qui le jouent là-bas, dans la grande pièce au-dessus du perron, sur le piano incrusté de bronze, sont encore malhabiles, et parfois le cœur se serre parce qu'on a peur que la mélodie ne trouve pas son chemin. Mais quel injuste pouvoir la musique peut donner ainsi à quelqu'un qu'on ne voit pas, pour venir troubler jusque dans sa baignoire un petit garçon rêveur. Qui sait, pour les mains, là-bas, tout cela n'est question que de doubles croches, mais ici, c'est le cœur, et le monde, et le printemps, et l'été, les songes, l'angoisse, les femmes inconnues, qui sont en jeu, tandis que la branche vert et or fait par l'étroite fenêtre de lentes et mystérieux signes à la brise.

Quand le piano s'est tu, Pascal, s'ébroue, se sèche, ramasse ses vêtements. Non, il ne mettra pas sa flanelle, avec la chaleur qu'il fait, et bien qu'on lui raconte que la flanelle ne tient pas chaud, mais que c'est bon pour la santé, la transpiration... Il a déjà assez de ce petit maillot Rasurel qu'il trouve si ridicule, parce qu'il s'ouvre indécemment vers le milieu du ventre en s'évasant sur les cuisses. Avec sa chemise, c'est bien assez. Il a choisi des chaussettes neuves. Ah, il ne s'est pas lavé les dents. Vite...

Quand Pascal descend dans la cour, il y a tout un remue-ménage. Les Lyonnais sont sur le perron. Une voiture du pays perchée, ouverte, noire avec une tente grise à pompons, pour protéger du soleil, s'en va là-bas vers le parc. Il y a des messieurs sur le perron, bruyants, rigoleurs, vulgaires. C'est M. Pailleron qui est venu voir sa femme, avec deux amis de Lyon, dans son genre ; ils se sont levés à cinq heures pour arriver tôt à Sainteville, et ça n'en finit plus depuis la gare avec le cheval qui tire la langue.

Pascal bat en retraite. Il veut bien rompre son serment pour les femmes, mais les hommes, c'est trop lui de-

mander. D'ailleurs, lundi ils seront repartis. Alors, à quoi bon ?

XVII

Les Pailleron ont fait monter du champagne du village. Ils prennent l'apéritif sur la terrasse ; le mari a apporté de Lyon avec lui de l'absinthe. Ils déjeunent et dînent dehors. On entend les accès de rires, des cris, le bruit des fourchettes, des chansons.

Ce sont des gens très vulgaires. Lui, du moins. Et ses amis. Un petit homme avec une moustache grise frisée, mais les cheveux encore bien noirs. Dans son costume gris, avec un panama, une grande ceinture de soie marine en guise de gilet, sa chemise à raies, on ne voit plus que lui dans la maison, dans le parc. Il a dérangé Pascal qui était allé s'étendre avec un livre dans la prairie aux colchiques. Comme un lézard. Au fait, aucun d'entre eux ne va à la messe.

Pascal, qui ne croit plus, est tout de même un peu choqué de cette désinvolture. Il a fait, lui, une petite apparition à Buloz, par politesse pour M. le Curé. Il a rencontré Rambert. Un Rambert fuyant. Non, les escapades de l'année dernière n'ont pas continué. « On travaille maintenant... » Pascal est vexé : est-ce qu'il croit que lui ne travaille pas ? Enfin ils sont tous à aider aux champs, déjà comme les hommes, sauf Michel. Pourquoi ? Michel tousse trop fort. Il est bien fatigué. Est-ce qu'on ne l'a pas montré au médecin ? Si, bien sûr. Et alors ? Le docteur Moreau s'occupe de lui...

Vous ne croiriez pas qu'après le déjeuner, par la fenêtre, Pascal a vu, à côté du château, M. Pailleron qui pissait dans les plates-bandes, et cela devant tout le monde, ils en étaient encore au café, et avec des plaisanteries et des commentaires.

Qu'est-ce qu'ils ont pu fumer, à en juger par les mégots qu'on trouve dans les allées !

Jeanne, bien entendu ne les quitte pas. M. Pailleron la fait sauter sur ses genoux : « A la une, à la deusse, mon bidet est trop maigre — sautissez, sautissez — c'est de boire du vinaigre — Nous n'y donnerons pas, Papa — notre jolie jument, Maman. »

Le lundi, le calme est revenu. Les volets restent tard croisés. Mme Pailleron fait la grasse matinée. Les filles jouent aux grâces dans l'allée du gravier. Pascal les épie de loin. Il a essayé de s'asseoir sur le banc de pierre sous les cèdres, et de commencer ses devoirs de vacances. Mais c'est absurde, les devoirs de vacances, il y en a toujours des quantités qu'on ne peut pas faire. Tout est marqué dans une brochure, jour par jour, imprimée en caractères d'écriture à la main. On dirait qu'ils n'ont qu'une idée, les gens qui préparent ces devoirs-là, c'est que les enfants en aient chaque jour pour autant d'heures que s'ils allaient en classe. Et puis des choses qu'on ne sait pas, qui n'ont pas été traitées à l'école. Alors comment voulez-vous ?

Pascal voulait les faire cette année pourtant, les devoirs de vacances ; bien qu'ils soient facultatifs, parce qu'il a un grand projet : il veut être très savant, très calé, battre tout le monde, pour qu'on lui fiche la paix et qu'il puisse dire tout ce qui lui passe par la tête.

La version latine tirée de Salluste est tout de même trop, trop difficile. Alors, comme crampon, ce Salluste ! On dirait que ça lui fait plaisir de tourner ses phrases. Le gros dictionnaire marron est posé par terre.

Le Chaperon Rouge est plus habile aux grâces que l'autre, la blonde. Laquelle s'appelle Yvonne, laquelle s'appelle Suzanne ? On peut parier.

Pascal a déjà vu des jeunes gens accoster des femmes dans la rue. Il sait comment on fait. On marche derrière, assez près, on soulève son chapeau, on parle avec

un air enjoué, on dit : « Ne courez pas si vite, ma petite demoiselle... » ou : « Est-ce que nous ne nous sommes pas rencontrés quelque part ? » Ce dernier procédé, il le tient de Levet. Levet a un cousin qui parle aux femmes dans la rue, et qui couche avec elles, pffft ! Le temps de se retourner.

Mais la situation n'est pas la même, ici, chez l'oncle, avec les filles des locataires... Il n'y a pas de règles prévues pour une situation comme celle-là. Pascal met ses cahiers, ses brochures sous une grosse pierre, près du banc. Puis il dévale vers la source où il y a un tas de fleurs.

Ce sont de pauvres fleurs, dont il a un peu honte, mais il en cueille des tas, très vite, très vite. C'est inouï ce qu'il faut de fleurs pour en faire des tas. Il remonte tout essoufflé sur la terrasse. Où sont-elles ? Elles ne jouent plus aux grâces. Pascal reste là, avec sa brassée multicolore. Il se sent niais.

Voici venir du château une petite bouffée de Schumann. Cela court et accroche un peu, une phrase ratée se reprend. Ses fleurs dans les bras, Pascal se rapproche. Le petit lion blanc qui l'a vu venir acccourt en glapissant avec ses dents dehors, il tourne autour des mollets de Pascal, il lui mordille les chaussettes. « Sale roquet, veux-tu me foutre la paix ?... Alors, quoi !... Ganymède, voyons, Ganymède... Tu parles d'un nom tarte... Fous-moi la paix, cabot à sa mémère ! » Il est en rogne, n'est-ce pas, Pascal. Seulement la mémère du cabot est là, à trois pas, derrière les arbres, sur un fauteuil, habillée de vert tendre ce matin, avec une capeline, et qui rit de bon cœur. L'a-t-elle entendu ?

« Et où allez-vous comme ça, M. l'Enfant de l'automne, avec toutes les fleurs de l'été dans les bras ? »

Allons bon, il faut inventer quelque chose.

« Je vous cherchais, Madame...

— Moi ? petit menteur !

— Je n'aime pas votre cabot, mais vous, vous me plaisez... »

Mme Pailleron s'arrête de rire. Pascal lui tend ses fleurs. Elle les prend. Elle est très troublée de cette gentillesse. Ce petit garçon... Elle s'est sentie jeune, jeune...

« Jamais, dit-elle, des fleurs ne m'ont fait plus plaisir que les tiennes. Elles sont vraiment ravissantes. »

Elle l'a tutoyé, il faut qu'il marque un avantage.

« Mais je n'aime pas votre chien, il est ridicule et il a un nom grotesque. »

Elle sourit : « Ganymède ? mais c'est très gentil, Ganymède ! Approche-toi... plus près que je t'embrasse... »

Pascal est horriblement gêné. Mme Pailleron le serre contre elle, elle sent un parfum très fort et très doux. Elle ne lâche pas le petit garçon. « Comment t'appelles-tu ?

— Pascal... Pascal Mercadier. Et vous, Madame ?

— Petit curieux... Je m'appelle Mme Pailleron... Pascal, c'est un joli nom...

— Pailleron ne me plaît pas, c'est le nom de votre mari... »

Ici la dame rit franchement : « Eh bien, je m'appelle Blanche... Ça te plaît ? »

Pascal s'est dégagé, il la regarde, et puis il dit avec toute la canaillerie dont il se sent capable : « Blanche... ça peut aller... c'est pas vilain... Mais Ganymède ! »

Le piano vient de se taire, Pascal n'a plus de fleurs pour le Chaperon Rouge.

Il s'est sauvé tout l'après-midi dans la montagne. Il a perdu l'habitude des éboulis. Il n'aime plus autant les framboises, il a eu peur d'avoir oublié le chemin des marais. Finalement il y avait une brume de soleil et on ne voyait pas le Mont-Blanc de là-haut. Le pays qui est derrière le monde a pourtant gardé son charme, même aujourd'hui qu'il a l'air torride. Pourquoi Pascal, en regardant les rochers à pic, les combes des sapins, les prai-

ries qui dévalent où s'égrène un troupeau de moutons, pense-t-il invinciblement à la rue R..., avec ses petites maisons de l'est lorrain, froides et grises, et des gens cachés derrière les fenêtres impassibles, et le jardin de la maison de santé dans ses grilles noires, son mur de pierres meulières, et Levet dans sa pèlerine, avec sa casquette en arrière, les bécanes qui manquent de se flanquer par terre ?

XVIII

Naturellement c'est Jeanne qui a fini par s'en mêler. A quoi s'agissait-il de jouer ? A n'importe quoi. Mais il fallait être un de plus, et Yvonne, et Suzanne... A propos, c'est Suzanne le Chaperon Rouge. Elle est la fille des Pailleron. L'autre n'est qu'une amie. Probablement plus pauvre.

Cela a pris plus de deux jours pour se tutoyer. Pourtant il fallait en passer par là. Le second jour, Pascal a montré la montagne aux filles. Elles étaient hors d'elles après l'éboulis. Il faut dire que ça tapait dur. Un de ces soleils. Dans le bois, elles ne songeaient qu'aux framboises. Le difficile avec les filles, c'est qu'on doit leur parler tout le temps, ou elles cessent de vous admirer. Avec des garçons on est comme on est.

Il y avait pas mal à leur dire. Leur expliquer les cachettes, les jeux, comment on se bute dans la clairière, les marais... Elles prétendaient que c'était exagéré, qu'il n'y avait pas de danger. Pas de danger ? Et le frère de Michel qui s'est enlisé ? « Il est mort ? vraiment mort ? » demande Yvonne. Pascal raconte déjà la mort du frère de Michel avec un luxe de détails à frémir. C'est très drôle, pense-t-il à part lui, avec des garçons on ne ment jamais... Sauf aux billes. Enfin le fait est exact ! Le frère de Michel est bien mort.

On n'a pas emmené Jeanne, elle est trop petite. Elle a

pleuré comme un veau, puis s'est consolée à la cuisine avec Marthe et des tas de chatteries. Ça ne fait rien, c'est bassin, les mioches. « Vous aimeriez en avoir ? Moi pas », déclare Pascal. Et Suzanne : « Comme je vous comprends ! — Voyons, dit Yvonne, on a décidé qu'on se tutoyait ! »

Vont-elles aimer de là-haut le pays d'au delà des choses ? Pascal, tout en bavardant, se sent soucieux. Leur dira-t-il ? Il n'a jamais parlé de cela à personne. Rambert, les autres, on grimpait avec eux, on se disputait, on jouait, mais pas besoin de leur parler, ce qui s'appelle parler.

Non, il ne mettra pas les filles au courant. Il y a des choses sacrées.

Elles sont très différentes, Suzanne et Yvonne. C'est à Suzanne que Pascal fera la cour. Mais il ne faut pas que cela se voie de trop, que ça se sache.

Yvonne court tout le temps à droite et à gauche, avec ses grands cheveux blonds qui se prennent dans les buissons d'épines. Elle rit très fort, elle lève les bras devant des fleurs, elle tombe et s'écorche le genou. Suzanne, qui doit être plus forte, elle, est un peu plus grande qu'Yvonne, a l'air bien plus douce. Assez silencieuse. Elle sourit, et son sourire sur son silence ressemble à ce hâle mal mis qu'elle a au visage, sur un teint pâle des villes.

Ces longs bas noirs qu'elle porte...

Ce qui est assez agaçant, c'est cette manière qu'elles ont toutes deux, de temps en temps, de se chuchoter à l'oreille et de rire entre elles en regardant Pascal. Il en rougit, il se fâche en dedans.

Ici la grimpée est assez forte, et il se pourrait bien que ce fût pour se donner une raison de s'arrêter qu'Yvonne crie à Pascal qui est en avant d'elles, accroché à des racines :

« Pascal ?

— Quoi donc ?

— Dis un peu... quel âge as-tu au juste ? »

Il recommence à grimper sans les regarder : « Douze ans ! » Il ne ment que de deux mois, après tout. La voix de Suzanne un peu essoufflée, et rendue indistincte par les framboises lui arrive dans le dos :

« Tu vois, Yvonne, tu croyais qu'il n'avait qu'onze ans... »

Ah oui ? voilà ce qu'elles se chuchotaient, alors. Un petit garçon, n'est-ce pas ?

« Il est plus petit que nous, Suzanne, c'est pour ça... »

Pour le coup Pascal se retourne : « Plus petit ? Je ne porte pas de nœuds dans les cheveux, moi !

— Tout de même, dit Suzanne, un peu plus petit... »

Il va leur montrer à ces filles ! Tiens, voilà un sapin qui n'a pas de branches en bas. Un de ces sapins de cathédrale avec lesquels d'autres arbres, ordinairement petits, s'époumonnent à lutter de vitesse dans la montagne pour que leurs feuilles atteignent aussi le soleil...

« Eh bien, vous, les filles, est-ce que vous pouvez faire ça ? »

Il a attrapé le tronc et il se hisse des bras et des jambes, tant qu'il peut, très vite, très haut, sauvagement, en se râpant les bras, les jambes, en se faisant mal aux mains, avec une certaine peur de la défaillance des muscles de ses cuisses, de ses épaules... Elles ont la tête levée, elles admirent...

« Ça n'empêche pas, dit Yvonne, que tu sois plus petit !

— Ça n'a pas de rapport ! » laisse-t-il tomber du haut de son arbre et de sa mauvaise foi. C'est vrai, ça n'a pas de rapport.

A part ça, il est monté un peu trop haut pour ses forces, et la descente se fait assez rudement, et pas à l'instant prévu. Les deux pieds de Pascal atteignent le sol avec violence. « Oh ! s'écrie Yvonne, vous vous êtes fait mal ? »

Pascal a une certaine gêne à ressaisir la parole. Il a peur

d'avoir des larmes dans les yeux : « Je croyais, dit-il, qu'on se disait tu... »

Suzanne est penchée vers la terre, elle a pour la première fois une intonation joyeuse « Des champignons ! Des champignons ! »

Pascal est un peu dépité de l'importance prise par ces champignons. Il jette un regard sur eux et décide d'en tirer vengeance : « N'y touchez pas, ils ne sont pas comestibles... » Mais Suzanne, cela ne lui suffit pas, elle répète : « Des champignons ! J'ai un livre à la maison avec des plantes... Il faudra que je l'apporte. »

Pascal est furieux : « Puisque je vous dis qu'ils ne sont pas comestibles ! » Suzanne secoue la tête. Il est clair qu'elle consultera son livre. On peut pourtant lui expliquer : ce sont des bolets fausse oronge, ils ont sur leur chapeau des taches de couleur, mais ce qui les rend dangereux c'est la pluie, elle lave les taches, les efface, et les bolets ressemblent alors à des champignons inoffensifs... C'est comme ça qu'on s'empoisonne.

Suzanne a levé ses yeux sur Pascal. Rien n'altère sa placidité ! Elle a fait ses lèvres un peu plus minces. « Ça n'empêche pas, dit-elle, que ce sont des champignons. Même s'ils ne sont pas comestibles. »

Cette drôle de logique des filles ! Pascal prévoit vaguement toute sorte de complications pour l'avenir.

Sur la terrasse à l'heure du café, M. de Sainteville salue Mme Pailleron. Il est clair que cela lui fait quelque chose, la présence de cette jolie femme au château. Il soigne sa toilette, il se calamistre le poil. Très sagement, sur une table de vannerie, Pascal et Suzanne, conseillée par Yvonne, jouent aux dames. Il manque un pion aux noirs : on le remplace avec un haricot trempé dans l'encre. Le chien Ferragus contemple avec une stupeur qui ne se dément pas, de son œil un peu rouge, le roquet Ganymède, tout hérissé et grondant.

« Votre neveu est charmant, dit Blanche Pailleron. Et je crois que c'est l'avis des petites...

— Voyez-vous ça ? Il n'est pas trop indiscret ? Il ne vous encombre pas ? C'est un garnement bruyant... »

C'est la politesse traditionnelle qui vaut ce genre de réponses, où l'on dénigre les siens par modestie. On peut dire ce qu'on veut de Pascal, mais pas qu'il est bruyant. L'oncle continue :

« Il est laid pour l'instant, c'est l'âge ingrat... mais ces choses-là s'arrangent...

— Laid ? proteste Blanche. C'est-à-dire que s'il a un père qui lui ressemble, j'aime autant ne pas le connaître parce qu'il me plairait trop... »

M. de Sainteville tousse légèrement : « Il est tout de mon côté. Il ne ressemble pas du tout à son père... »

Mensonge ! Pascal ressemble à son père. Il le sait, et il suit cette conversation avec tant d'intérêt, que Suzanne qui a les blancs lui prend le haricot et fait une dame. Ça bouleverse la partie. « Je serais toi, souffle Yvonne, j'avancerais ici... — Alors, crie Suzanne, si tu le conseilles ! »

M. de Sainteville poursuit : « D'ailleurs vous pourrez en juger par vous-même... Ma nièce et son mari, qui sont en ce moment à Paris, vont nous rejoindre, aussitôt qu'ils en auront assez des magasins, des théâtres et de la poussière... Ils seront là dans huit jours... »

Il y a dix mille jeux différents. Tous ne demandent pas comme le croquet, qu'on plante les arceaux et les piquets dans le sol dur de la terrasse, et puis qu'il faille le déplanter pour qu'à la nuit les gens ne se prennent pas les pieds tous les trois pas. Il y a les boules. Et l'oncle ne dédaigne pas de venir y jouer avec son neveu et les petites. Il y a les cartes tachées et vieillies avec lesquelles on joue à la manille, au bézigue, au chien jaune, au rams, que sais-je moi ? les dames, le jacquet, le tonneau avec sa grenouille. Tout ça ne vaut pas les quatre coins, chat, chat perché, enfin les jeux où on se démène.

Pendant trois jours on a joué à chat perché avec l'espèce de passion d'une mode, du matin au soir. A toute vitesse. On a même inventé des variantes, des règles nouvelles. Les discussions portent sur ce qui est perchoir. On ne peut pas défendre à Pascal de grimper dans les arbres. Et alors c'est trop simple sur la terrasse.

Maintenant qu'on se connaît mieux, Suzanne ne fait plus d'objections à ce qu'on joue à cache-cache. Les premiers jours, elle avait refusé. Ici cache-cache va être terriblement difficile, c'est si grand, si varié. Où est-ce qu'on n'aura pas le droit de se cacher ? Ah toujours, pas le droit, pas le droit ! On aura partout le droit.

Et Jeanne ? « Eh bien, elle compte pour du beurre, je la prends avec moi », dit Yvonne. On compte : « Une poule sur un mur — Qui picotait du pain dur... » C'est Suzanne qui s'y colle. Elle fait la moue, mais après tout.

Ce que le cœur peut battre, le but est au perron, caché derrière les arbres, quand on laisse passer tout près celui qui s'y colle ! Toutes les premières parties ont été empoisonnées par Jeanne, qu'il fallait faire semblant de ne pas voir, qui suivait tantôt Suzanne, tantôt Yvonne. « Moi, je n'en veux pas, dit Pascal, c'est ma sœur, mais je n'y suis pour rien. »

Yvonne a finalement proposé, puisqu'on est trois, que deux se cachent ensemble et que l'autre les cherche. Suzanne proteste. Mais pourtant c'est vrai qu'on s'embête à attendre, seul dans son coin, et les cachettes peuvent être très loin, surtout maintenant qu'on a brûlé les plus proches. C'est plus simple. Pourquoi pas ? Suzanne parle à l'oreille d'Yvonne, qui rit, qui rit. Cette fois, c'est Pascal qui s'y colle.

Qu'est-ce qu'elles ont inventé toutes les deux ? Elles ont préparé ce coup-là à l'avance. Où se sont-elles fourrées ? Dans la maison, ce ne serait pas de jeu. Mon Dieu, que c'est donc énervant de jouer avec des filles ! C'est si honteux d'être roulé par elles. Il faut tout le temps leur

être supérieur, courir plus vite, penser à tout... Yvonne ne court pas aussi bien que Suzanne, mais elle a des idées du diable, et quand elles sont ensemble... Dans l'écurie, peut être ? Non, personne... Ah oui ! dans la cahute de la Grand'tante ! Mais si j'ouvre la porte, elles peuvent filer par la fenêtre... Je vous y prends ! Mais non, personne.

On court derrière Pascal. Il part à toute allure. Trop tard pour Suzanne, elle est au but, mais il attrape Yvonne. « Où étiez-vous ? » Elles n'en diront rien. Ça servira une autre fois.

Par la fenêtre du premier, Mme Pailleron regarde les enfants et soupire. Elle a traîné tout le matin une sorte de migraine. Qu'est-ce qu'il lui manque ? Il fait beau. Tout va bien.

Suzanne entraîne Pascal vers le parc, mais dès qu'on est hors de la vue d'Yvonne, avec des airs de mystère, elle le ramène vers les communs. « Dis-moi où tu veux qu'on se cache... Ces filles, il faut toujours faire à leur tête... » Elle ne répond pas, elle court sur la pointe des pieds. Les longues jambes dans les bas noirs filent sous les branches vertes. « Suzanne ! » Elle se retourne, le doigt sur la bouche, l'expression sérieuse et apeurée. On croirait qu'on ne joue plus.

Dans la grange, l'odeur du fourrage saisit, il en vole dans l'air et dans l'ombre. Il fait sombre, à peine un peu d'or qui vient par la porte entrebâillée. On bute dans des fourches de bois, on contourne la charrette dételée. « Par ici... » Suzanne pourrait parler haut, personne ne l'entendrait, mais non... Parler haut quand on se cache !

Par une échelle haute et droite, on grimpe dans le grenier, où le fourrage est entassé, un grenier qui coupe le bâtiment dans la hauteur, mais reste ouvert sur la grange et avant d'avoir été aperçu on peut se glisser par le fond, derrière le foin, et se laisser glisser de l'autre côté dans les mangeoires des chevaux à l'écurie, au-dessus desquelles il y a un trou qui donne par le plafond sur le grenier.

Sur les planches râpeuses et grises, poudreuses, la poussière verte et légère des herbes s'amoncelle. Les grandes poutres qui soutiennent le bois forcent à baisser la tête, on se met des échardes aux mains en s'y accrochant. Une lumière vague et rare à laquelle on ne s'habitue pas tout de suite vient du dehors par les planches mal jointes... « Ici... » souffle Suzanne. Elle a choisi le coin le plus sombre, derrière le fourrage, une espèce de lit de déchets, contre le mur de pierres inégales. Ils se tapissent. Pascal veut parler. Elle fait chut. Elle se presse contre lui. Comme elle a le cœur qui bat !

« Yvonne ne nous trouvera jamais ici... » murmure-t-elle. Et puis on peut sauter dans l'écurie.

Pascal, gagné par le chuchotement, répond sur le même ton. Ou du moins il le croit. Car Suzanne lui met le doigt sur les lèvres. Un doigt petit et trembleur.

« Mais de quoi as-tu peur ? » demande-t-il. Elle met sa joue contre la sienne. « De tout, dit-elle, de tout... Est-ce que tu n'aimes pas avoir peur ? »

Pascal n'aime pas avoir peur. Il ne déteste pas faire peur, ça non. Elle a une joue très douce, Suzanne, et elle sent bizarrement. « Peur de quoi ? répète-t-il. D'être attrapée ? D'Yvonne ? On ne peut pas avoir peur d'Yvonne. Et si on est pris, eh bien, on est pris ! »

Suzanne secoue sa tête, et ses cheveux légers passent sur le visage de Pascal. « Ne dis pas ça... On ne sera pas pris... Il ne faut pas qu'on soit pris... D'ailleurs Yvonne ne viendra jamais ici...

— Tu y as bien pensé, toi...

— Oui, mais Yvonne... Écoute... C'est ici que j'étais cachée avec elle...

— Ah oui ! je croyais que tu ne voulais pas me le dire..

— C'est justement. J'ai juré. Alors Yvonne... nous cherchera partout ailleurs, jamais ici... »

C'est ficelle, c'est traître, les filles. Elle a juré, et rien de plus pressé. Il rit. « Ne ris pas ! On pourrait t'entendre...

Je sais ce que tu penses... C'est mal, quand on a juré... Mais je voulais être seule avec toi, vraiment seule... »

Alors, ça change tout ! Mentir, manquer à sa parole, cessent d'être honteux. Ils sont accroupis l'un contre l'autre, elle passe sa main dans les cheveux de Pascal, ils ont envie de s'embrasser, ils n'osent, ils tremblent : « Tu comprends, maintenant, dit-elle, ce que c'est que d'avoir peur... — Je n'ai pas peur », essaye-t-il encore de dire, mais il craint maintenant qu'on vienne, un craquement le fait écouter l'ombre... Les deux jambes noires repliées tentent ses doigts ; des bas avec des côtes, et la jupe un peu s'écarte, et on voit comment les bas sont attachés, et un morceau blanc au-dessus d'eux. « Laisse, dit-elle, tu vas déchirer mon pantalon... » Il retire sa main, cette fois. Il n'a pas douze ans.

Au dehors la voix d'Yvonne. « Si elle nous trouve ici, tu seras jolie ! » dit Pascal avec tout ce qu'il lui reste du sentiment de l'honneur. Suzanne répète les yeux fermés. « Elle ne nous cherchera pas ici... Jamais... je connais Yvonne. » La voix s'éloigne.

Tout de même Pascal avait décidé de faire la cour à Suzanne. Mais il n'avait pas commencé. Comment a-t-elle deviné ? A-t-elle deviné du reste ? Bien sûr, sans ça... De faire la cour. Non pas d'être amoureux d'elle. Et voilà qu'il ne lui a pas fait la cour, et qu'il craint de devenir amoureux... « Embrasse-moi », dit-il. Car si après cela il n'est pas perdu, il n'aura plus rien à craindre. C'est une folie, mais il faut bien risquer. Elle a collé à sa joue une bouche chaude et humide. Pascal s'essuie la joue. Il ne peut pas dire. Il ne sait pas s'il est amoureux.

« Je vous vois ! Je vous vois ! » crie à tout hasard Yvonne sur la terrasse. « Elle ne voit rien du tout, ricane Pascal. Nous allons bien nous moquer d'elle. »

Suzanne frémit. Il a touché du premier coup à ses plus mauvais sentiments. Elle est heureuse. Il la comprend. « Oui, dit-elle, nous serons horribles avec Yvonne... »

XIX

Blanche Pailleron a changé deux fois de robe, et sa femme de chambre grogne. Elle l'entend bien, mais fait comme s'il n'en était rien. La lumière tamisée tombe sur les vieux meubles, la pièce est immense, et les tapis pour l'été ont été remplacés par des nattes usées qui furent vertes, sous lesquelles les parquets mal cirés font des dessins classiques. On descend trois marches pour entrer dans la pièce, et il y a au-dessus du lit un grand voile, sous lequel, dans des édredons, Blanche se sent chaque soir perdue.

Elle est déjà un peu lasse, après quinze jours, non ! déjà trois semaines, de cet anachronisme perpétuel. Quand on pense comme sa maison de Lyon est confortable ! Et puis, ici, quelle solitude ! N'était le bruit des enfants...

Il y a bien le vieux gentilhomme. Un peu comique. Un peu mal soigné. Mais enfin ce pourrait être une compagnie. Il ne faudrait pas pourtant qu'il se mît à courtiser Blanche... Elle rit à cette idée.

« Écoutez, Rosine, si ça vous ennuie tant que ça de me préparer mes affaires... Je me demande un peu ce que vous ferez ici ! Moi je me distrais à essayer mes robes ! Mais vous...

— Je ne me plains pas, Madame, et si Madame a besoin de moi... »

Alors tout va bien ! N'empêche que Rosine fait une tête. Elle a dû laisser quelqu'un à Lyon.

Blanche ne s'est pas plutôt installée sur la terrasse avec ce livre qu'Ernest lui a apporté dimanche, que M. de Sainteville apparaît. Elle pince un peu les lèvres. Il a dû la guetter à travers les rideaux de son perchoir.

« Qu'est-ce que vous lisez-là, chère Madame ? Paul

Adam... Hum, hum, c'est un auteur difficile... Voï... Je prends une chaise : vous permettez ? »

Elle ne permettrait pas... Elle ferme les yeux. Elle renverse la tête.

« Vous avez toujours vécu ici, M. de Sainteville ?... Non ? parce qu'il y a un tel charme dans ce pays... »

Il hoche la tête. Il la comprend, il la devine. Il est clair qu'elle s'ennuie à mourir. « Voï... à votre âge, je n'aurais pas non plus très bien supporté cette solitude...

— Mais je trouve Sainteville charmant ! »

Il a un geste dubitatif et conciliant de ses vieilles épaules. Il ne parlera pas de ses raisons de s'accommoder de ce charme-là. Il ne faut jamais parler d'argent devant les femmes. Il ne demandera point à celle-ci pourquoi elle s'enterre ici l'été. N'a-t-elle pas un mari ?

« Je pense, dit-elle, aux femmes qui ont vécu ici, Madame votre mère, sans doute, et d'autres avant elle... Je pense aux femmes parce que ce que les hommes ont dans la tête m'est étranger... Je peux un peu mieux m'imaginer des femmes, leurs pensées... Ou je le crois... Si différente que soit une femme d'aujourd'hui, moi-même... »

M. de Sainteville a légèrement fait la grimace. Il y a une chose qu'il n'aime pas, c'est qu'une Mme Pailleron se compare à sa mère, aux dames de Sainteville...

« Oh, je sais, continue-t-elle comme si elle avait senti ce petit mouvement de déplaisir chez son interlocuteur, il peut paraître déplacé que je...

— Mais pourquoi donc, Madame ? »

Cette hâte à répondre, tient de l'aveu. Les voilà qui rient tous les deux. « Jadis, la vie des femmes, dit Pascal de Sainteville, avait d'autres règles et d'autres désirs...

— Croyez-vous ? Les mêmes sentiments appelaient d'autres choses, mais nous nous ressemblons toujours...

— Vous ne pourriez vous contenter de ce qui était alors le bonheur...

— Qu'en savez-vous, du bonheur ?

— Quelques petites choses... »

Il lisse sa moustache avec un air entendu. Blanche pense que décidément tous les hommes ne sont jamais que des collégiens vicieux.

« Ce qui remplissait jadis, dit-il, la vie des femmes vous serait insupportable et ennuyeux...

— Croyez-vous ? Je me demande ce que vous imaginez de ce qui peut remplir la mienne... Tenez, une journée, une de nos journées... »

M. de Sainteville doit en convenir. Pas la moindre idée. Et quand il y songe... Les voilà qui rient à nouveau.

« Ce n'est pourtant pas, reprend-elle, que ce que nous disions là soit rigolo, rigolo... »

Le mot sonne bizarrement devant les tours de Sainteville. Il n'est pas du vocabulaire du vieux gentilhomme : il le rend aussitôt hypocrite. Il dit : « Voi, nos mères avaient la religion pour peupler leur désert... »

Effet inattendu d'un propos de mauvaise foi : Blanche a soupiré. Cette âme aurait-elle une crise de conscience en perspective ? A vrai dire, Blanche a soupiré parce que la religion lui est apparue comme on peut la voir d'ici, de cette terrasse où vient de passer au-dessus de vous une grande libellule bleue noire : comme quelque chose d'infiniment élégant, lointain, irremplaçable, pourtant ce soupir se prolonge d'une rêverie évidente, qui ne sera pas interrompue... D'une rêverie brève, pourtant, d'où sort la phrase suivante de ce dialogue que le vieux gentilhomme croit naïvement mener :

« Elles n'avaient pas tant la religion que les prêtres... *Le* prêtre... Le confesseur... Ah, cela devait avoir son charme ! Quel apaisement...

— Mon Dieu, Madame, la République ne les a pas encore massacrés, ces prêtres, et si le goût vous vient d'un confesseur, je puis appeler au village.

— Vraiment, Comte... » Blanche appuie involontaire-

ment sur ce titre usurpé : « Vraiment, vous plaisantez trop vite de ce qu'il y a de plus sacré... Oui, je suis incroyante, mais non pas irrespectueuse des choses de la religion... C'est trop tard, ce genre de rapport entre un homme de Dieu et moi ne peut plus s'établir : je le regrette... je regrette de ne pas croire, même au mensonge... Nous avons besoin de nous ouvrir à quelqu'un, c'est de notre nature... Et à un homme bien sûr, quelle confiance avoir dans une autre femme ? dans une autre faiblesse ?

— Il y d'autres hommes que les prêtres.

— Les rapports des hommes et des femmes sont faussés. Dès qu'ils deviennent intimes, dès qu'ils touchent à l'essentiel, on trébuche... il s'agit d'autre chose... Un confesseur...

— Il est des hommes qui ont passé l'âge de la tentation sans avoir tout oublié de la vie, et qui sauraient encore être un appui... »

Elle le regarda longuement, et soupira une fois de plus.

Oui, dit-elle, avec cette voix de quelqu'un qui donne un autre sens à ses mots, plus précis, il y a des hommes qui ont peut-être passé l'âge de la tentation... »

M. de Sainteville passa son bras derrière le dossier de sa chaise et pencha sa tête avec un air de bonté protectrice. Au fond de lui-même, il n'était pas fort sûr que l'homme dépassât jamais l'âge de la tentation. On se survit, pensa-t-il. Il se dit encore plusieurs choses en termes surannés qui le ravirent et l'étonnèrent. Par exemple qu'il n'était jamais trop tard pour respirer une fleur... que l'âme restait jeune... Et tout ceci donna quelques mots qui semblaient tomber des nues :

« Au fond, s'entendit-il dire, qu'est-ce vraiment qui remplit une de vos journées ? »

XX

Quand on est dans le pavillon rustique, on oublie le reste du monde...

Au cœur de la terrasse où les cèdres font une danse de troncs roses au soleil avec leurs sombres feuillages découpés comme des jouets de plomb, le sentier mal entretenu mène à cette grande cahute ronde faite de rondins rapprochés avec son toit de chaume. L'intérieur en forme une seule pièce haute, où est enracinée au centre une table faite d'un pied d'arbre et d'une grande planche clouée dessus. La lumière prend un faux air d'église parce que les fenêtres, il y en a quatre, sont étroites et vaguement ogivales, avec des vitres multicolores. Cela fait des taches bleues et rouges par terre. Il n'y a pas de plancher, et pour l'instant, avec un balai de feuilles, Yvonne nettoie le sol nu. Suzanne a été cueillir des fleurs. Pascal assis dans un fauteuil de rotin fait semblant de fumer une grande pipe représentée par une branche bizarre qu'il a ramassée la veille.

Toute une mythologie est née dans cette cabane romantique, sortie de l'imagination d'une grande tante aux jours de la bibliothèque rose, quand les vraies héroïnes de Mme de Ségur, arrivant à l'adolescence, découvraient Chateaubriand et lisaient *René* en cachette. Mais les mythes éclos dans la tête d'Yvonne ne ressemblent en rien à ces nostalgies Second Empire. Pascal est un trappeur, Suzanne une princesse perdue dans la forêt, Yvonne... ah, Yvonne, joue un rôle plus compliqué.

Il est entendu qu'elle est ici une servante, une simple d'esprit comme cela se voit au désordre qu'elle a mis dans ses grands cheveux blonds, et qu'elle ne parle aucun langage humain. A ce qu'on lui dit, elle répond par des ouah ouah de folle, et elle fait des grimaces, laisse tomber son menton, roule des yeux blancs. En même

temps : il est probable, qu'elle est ensorcelée, on ne sait d'où elle vient, Pascal l'a trouvée juchée sur un arbre parlant aux oiseaux... On découvrira un jour naturellement son origine royale, mais rien n'est encore décidé à ce sujet... Avec cela, elle obéit sans doute à des puissances maléfiques, et elle pourrait bien jouer à Pascal et à Suzanne des tours pendables.

Tout ceci est une espèce de concession faite à Pascal pour lui donner sans déchoir la possibilité de jouer à des jeux de fille : au ménage, à la dînette, à se raconter des histoires. Yvonne est très drôle, un peu effrayante. Il y a quelque chose de trop naturel dans son échevèlement. Pascal n'est pas très sûr qu'au fond elle ne soit pas vraiment folle. Elle lui répugne par là, et l'attire. Ferragus joue aussi avec eux. Il y a une niche près de la porte : on l'y amène ; et il s'y allonge en grognant. C'est la sentinelle. Car le monde qui entoure la cahute, les cèdres, est un monde plein de dangers inconnus, d'êtres fantastiques et malintentionnés, et ce n'est pas sans frémir qu'on parcourt le chemin qui mène au château, et qui demande au moins plusieurs semaines de voyage. D'ailleurs, les matinées qui sont réservées à ce jeu-là ne se divisent plus en heures, mais en mois.

On dit par exemple : « Que fait Suzanne ? Voilà quinze jours qu'elle est partie chasser ! » ou encore : « Il y a bien trois mois que nous sommes ici... on va être en retard pour le déjeuner... »

Sur l'armoire-buffet, jadis peinte en faux marbre jaune, est étalée la collection des trophées de guerre : piquées avec des épingles sur le rebord, ce sont les têtes tranchées des guêpes, des sauterelles, des mouches, et en deuxième rang des papillons tout entiers.

L'ennui est qu'on n'ait pas le droit d'ouvrir cette armoire, où il y a encore de la vaisselle et des verres.

Il est entendu qu'on ne joue à cache-cache que l'après-midi. Pas nécessairement tous les jours. Ces restrictions

viennent de Suzanne et de Pascal. Ils ont un peu peur au fond de leur secret, de leur complicité. De rester seuls ensemble aussi, bien qu'ils ne songent qu'à cela. Yvonne, elle, jouerait bien tout le temps à cache-cache. Elle se fatigue de faire ouah-ouah, et elle aime raconter des histoires... Des histoires folles comme ses cheveux.

Ce n'est pas à tous les coups non plus que Pascal et Suzanne vont se cacher dans les fourrages du grenier... A la longue, cela finirait par être suspect, si jamais on ne les trouvait nulle part. Pascal se fait prendre derrière le château, dans la réserve de bois. Il n'est plus honteux d'être pris : c'est par une sorte de sacrifice chevaleresque... Quand il se retrouve avec Suzanne dans l'ombre chaude du grenier, le cœur lui bat. Ils se caressent d'une façon maladroite. Suzanne ferme les yeux, et il lui échappe de drôles de mots. Elle l'appelle : *darling...*

« Suzanne, dis-moi, où as-tu été en vacances l'année dernière ? »

Elle ne répond pas tout de suite, elle rougit. Il la sent contre lui mal à l'aise.

« En Angleterre, dit-elle, tu sais bien... »

Il n'en savait rien. Mais il comprend maintenant bien des choses. C'est là-bas, sans doute, qu'elle a appris à jouer ainsi. Avec qui ? Il se sent jaloux. Mieux vaut ne pas demander, ne pas savoir. On entend, par les trappes du fond, les bruits de l'écurie. Le petit cheval Jockey hennit doucement... Pascal n'aime pas souffrir. Il prend le premier prétexte qui s'offre de s'éviter une peine.

« Tonton, dit-il, a permis à ta maman de conduire Jockey avec la petite voiture... Je le sais, je l'ai entendu dire au fermier... Elle conduit bien, ta maman ? »

— Je ne sais pas, dit Suzanne qui saisit la diversion, je ne l'ai jamais vue... Mère ne m'a rien dit...

— Tu ne parles jamais avec ta maman, ce n'est pas étonnant...

— Qu'est-ce que je lui dirais ? Je n'aime pas ma mère. »

Pascal est plus choqué que surpris. Suzanne dit toujours ma mère, jamais, maman, comme tout le monde. Évidemment c'est plus distingué, mais quand on voit M. Pailleron...

— Et ton papa, tu l'aimes ?

— Non. »

Ce qui atteint en ceci Pascal, ce n'est pas tant le monstrueux de cet aveu, c'est sa franchise. Après tout on n'est pas maître de ses affections. Si elle ne les aime pas, ses parents ? Mais qu'elle le dise ! Il la regarde, étendue, avec ses jambes repliées, ses bas noirs... « Suzanne ?

— Quoi ?

— Ce n'est pas pour rire que tu dis ça ? Tu n'aimes pas tes parents ?

— Et toi, souffle-t-elle, tu les aimes, les tiens ? »

Bien sûr Pascal aime son père et sa mère. Il en aurait juré du moins. C'est-à-dire qu'il n'avait jamais pensé qu'il pût en être autrement. Il ne s'était pas posé la question. Tout d'un coup il lui semble que pourtant il ne les aime pas d'une façon bien vive... Est-ce qu'il serait gêné d'avouer ses bons sentiments devant Suzanne, se sent-il trop petit garçon, soudain, de dire, oui, je les aime ? Il hésite, il a honte, puis avec une espèce de décision, il déclare exprès :

« Oui, j'aime bien mon papa et ma maman... »

Suzanne s'est soulevée, elle le regarde : « Extraordinaire... » dit-elle très lentement. Et lui, il sent un remords : car il sait bien au fond qu'il n'aime pas pour de vrai son père et sa mère. Il ne les déteste pas. Ils lui sont tout à fait indifférents.

« Tu veux dire que tu te fiches de tes parents ? » dit-il à Suzanne, dont les yeux sont partis dans le vide.

« Non, répond-elle. Je ne les aime pas. Je ne les aime pas. Je les déteste. Je voudrais qu'ils soient morts... »

Pour le coup, Pascal s'intéresse. Il la fixe comme une

personne nouvelle. Puis il essaye de penser à son père, à sa mère. Sans doute, il n'a pas pour eux des sentiments très vifs, mais s'ils venaient à mourir... son père... S'il dépendait de lui qu'ils meurent ou qu'ils vivent, que ferait-il ? Il pense avec un vertige égoïste au monde où il se trouverait perdu, solitaire. Non, non, il ne souhaite pas la mort des siens ! Il est un petit garçon, il a peur de ces pensées pas naturelles, inavouables...

« Regarde donc, Suzanne, tu as troué ton bas !... Et puis bien. Le droit. Qu'est-ce qu'elle va dire ta maman !

— Finis donc de me parler de ma mère, Pascal ! Je te dis que je la déteste, que je la hais ! »

Ma parole, elle pleure. Suzanne, ma petite Suzanne... il se rapprocha d'elle sur le fourrage, elle le repousse, elle lui flanque un coup de pied dans les jambes. De vraies larmes... de vraies larmes sur ses doigts... Suzanne ! Brusquement, elle s'est mise à rire, en reniflant un peu. Qu'est-ce que ça veut dire ? Une comédie ? Mais quand ? maintenant ou tout à l'heure ?

« Je plaisantais », dit-elle. Et elle arrange ses cheveux, elle se mouche. « C'est bientôt que ton père et ta mère arrivent à Sainteville ? Je plaisantais. »

Pascal ne sait que penser. Lui qui avait failli dire comme elle ! Il se souvient tout à coup de l'Angleterre... Nom d'un chien, il n'a jamais pu souffrir les Anglais !

« Ils arrivent demain de Paris. Mon oncle va les chercher au train. On a préparé leur chambre au deuxième.

— Avec Jockey ?

— Tu es bête ! Avec la voiture de l'hôtel des Alpes à Buloz... »

Elle pense déjà à autre chose, elle se presse contre lui, elle murmure : « Fais-moi mal...

— Je veux bien, dit-il, mais où ça ? »

(à suivre) ARAGON

QUELQUES LETTRES D'IBSEN

SUR

LA TRAGÉDIE SCANDINAVE

1864-1940, le parallélisme des événements éclaire la tragédie scandinave, tragédie latente dont les effets se font sentir bien avant l'événement et répandent depuis le début du XIXe siècle dans les pays du Nord un indéfinissable et sourd malaise.

Conflit du fait et de l'esprit, d'une civilisation et d'une politique, d'une indépendance résolue et d'une faiblesse née de l'incertitude et de la dispersion. Problème du scandinavisme, impuissant jusqu'ici à unir profondément des peuples frères. Crise politique, crise morale, celle-ci infiniment grave parce qu'elle dépasse l'État et atteint aux sources mêmes de l'individu. Le clair-obscur de la paix dissipé par une mise en demeure étrangère, l'homme aperçoit dans un éclair le dilemme kirkegaardien, base des modernes littératures du Nord et de la vie spirituelle scandinave : « enten-ellen », nécessité d'un choix, sommation de la conscience, implacable en ces âmes scrupuleuses et fières, drame secret dont les complications longuement différées engendrent les douloureuses équivoques et les multiples formes de l'hamlétisme.

Après la dialectique de Kirkegaard, grand précurseur, l'appel strident d'Ibsen arrache les plus virils à une sorte de somnambulisme. La même invocation éperdue à la vérité, au courage intellectuel, à la dignité de l'esprit, à l'absolue sincérité, sera répétée, avec quelque confusion pathétique, par Strindberg, avec une moindre éloquence, mais une conviction égale, par tout ce qui compte dans les lettres scandinaves jusqu'à l'admirable Pär Lagerkvist.

Une inguérissable blessure saigne au flanc de la Scandinavie contemporaine. Qui ne serait ému par les plaintes qu'elle suscite, cette douleur de l'orgueil piétiné, du doute sur soi-même, des scrupules mis à nu, des lancinants regrets — douleur unanime, supplice des meilleurs auquel la foule elle-même ne saurait se soustraire !

Les rebondissements de la politique, les liens qui l'unissent au libre exercice, aux conditions même de la pensée, c'est en Scandinavie l'œuvre d'Ibsen qui en révèle le mieux les subtiles enchevêtrements : *Brand*, drame incendiaire où s'allume la flamme des lettres nordiques modernes, surgit de la crise de 1864, de la colère, de la honte, de la révolte éprouvées par Ibsen devant l'abandon du Danemark livré seul au rapt prussien. Nous savons aujourd'hui que les vrais responsables furent les puissances occidentales, indifférentes à ce premier assassinat d'une petite nation. Le poète n'aperçoit que le manquement de ses compatriotes, le mensonge d'une fraternité qui se dérobe, le refus devant le destin. De là son exil, sa fuite à Rome, la violente gestation du *Brand* épique, puis du *Brand* dramatique par où il inaugure sa furieuse croisade contre la tiédeur d'âme, l'illusion romantique, la faillite de l'esprit.

Outre le théâtre, il y a les poèmes. Les vers de *Réveillez-vous, Scandinaves, appel aux frères norvégiens et suédois* (1849) ne sont pas isolés dans son œuvre. Lorsque la crise éclate, l'agression prussienne le trouve aux côtés de Christopher Bruun, à qui échappent ces paroles significatives : « Ce n'est pas pour le scandinavisme que je parle, ce n'est pas lui qui est pour moi l'essentiel en cette affaire, je parle pour la vérité. Ce n'est pas pour le Danemark que je parle, mais pour la Norvège, pour la croissance de la vérité dans ma patrie [1]. »

Langage déjà ibsénien, auquel *Brand* donnera une forme définitive.

Il y a enfin la *Correspondance* [2] dont je veux rappeler ici quelques fragments caractéristiques, significatifs, en leur actualité restituée, d'un état de l'opinion très voisin de celui de 1940 :

A B. Björnson ; Rome 16 sept. 1864.

...La situation politique en Norvège m'a beaucoup affligé, et m'a gâté bien des plaisirs. Tout n'était donc que mensonge et chimère ! Les événements de ces derniers temps auront en tout cas sur moi une grande influence. Nous devons désormais tirer un trait sur notre vieille histoire ; les Norvégiens d'aujourd'hui ne ressemblent évidemment pas plus à leurs ancêtres que les pirates grecs à la race qui fit l'expédition de Troie et reçut l'aide des dieux. Je vois, d'après ta lettre, que tu gardes un espoir ; puisses-tu ne pas être déçu...

Au même ; Rome, 28 janvier 1865.

...Je ne puis me détacher des tristes pensées que m'inspire la situation en Norvège ; je ne l'ai pu pendant tout mon voyage. Si j'étais resté plus longtemps à Berlin où j'assistai, en avril, à l'entrée des troupes, et vis la populace hurlante se ruer sur les trophées de Dybbœl, chevaucher les affûts et cracher dans la gueule des canons — ces canons que nul n'avait secourus et qui n'en avaient pas moins continué de tirer jusqu'à éclater — je ne sais ce qui me serait resté de ma raison...

Il me semble parfois inimaginable que nous puissions disparaître. On peut anéantir un État, non une nation...

A Magdalene Thoresen ; Rome, 3 déc. 1865.

...Le point important, décisif, a été que l'éloignement m'a montré le vide par delà les mensonges de notre soi-

1. Ibsen. Traduction P. G. La Chesnais, préface au t. VII.
2. Breve fra Henrik Ibsen, udg. med inledning og oplysninger af Halvdan Koht og Julius Elias (2 vol. 1904).

disant vie publique, et le néant de nos phraseurs, qui trouvent toujours des mots quand il s'agit de parler d' « une grande cause », mais n'ont jamais la volonté, la force, le sens du devoir nécessaire aux grandes actions.

On entend constamment en Norvège de braves gens parler avec une parfaite satisfaction de la sagesse norvégienne, et l'on ne peut ainsi désigner que cette misérable tiédeur du sang qui empêche ces bonnes âmes d'accomplir une généreuse folie. La foule est bien disciplinée, on ne peut le nier ; elle montre une uniformité, en son genre, exemplaire ; même allure, même pas pour tous. Ici, crois-le bien, il en va autrement. Si l'on a pu, là-haut, préserver quelque chose d'humain en soi, on ne peut manquer de sentir ici, non pas seulement une intelligence lucide, mais une vraie âme. Je sais des mères du Piémont, de Gênes, de Novare, d'Alexandrie qui ont retiré de l'école des gamins de quatorze ans pour leur faire prendre part à l'expédition aventureuse de Garibaldi à Palerme ; pourtant il ne s'agissait pas de sauver la patrie, mais de réaliser une idée ; combien, parmi les membres de notre Storthing, imagines-tu capables d'en faire autant quand les Russes envahiront le Finnmark ? Chez nous, tout paraît impossible lorsque l'effort dépasse l'exigence quotidienne.

Tu penses bien que je n'ai pas fait un voyage d'agrément. J'étais à Berlin lors de l'entrée des troupes, j'ai vu la populace cracher dans la gueule des canons de Dœbbel comme un jour l'histoire crachera à la face de la Suède et de la Norvège à cause de cette affaire. Ici, à Rome, j'ai constaté la pire vilenie spirituelle parmi les Scandinaves. Que penses-tu des Danois, hommes et femmes, qui, le dimanche, s'asseyaient dans la chapelle de l'ambassade prussienne au milieu des Allemands, en pleine guerre, écoutant avec recueillement le pasteur priant du haut de la chaire pour le succès des armes prussiennes en une guerre juste. Tu peux croire que je me suis révolté ; car ici je ne crains rien. Chez nous, j'avais peur, entouré du lâche troupeau, et sentant derrière moi les sourires méchants. Que fais-tu là-haut ? En Danemark il y a encore beaucoup de beau et de bon. Mon

petit garçon n'appartiendra jamais, de mon plein gré, à un peuple dont les habitants aspirent à devenir des Allemands, non des hommes. Il me semble souvent décourageant de travailler en un temps comme le nôtre. Si la vie spirituelle d'un peuple n'a pas devant soi un avenir illimité, peu importe un délai d'un ou de cent ans. Tel me paraît être le cas de la Norvège et de la Suède. Nous n'avons pas la volonté de consentir au sacrifice quand l'heure sonnera. Nous n'avons rien qui nous unisse, nul grand deuil comme celui du Danemark ; notre peuple n'a pas cette hauteur d'âme capable d'éprouver un grand deuil. Aux yeux de notre peuple, le pire serait la chute de l'état, mais la chute d'un état n'entraîne pas un deuil profond, et ils ne sentent pas ce que signifie la fin d'une nation. Le Danemark ne disparaîtra pas en tant que nation ; car tant qu'un peuple est apte à la douleur, il demeure vivant. Et c'est pourquoi je ne comprends pas que l'on puisse dire que le Danemark est le plus mal partagé de nos pays. Crois-moi, ce n'est pas vrai...

1940 répète 1864, en l'aggravant de plus cruelles circonstances. Les poètes, les écrivains retrouvent le langage d'Ibsen et félicitent la Finlande d'avoir sauvé son âme... Ils relisent les *Perses* d'Eschyle.

Moins éprouvée matériellement, la Scandinavie proprement dite, en deuil d'elle-même, se cherche, en cette dure quête de l'esprit d'où elle sortira plus unie, avec un visage plus caractérisé, plus conforme à son être, personnalité morale indispensable à l'Europe.

LUCIEN MAURY

CHRONIQUE DE CAERDAL

3 février. — DONNANT, DONNANT. — Non pas œil pour œil, ni dent pour dent : vie pour vie et corps pour âme. Je me rappelle une merveilleuse religieuse, qui est morte dans une extase de joie, disant : « Quel bonheur de mourir, pour entrer dans la vie éternelle : ah, mon Dieu, j'y suis, j'y suis ! » Elle était encore jeune.

L'exigence de toute ma vie a été celle-là ; et j'en suis aussi loin qu'au premier désir, au premier balbutiement. O misère d'une telle virginité. A qui en appeler de l'inutile ardeur qui te dévore, ô homme de désir. Et tu pèses pourtant tout ce que tu veux, et que tu n'as pas.

On ne se prive pas, si on ne souffre pas durement de se priver. Il faut que la privation soit un supplice : faute de quoi, il ne sert de rien. Voilà comment il faut se priver de la nature et de la terre en les aimant avec passion, pour entrer d'une passion bien plus ardente, et le méritant, dans la vie éternelle. Il est terrible de savoir qu'on n'obtient rien que de soi.

*

7 février. — CHAMPS-ELYSÉES. — Dans l'ombre négresse, et la foule qui se hâte, chacun de rentrer chez soi, une forme lourde et dure, comme un haut sac de charbon, me précède. Elle s'arrête en même temps que moi sous la voûte de la maison où l'on m'attend. La lumière bleue l'éclaire. Je salue, on n'y répond pas, fût-ce d'un léger signe de tête. Je reconnais une femme : jusque-là, j'aurais cru à je ne sais quel sergent fourré, carré du haut en bas, roidi dans ses fourrures. Elle me dévisage : cette femme-là ne peut être qu'une

Allemande. Je revois soudain ces trois jeunes Allemandes de Sienne, qui durant quelques jours, dînèrent à la même table que nous, Via delle Belle Arti. Je retrouve leurs regards pleins de haine, au seul nom de la France, leur rires secs et insultants pour nous traiter de Français, en aboyant dans leur jargon : elles s'imaginaient que je ne dusse pas connaître leur langue. Elles sifflaient le nom de Paris, « Pariss ! Pariss ! » du même son que certains vieux cacatoès en colère, se gonflant dans leur cage.

Cette race, si race il y a, naît dans l'envie et l'orgueil bestial non pas de l'ara, somme toute, mais plutôt du boa, si fier d'être plus long de cinq mètres que le rossignol sur la branche. Ils apprendraient la haine à qui ne hait rien et n'a jamais haï.

Delenda Germania. — Et sinon la détruire, il faut la soumettre. La plier par la force au juste et à l'humain : ne pas répugner contre ce peuple à la violence, qui lui semble le droit et même le devoir de la force. Il faut leur parler ce langage, puisqu'ils n'en peuvent pas comprendre un autre.

*

10 février. — Seul à seul, je suis l'homme le plus humble du monde. Mais parmi vous, je ne souscris pas à mon humiliation : n'y comptez pas, canailles. Qui est l'homme le plus humble ? celui qui se hait le plus et qui s'aime le moins. (Ce n'est pas la même chose : se haïr ne va pas si loin que de ne s'aimer pas.)

*

En se haïr, il arrive qu'on se compare : il y a là quelque appel, peut-être, et du recours. Mais ne s'aimer pas est absolu.

*

Il se disait parfois avec une sorte de stupeur, où le désespoir le disputait à l'étonnement : « J'adopte tout et ne retiens rien. »

On ne peut être plus humain. Souffre donc. Accepte d'être accablé par toute la nature. Ne fais pas l'entendu : n'en crois pas Gœthe ni Spinosa. Elle retient tout, elle, la nature, et n'adopte rien. Elle est serve par excellence. Et toi, tout le contraire. Il faut payer comptant ce luxe-là.

*

11 février. — A la nouvelle que les religieuses de Port-Royal refusent la signature, Louis XIV, qui n'a pas trente ans, qui sort du lit de sa maîtresse, entre deux figures de ballet ; qui n'a rien fait encore dans sa vie que satisfaire tous ses désirs, toutes ses vanités et toutes ses rancunes, il s'écrie : « Elles ne veulent pas signer ? Oh ! bien, cela n'en demeurera pas là. » Se peut-il, dans un roi, plus de petitesse ? C'est ce qu'admire, à genoux, un bouffon scurrile, qui se croit profond politique et prophète, la plume de Rome et du parti, Joseph de Maistre. Et ne se vante-t-il pas d'être chrétien ? Il l'est moins, dans le fond, que Voltaire lui-même.

*

20 février.

L'interminable hiver est une maladie ;
Il faut pourtant guérir, mais les oiseaux en meurent.
Les corps lourds acharnés sont les seuls qui demeurent,
Mais les ailes s'en vont dans une mélodie.

Février sévit aussi haineux, aussi hargneux que décembre. La Chandeleur n'a pas purifié le ciel : la lune est toujours aussi froide, aussi méchante. La nouvelle lune, hier, a dardé sur le ciel son incisive glaciale. Elle mord et les petits oiseaux tombent. Où ? Nul ne le sait : ils fondent dans la neige qui les couvre. Cette nuit, je prêtais l'oreille, comme si je dusse entendre leurs cris et les battements de leur cœur. Ils meurent de toutes leurs forces ? Où sont-ils ? sous quel couvert ? Je cherche leur refuge. Le lierre même est desséché ; pour eux, plus de litière. Mes yeux errent sur la nuit, ce grand drap noir, que la lune lame d'argent : je ne vois pas où ils

peuvent être. Je sais, l'un contre l'autre, qu'ils se serrent ; mais ils sont trop enfançons pour penser, chacun au voisin : ils ne s'aident point ; et si l'un d'eux meurt de froid, on le jette par-dessus bord. Chanteur, à la male heure !

En drap neuf et funéraire, le gel, partout le gel. Que la lune est méchante, quel rire d'une seule dent elle a dans le ciel. La neige couvre les toits ; la neige colle aux arbres le lin blême et les langes. La neige tombe toujours. Il fait toujours clair et midi pour la neige.

Les petits oiseaux ont tous fui : qui sait où ? Ils sont tous rentrés dans le ciel. Et voici que tout leur duvet tombe. Un manteau pour la profonde nuit.

*

Fuyons, nous aussi. Viens, fuis avec moi, ma mésange. Tu es plus bleue qu'une boucle de la mer. Nul n'a vu le champ du repos où, pour dormir, les petits oiseaux se dépouillent de leurs plumes. Où est-il ? sous quel climat ? Et toi, mésange, le sais-tu ?

Tout n'est ici qu'images et symboles ; le présent, le passé, sont l'ombre des doigts levés sur le temps à venir. Quel espoir, quel asile ? Où aller si les ailes sont mortes ?

*

Il y a tant de brutalité, de laideur étroite et d'aveuglement dans la plupart des hommes, que beaucoup peuvent aimer les enfants, au moins les leurs, sans aimer les petits oiseaux.

Et tous ces gros mangeurs de fruits qui saccagent les fleurs.

*

27 février. — Que de niaiseries la politique fait dire aux peuples. Que d'absurdes actions, que d'erreurs elle leur fait commettre. Et l'absurdité tourne en devoir, à la longue, la niaiserie en catéchisme.

Ainsi les provinces d'une même nation en guerre et en jalousie. Comme si les Catalans étaient grand'chose sans l'Espagne ! comme si l'Espagne était la grande Espagne sans les Catalans.

*

Pour raffiner sur l'honneur, il en est qui se lancent dans le mensonge. Ils s'y plaisent ; bientôt ils s'y admirent. Ils se font vite à y vivre. Quelle étrange façon de ne jamais quitter la voie la plus droite.

Raffiner à l'excès sur l'honneur déplaît. L'excès déplaît d'autant plus que l'objet en est plus intime et la matière plus délicate. Ainsi la pureté s'offense d'une pruderie outrée, qui s'affiche.

Bravade ou affectation. Les occurrences de l'honneur me semblent aussi simples, que celles de l'instinct : on répond à l'honneur et on le défend comme à la sommation de la vie en danger : on ne fait pas tant de façons pour se retenir au bord de l'abîme, si on glisse.

Trop d'éloquence dans le point d'honneur ; trop d'ostentation, trop de vanité égoïste. Que de gestes en public, qu'on fait comme au miroir ; et peut-être les y a-t-on essayés. Sotte étude.

*

Gondy, sauvé par le chapeau, dit en sortant du Vatican : Rome « *est un pays où il est moins permis de passer pour dupe qu'en lieu du monde* ». Car tout le monde sait qu'on vous y veut duper. Voilà donc l'ambassade où les Retz sont le plus nécessaires.

ANDRÉ SUARÈS

CHRONIQUE DRAMATIQUE

C'ÉTAIT... HISTOIRE DE RIRE, d'*Armand Salacrou*; ELVIRE, d'*Henry Bernstein* ; LES MONSTRES SACRÉS, de *Jean Cocteau*.

La guerre pourrait — aussi — se définir le temps où on ne va pas au théâtre par hasard... Plus de raccrochages de passants oisifs par enseignes lumineuses. La Comédie-Française et l'Opéra exceptés, que leur masse et leur isolement signalent même en plein *black-out*, il faut, dans l'alignement des maisons uniformisées par la nuit, découvrir à tâtons les salles de spectacle, derrière leurs tentures de deuil. L'ouvreur de portières tire en vain de sa lampe électrique, brandie à bout de bras, des arabesques cabalistiques pour attirer le client : il a tout bonnement l'air de chercher sur le trottoir un reste de cigare ou une pièce de quarante sous.

Aller au théâtre à Paris, par ces soirs de défense passive, suppose donc préméditation et même abstinence. Préméditation, pour s'assurer un fauteuil, beaucoup de salles — faute d'abris suffisants en cas d'alerte — n'étant autorisées à délivrer que les deux-tiers ou la moitié des places disponibles. Abstinence, les spectacles commençant à l'heure où les familles s'attablent pour dîner. Ajoutez pour ceux qui ne disposent pas d'une voiture particulière ou répugnent à la dépense d'un taxi, le manque d'autobus, arrêtés dès vingt heures, et l'obligation souvent d'aller chercher au loin une des stations de métro demeurées en service. Ces repas décalés, cette difficulté à circuler, les spectateurs des chorégies en Grèce, ceux des *mistères* au moyen-âge les ont connus : l'attente et l'attrait du spectacle s'en avivaient d'autant.

Sans remonter si haut, la représentation théâtrale tend à retrouver un peu de la solennité qu'elle gardait encore, il y a trente ans, au fond des provinces, avant le cinéma-partout. Le messager, qui avait, trois jours plus tôt, distribué maison par maison le programme de la fête, faisait le tour de ville en agitant une cloche, pour rassembler les fidèles. Le théâtre municipal se dissimulait le plus souvent au fond de quelque impasse que l'on atteignait après un pèlerinage tortueux à travers de petites rues mal éclairées. Le rideau se levait sur un auditoire déjà transporté, hors de lui, évadé...

Le tout est de savoir en quoi consiste l'évas on en temps de guerre pour un public parisien. Il est encore trop tôt pour se prononcer en connaissance de cause. Du moins pouvait-on penser qu'une évasion hors de la platitude bourgeoise et de ses fallacieuses complications réalisto-sentimentales-individualistes s'imposerait d'abord. Des reprises comme celles de *Je vivrai un grand amour* (la seule pièce en costumes de M. Stève Passeur) au théâtre de l'Œuvre ou de *Richard III* à l'Atelier semblaient s'inspirer de cette idée. Mais le succès qui a accueilli, au théâtre de la Madeleine, *C'était... histoire de rire* de M. Armand Salacrou — la première nouveauté importante de la saison — oblige dé à à rectifier, au moins en partie, ce jugement *a priori*. Il s'agit en effet d'une pièce typiquement bourgeoise par le sujet, les personnages, le milieu et même la morale, qui était achevée l'été dernier, s'est intitulée *Histoire de rire* jusqu'au 3 septembre dernier et n'a subi, du fait de la guerre, d'autre transformation, qu'un refoulement de son titre vers le passé par une délicatesse d'un pharisaïsme assez cocasse.

Faut-il donc croire que, contrairement aux prévisions, les spectateurs civils ou permissionnaires de la Madeleine n'ont pas encore eu le temps de perdre leurs habitudes bourgeoises de la saison passée ou bien qu'à voir s'agiter sur la scène des marionnettes bourgeoises d'avant-guerre, ils goûtent un oubli de leur condition présente qui suffit à contenter leur appétit d'évasion ? A mieux regarder, on s'aperçoit qu'il n'en est sans doute rien. La bourgeoisie de M. Salacrou, comme déjà celle de M. Jean Cocteau dans les *Parents terribles* ou comme celle de M. Aragon dans les *Voyageurs de l'Impériale*,

a déjà pris sa place dans le musée Grévin des époques révolues. A tort ou à raison, l'auteur de l'*Inconnue d'Arras* continue à rêver sa bourgeoisie plutôt qu'il ne l'observe, la parodiant, la poétisant et s'attendrissant sur elle tour à tour, si bien que ses indignations conformistes tombent dans le vide et que l'ordre familial et l'indissolubilité du mariage dont il se fait le champion ne paraissent en rien concerner les personnages de *Commedia dell'Arte*, Arlequins, Pierrots et Colombines qu'il a pendant trois actes déguisés en bourgeois français. Le transfert de l'anecdote bourgeoise contemporaine sur le plan poétique des poufs Mac-Mahon, des boules et des fruits de verre, ou du *Chapeau de paille d'Italie* interprété par Baty, avec quelques grincements freudiens et quelques envolées para-surréalistes en plus, favorise indéniablement l'évasion. De sorte que la « farce dramatique » de M. Salacrou (cette appellation en dit déjà long) oscille du meilleur au pire selon qu'elle s'envole vers la fantaisie ou se ravale au psychologisme bourgeois.

Ajoutez que son premier acte est d'un bout à l'autre construit en vaudeville, avec chassé-croisé, péripéties, rebondissements, inbroglios, retournements cul par-dessus tête qui constituent la forme élémentaire de l'évasion théâtrale. L'invention de M. Salacrou a la rigueur d'un quadrille à la Marivaux : une femme s'apprête à quitter son mari, pour s'enfuir avec un jeune amant, le jour même où l'ami intime du mari se dispose de son côté à enlever une femme mariée. C'est très simple, il ne fallait qu'y penser. Nous verrons donc le mari qui va être abandonné adjurer sa femme d'admettre, au nom de la passion, l'offense à la loi du mariage que commet son ami. Nous verrons la femme, en tête-à-tête avec l'ami, lui révéler qu'elle va faire comme lui. Nous verrons enfin le mari donner à sa femme, indécise à la minute de sauter le pas, les meilleures raisons de s'enfuir.

La peinture des personnages n'a ici rien à voir dans notre plaisir qui naît tout entier de l'arbitraire et de l'imprévu de la situation, de la virtuosité dont témoigne M. Salacrou dans l'agencement des scènes, de l'alacrité de son dialogue. Peu nous importe que la femme en mal de fugue, Adélaïde, rêve de son aïeule homonyme de 1830, mais ne soit en fait qu'une

petite poupée 1939 qu'on nomme Adé. Peu nous importe que le couple en formation Jean-Louis-Hélène nous paraisse moins évaporé, plus ibsénien, ou que le mari Gérard, pendant tout l'acte, s'agite comme un toton de vrai vaudeville.

Comment, dès lors, au second acte, prendre au sérieux la souffrance absolue, byronienne de ce fantoche de Gérard ? On aimerait que, d'un clin d'œil, l'auteur nous prévînt de son intention parodique. Mais non, le couple ibsénien, chez qui Gérard a cherché asile, s'aime de la façon la plus naturelle et la plus charmante. M. Salacrou nage avec aisance en plein drame bourgeois. C'est si vrai qu'il couronne l'acte par une scène où le père Becque se conjoint au père Bataille : le vieil époux d'Hélène surgit et empoisonne savamment, longuement le bonheur d'Hélène et de Jean-Louis, rien qu'en rappelant les caresses nuptiales dont Hélène, jusqu'au dernier jour, entourait sa décrépitude. On a beaucoup applaudi cette scène, distillée par M. Pierre Renoir : c'est sans doute la moins bonne et la moins authentique qu'ait jamais écrite M. Salacrou.

Au troisième acte commence une troisième pièce qui, celle-là, est du pur Salacrou. Le thème-moteur de toute son œuvre, l'appel du passé, y reparaît, mais comme égaré dans ce drame bourgeois. Le prestige du passé ramènera Adé à Gérard, Hélène à son vieil époux. Morale : le mariage est chose sacrée. En dehors de lui, tout est mensonge et frivolité. Maxime bourgeoise que M. Salacrou s'évertue à ramener à la maxime chrétienne qui lui a donné naissance. Mais sans grand succès. Il reste de cette pièce débordante de talent, mais incohérente, un premier acte qui forme un tout et qui est un petit chef-d'œuvre : on souhaite le retrouver un jour, en lever de rideau, au répertoire du Théâtre français.

C'était... histoire de rire est joué de façon éblouissante par des comédiens excellents, mais « distribués » à contre-sens, sauf M. Renoir et Mme Alice Cocéa.

***

Elvire, de M. Henry Bernstein, qui vient d'inaugurer en pleine guerre, par une belle audace, un théâtre des Ambas-

sadeurs, richement rénové, tout de pourpre, d'or et de blanc-gris Louis XV, a déconcerté. Est-ce parce que rien, dans cet ouvrage, n'est prétexte à évasion, que tout, au contraire, enfonce le spectateur dans l'atrocité du temps présent ? N'est-ce pas plutôt, ou aussi, faute d'un de ces nœuds dramatiques que la poigne vigoureuse de M. Bernstein a l'art de serrer jusqu'à couper le souffle à son public ?

Contrairement aux autres pièces de M. Bernstein, surtout à ses drames d'avant-guerre, qui ne vous laissaient pas une minute de trêve en cours de représentation, mais dont le souvenir se volatilisait si facilement, *Elvire*, à aucun moment, ne vous crispe et ne vous domine, mais elle ne se laisse pas volontiers oublier. On admire rétrospectivement avec quelle sûreté M. Bernstein a mis la main sur ce grand sujet tragique : les émigrés ; avec quelle simplicité il l'a conçu : d'une part la France, où la vie continue, comme avant, libre, calme et mesquine, parmi les querelles des partis et celles des amants, de l'autre tout le centre de l'Europe sur lequel la main de Hitler s'est appesantie pour y détruire tout le bonheur de vivre ; on admire enfin avec quelle intuition il a entrevu un étonnant personnage-symbole, le Témoin, le Photographe des atrocités et des cataclysmes, le rédacteur en chef impassible et méticuleux de *Match*.

On comprend aussi et on admet parfaitement que le dramaturge de la violence et de l'angoisse, le constructeur du *Voleur* et du *Secret* ait estimé cette fois inutile de combiner une crise, qu'il ait jugé plus adroit et plus émouvant de se borner à un simple documentaire, s'en remettant au spectateur pour en tirer tous les harmoniques. Son tort a peut-être été tout simplement de ne pas aller jusqu'au bout de son projet ; de ne pas se limiter à une suite de tableaux, de chercher des effets de contraste purement théâtraux. Il n'a pas peint l'horreur en haillons de l'émigration, il a peint une comtesse autrichienne émigrée, d'une irrésistible séduction ; qui n'a qu'à se montrer pour que les cartes d'identité et les emplois bien rémunérés s'offrent à elle. Pour être seulement morale, sa détresse n'en est pas moins grande, soit. Mais est-ce sa condition d'émigrée ou son charme patricien qui ouvre les yeux de l'avocat parisien Jean Viroy sur la futilité de sa

maîtresse, sans l'empêcher de souffrir quand celle-ci l'abandonne, découragée par le mépris léger dont il l'accable ? La scène capitale de l'ouvrage met, le soir de cet abandon, Jean Viroy en présence de la comtesse, qui vient à l'instant d'apprendre la mort de son mari, tué par les nazis dans un camp de concentration. Si habilement concertée qu'elle soit, la coïncidence est trop voulue, l'opposition entre le chagrin particulier de Jean et la douleur de la comtesse, reflet de milliers de douleurs, trop géométrique pour nous bouleverser comme il aurait fallu. Que la comtesse finisse par tomber dans les bras de Jean, même si c'est pour oublier un instant son malheur comme on s'enivre pour ne plus penser, n'est pas pour dissiper notre gêne. De même au troisième acte, sur un plan différent, nous regrettons que le personnage du journaliste, d'une inspiration si heureuse, se transforme en timide sentimental.

Tout se passe comme si M. Bernstein avait cherché à adoucir le tragique noir de son sujet, en le présentant, grâce à une composition très libre, de façon allusive et suggestive, mais n'avait pu résister à la poussée de son art direct et réaliste qui n'a trouvé dans ces conditions à s'exercer que dans l'abstrait et l'allégorie.

Un des « clous » de la représentation était Mme Elvire Popesco qui faisait ses débuts dans le drame. Elle s'y est montrée expressive et mesurée. Mais on pensait à un solo de violoncelle confié à un cornet à piston. Tout était juste, sauf d'avoir détourné Mme Popesco des rôles où elle est inimitable.

***

Cette chronique s'arrêtait ici, mais un retard de la poste ayant empêché sa publication le mois dernier, comment n'en pas profiter pour parler des *Monstres sacrés* de M. Jean Cocteau, représentés au théâtre Michel dans des décors de M. Christian Bérard, dont l'un rouge sang-de-bœuf, « salon-boucherie », comme l'a défini l'auteur, est une étonnante réussite.

Réussite également la « rentrée » de Mme Yvonne de Bray,

pour qui la pièce fut écrite. Elle emplit la scène du grand souffle, du grondement romantico-réaliste qui faisait, avant l'autre guerre, hurler d'enthousiasme les admirateurs de Mounet-Sully, de Sarah ou de Réjane. Elle ramène au théâtre la passion — l'archétype de la passion, dirait M. Sartre avec dégoût — que les complexes et les refoulements de la *libido* en avaient exilé.

Pourquoi faut-il que M. Cocteau ait centré sur l'interprète toute charnelle et spontanée des drames d'Henry Bataille un ouvrage où justement la passion ne joue aucun rôle et où tous les personnages sont en réalité des refoulés ? Consacrant une pièce à ce qu'il nomme les *Monstres sacrés*, c'est-à-dire aux grandes vedettes du théâtre d'avant le cinéma, M. Jean Cocteau ne s'est pas contenté de l'ennuager d'ironie, il a fait de son Esther, comédienne et directrice, de son mari Florent, grand premier rôle de la Comédie-Française, le contraire de ce qu'ils pouvaient et devaient être. Héros de théâtre et dans la vie petits-bourgeois rivés à leur pot-au-feu conjugal.

Le réactif choisi par l'auteur pour porter Esther et Florent à effervescence est une petite pensionnaire des Français, Liane, dévorée à la fois d'ambition et du besoin de jouer un rôle. De ce réactif, il use d'abord en poète.

Liane fait irruption, toute exaltée, dans la loge d'Esther, à la fin du spectacle, lui crie son admiration, éprouve l'impérieux besoin de jouer tout de suite une scène avec la grande actrice. Elle improvise un mauvais mélodrame : elle se donne le rôle de maîtresse de Florent, le mari d'Esther, elle étale son repentir, se traîne aux pieds de celle qu'elle a outragée. Esther reçoit le coup de couteau en plein cœur. Florent rentre, se disculpe. Liane avait tout inventé. Comme dans *Histoire de rire*, la pièce est finie après le premier acte.

M. Jean Cocteau la fait rebondir de la façon la plus arbitraire, en donnant à Esther l'idée saugrenue d'accueillir Liane dans la villa bourgeoise de Chatou pour l'y « faire travailler ». Ici encore, on entrevoit une idée de poète : Esther a besoin de jouer toute la pièce dont Liane lui a imposé le premier acte, dont elle veut connaître le dénouement. Mais on ne saurait rien imaginer de plus faux psycho-

logiquement, et toute la suite s'en ressent, malgré la virtuosité de M. Cocteau. Esther peut souffrir de se voir enlever Florent par Liane, se consoler en songeant que Liane lui sait gré de son sacrifice, souffrir davantage encore quand Liane lui jette sa haine au visage, tout cela nous laisse aussi froids que la réconciliation finale des deux vieux époux et surtout ces navettes de sentiments nous paraissent inexplicables ; à la fois par leur imprévu et leurs vaines complications.

A force de chercher une explication, il faut bien qu'on en trouve une. On pense à Proust, à Albertine, tellement plus intelligible si on lui donne le nom d'Albert. Florent restant ce qu'il est, donnez deux prénoms masculins à Esther et à Liane : tout change, tout s'éclaire. Mais M. Jean Cocteau n'y a sans doute pas songé.

BENJAMIN CRÉMIEUX

NOTES

Paul Desjardins

Paul Desjardins s'est éteint à quatre-vingts ans, dans cette abbaye de Pontigny qui fut une des gloires cisterciennes et où il avait su recréer un lieu d'asile, un foyer de culture, un rendez-vous de tous les esprits soucieux de sauver les droits de la pensée et les libertés essentielles.

Pour la seconde fois depuis la restauration des antiques bâtiments, la guerre avait interrompu l'activité de l'abbaye ressuscitée. De nouveau, la grande salle du XIIe siècle était occupée par les lits d'un hôpital militaire. Retiré dans un pavillon qu'il avait aménagé en bibliothèque de travail, Paul Desjardins restait auprès de son œuvre, dans l'atmosphère qu'il avait vivifiée par trente-cinq ans d'intelligence. C'est là qu'était son cœur ; c'est là qu'il rendit son dernier souffle, comme il l'avait toujours désiré.

Quand on fera l'histoire de la pensée française depuis le début du siècle — non pas l'histoire de ses manifestations éclatantes, mais celle de ses courants profonds — on sera étonné de tous les mouvements, de toutes les idées, dont il faudra faire remonter l'origine à Paul Desjardins. Une extrême attention sera nécessaire pour déceler son influence, car il apportait tout son soin à en effacer les traces visibles. Cet esprit qui avait débuté de la façon la plus brillante, avec une lucidité et un mordant qui lui assuraient un des premiers rangs parmi les critiques ou les publicistes de sa génération, une sorte de conversion morale l'avait rejeté vers une autre forme d'action, vers celle qui s'exerce dans l'obscurité et l'anonymat. Son nom n'apparaît sur la couverture que de deux ou trois livres ; beaucoup plus de pages furent

publiées sans signature ; un jaillissement de pensées beaucoup plus vaste encore resta oral, cherchant son efficacité dans la stimulation du jugement, par l'enseignement, par les entretiens, par l'entraînement aux règles sacrées de l'honnête discussion.

Il fut l'âme de l'*Union pour l'Action morale*, devenue l'*Union pour la Vérité*. Il créa, avec Ernest Denis, Charles Gide et Emile Vandervelde, la *Ligue pour le Droit des Peuples*. (On ne lit pas aujourd'hui sans serrement de cœur le programme qu'il avait rédigé en 1912 : « Nous essayerons d'organiser l'opinion commune des nations civilisées... ») Quand il put enfin réaliser son rêve le plus cher, celui d'établir, loin de Paris, dans la maison qu'il avait aménagée pour cela, des rencontres internationales, c'est aux écrivains groupés autour de la *Nouvelle Revue française* qu'il demanda d'organiser celles de ses fameuses « Décades » qui seraient consacrées à un sujet littéraire. C'est peut-être dans ces « Entretiens d'Été » que, grâce à son immense érudition, à sa mémoire infaillible, à son don des formules chaleureuses, il put donner le plus parfaitement sa mesure. D'un mot il savait écarter les détails oiseux, ramener les conversations des zones stériles aux zones vivantes, leur faire reprendre de l'altitude lorsqu'elles s'enlisaient. Nombreux, ceux qui sont repartis de Pontigny avec des curiosités, des orientations nouvelles, sans peut-être savoir eux-mêmes combien de germes la pensée de Paul Desjardins avait déposés dans la leur. Et plus nombreux encore, ceux que cette pensée a formés, dans une sphère plus modeste, parmi les successives générations d'élèves qui reçurent son enseignement, soit dans les lycées, soit dans les écoles normales d'instituteurs ; car aussi longtemps qu'il le put, Desjardins refusa de renoncer à ce mode d'action, n'oubliant jamais, et rappelant volontiers aux fats, que les idées clarifiées par une élite restent impuissantes et vaines, si elles ne trouvent, dans la chair même du pays, des interprètes capables de les comprendre et de les propager. Lorsqu'il fut question de lui pour le prix Nobel de la Paix, il y eut de l'étonnement dans certains milieux : c'est qu'on n'y connaissait pas l'influence réelle qu'il avait exercée.

Il avait souhaité être rendu à la terre, dans le cimetière du village, au pied de la vénérable basilique, sans autres paroles que celles de la liturgie. Ce silence convenait, après celui qu'il avait voulu autour de sa vie. Mais quand un délégué cantonal

s'avança près de la tombe pour lire un dernier hommage des gens de la campagne, chacun sentit que cela aussi était bien Et lorsqu'un officier de l'armée tchécoslovaque sortit à son tour du groupe des intimes pour exprimer la reconnaissance de sa nation (c'était le 13 mars, et l'on venait d'apprendre la capitulation de la Finlande) une émotion de plus s'ajouta au recueillement.

JEAN SCHLUMBERGER

***

Lucien Dubech

La mort de Lucien Dubech ne me paraît pas avoir été exactement comprise. Certains des journaux, même, auxquels il collaborait, ont fait son éloge funèbre d'une façon tout à fait conventionnelle : les cent neuf lignes de *Candide* ne semblaient pas, dans leur coin de page, se souvenir que beaucoup de gens lisaient *Candide* pour Lucien Dubech.

Ailleurs, de prétendus amis, des adversaires, ont enregistré ce départ en quelques mots. M. Edmond Sée aura meilleure presse. Je ne crois pas que personne ait dit qu'avec Lucien Dubech disparaissait le seul critique dramatique de notre temps qui ait eu une doctrine dramatique. Simplement.

On a rendu hommage à sa sincérité, à son caractère, à sa mauvaise humeur, à ses connaissances, et cela est très bien. Pour ma part, je ne trouve pas que dans l'application de sa doctrine, ce critique prétendu sévère ait toujours été rigoureux. C'est la faute du métier : quand on voit cinquante pièces par an, on finit par être indulgent pour celles qui se laissent seulement entendre ; il en est de même pour la critique cinématographique, là où elle existe (chose rare). Mais la doctrine n'en a pas moins existé, alors que les plus fameux de nos chroniqueurs n'en ont point. Il faut bien dire la vérité : quelques phrases de Jean Giraudoux et quelques phrases de Lucien Dubech sont les seuls éléments de critique dramatique de notre époque. Il importe peu, après cela, qu'il ait été, à mon avis, indulgent à certaines productions contemporaines. Car il a défendu, depuis toujours et jusqu'au bout, la vérité la plus méprisée de notre temps : le théâtre, c'est le texte.

Seul, il y a vingt ans, il a commencé de la défendre contre ce qu'il nommait les petites chandelles de M. Gaston Baty : c'était pour lui l'ennemi numéro un du théâtre, et aujourd'hui, presque tout le monde est converti à cette vérité. Il la déplorait d'ailleurs, car il savait que Gaston Baty aime le théâtre. Lorsque parut *Siegfried*, Jean Giraudoux réunissait sur une scène beaucoup d'invitations à ne pas comprendre, à ne pas aimer : Lucien Dubech n'aimait pas les romans de Jean Giraudoux, encore moins sa politique, n'aimait pas l'Allemagne, n'aimait pas Briand, ni Berthelot. Mais il sauta avec une allégresse sans pareille sur l'essentiel : *Siegfried* était écrit en français. Depuis, parfois rebelle, parfois agacé, il ne cessa point de désigner l'œuvre de Jean Giraudoux comme la plus originale de notre temps. Il ne faisait des réserves que par rapport à un idéal, le siècle de Louis XIV par exemple.

Le théâtre, c'est le texte. Il n'aimait pas les excès de la mise en scène, il grogna à l'*Illusion*, il grogna à l'*Ecole des Femmes* (dont l'interprétation le ravissait), il ricana au *Chandelier*. Le magique, l'éblouissant Georges Pitoëff, l'enchanteur de notre jeunesse, était bien loin de lui : il a pourtant écrit sur Pitoëff l'éloge le plus compréhensif et le plus beau, car je crois qu'il aimait chez lui cette conception du décor où se *détachent* l'acteur et le texte. Cela suffisait.

Encore n'y a-t-il là qu'approximation : le décor pourrait s'effacer devant un texte médiocre. Mais justement, Lucien Dubech ne cessa pas de nous enseigner que le premier mérite du théâtre était d'être d'abord un *poème*, comme l'appelait Corneille. L'action, la vie, tout cela lui est nécessaire, sans doute, mais d'abord *le théâtre est un genre littéraire.* On l'oublie, à entendre tant de patois et tant d'argot. Rien ne vieillit plus vite que le drame de notre temps, parce qu'il est écrit dans cette langue amorphe que parlent nos contemporains d'après leurs journaux. Le style du théâtre, comme celui du poème, doit être d'abord un style résistant, qui ne vient pas plus de source, comme on dit, que ne vient de source Racine, un style que le comédien doit apprendre, en dominant sa mémoire rebelle et les tentations de la facilité. C'est pour cela que le théâtre a *toujours* été en vers dans les temps passés. L'invasion de la prose n'a pas été un bon signe : ce n'est pas une raison pour ne pas donner à la prose la dignité du vers.

Jean Giraudoux évoquait un jour ces critiques qui se plaisent à

dire : « Ce n'est pas une bonne pièce, mais que nous aurons plaisir à la lire ! » « C'est, leur répliquait-il, que devant la plupart, ils pensent : « Comme nous aurions peu de plaisir à la lire ! » Je ne dis pas qu'à chacune des œuvres qu'il jugeait, Lucien Dubech avait ces deux phrases en tête. Mais il aurait pu les avoir, car il a toujours pensé qu'une bonne pièce devait d'abord être lue ; le théâtre du passé, songeons-y, n'a subsisté que par le livre.

Rien n'est plus éloigné des idées de notre temps. De Diderot à M. Bernstein, le théâtre moderne a suivi un chemin d'imitation et de faux réalisme qui est le contraire même de la vérité dramatique. Voilà ce que Lucien Dubech nous a appris d'une manière que je trouve incomparable. Mais l'incompréhension est aujourd'hui si forte que je ne suis même pas certain qu'on s'en soit aperçu.

ROBERT BRASILLACH



LE ROMAN

LE BOURGMESTRE DE FURNES ; LA MARIE DU PORT, par *Simenon* (Éditions de la N. R. F.).

Les rapports du lecteur avec les héros de romans sont étranges, sans doute, et l'on n'a pas fini de les analyser. Penser à Julien Sorel ou Becky Sharp, c'est plus, et c'est moins, que de penser à notre ami ou à notre cousine. C'est autre chose ? Pas tout à fait. Si je parle de vie, si je dis que te personnage est vivant, il faut bien que j'aie avec lui commerce d'échanges et de promesses. Est-ce que la force de ce troc lui vient de sa ressemblance avec ceux de la vie, ou bien plutôt n'est-ce pas moi qui deviens personnage de roman ? Les personnages que j'ai aimés ont mille voies pour me retrouver. Je ne sais comment ils s'y prennent : ils ne m'oublient jamais.

Il y aurait injustice à reprocher à un romancier de ne pas nous donner ce que seuls quelque trente romans savent nous dispenser. Toutefois, le cas de Simenon tient, par plus d'un côté, du paradoxe. Le public l'accueille comme on sait et chaque jour grossit la troupe des écrivains qui le sacrent grand romancier et le défendent contre son succès. Or, je le demande à ses plus

déterminés admirateurs, que sont devenus ces personnages de Simenon ? Qui se souvient seulement de leurs noms ? (Maigret eut bien de la chance de reparaître dans vingt récits policiers). Si par hasard ils revenaient, qu'auraient-ils à nous dire, et nous à leur demander ? Le cas est peut-être unique d'un auteur si abondant, si doué pour nous donner, le temps d'une lecture, la plus forte sensation de présence — et dont les créatures, avec tout l'accessoire, s'évanouissent si rapidement.

On a vu dans *Le bourgmestre de Furnes* le chef-d'œuvre de notre auteur, peut-être un chef-d'œuvre. Je n'y contredirai pas. Il y a le dur, l'orgueilleux, le secret Joris Terlinck. C'est un caractère. Lui, l'impitoyable et le roide, passe des heures à écouter timidement le caquet de deux jeunes femmes, dont il ne songe même pas à faire ses maîtresses. Y songe-t-il ? Ou bien le remords (l'une de ces jeunes femmes est indirectement victime de sa dureté) va-t-il le vaincre ? On peut penser que ce mystère ne gagne son épaisseur qu'à la faveur d'un astucieux éclairage. Mais ces peintures contrastées font au personnage une vie sourde et puissante. Autour de Terlinck on trouve sa femme, terrorisée et qui devine ce qui aurait pu échapper au lecteur une fille folle, séquestrée par vanité ou tendresse, la petite ville qui subit son maire et le ruine sournoisement. Enfin, toute une atmosphère.

Nous y voici. Soit, me dira-t-on, vous oublierez Terlinck comme ses prédécesseurs. L'art de Simenon n'est pas de créer des êtres autonomes, c'est de vous donner l'illusion de leur vie en vous imposant, jusqu'à l'obsession, l'atmosphère qui s'épaissit, justement, entre leur souvenir et vous.

Voire. J'ai lu, je crois, une vingtaine de ses romans. J'en retrouve, avec un peu d'effort, les atmosphères ou plus exactement la commune atmosphère dont s'accommodent pêle-mêle matelots et notaires, demoiselles et vieillards. Ce n'est jamais elle qui incontinent me saute à la gorge et à sa suite m'apporte un bout de roman, puis le roman tout entier, puis l'auteur. Non, il me faut d'*abord* le roman de Simenon, l'atmosphère vient ensuite. Est-ce là n'être pas oublié ?

Jef Claes est mort par la faute de Terlinck. Nous ne saurons pas les réflexions du coupable, mais :

C'était arrivé au moment où il était tourné vers le milieu del a pièce et où il tendait les cigares à Jostens resté debout. Il avait levé la tête et, l'espace d'une seconde, beaucoup moins d'une seconde, il avait eu l'impression de voir Jef Claes.

Même pas ! C'était plus vague, une bouffée de souvenir, quelque chose d'indéfinissable. Jostens, qui avait un gros ventre et de grasses joues, ne ressemblait en rien à Claes. Cela tenait uniquement à ce qu'il était à la même place que celui-ci le dernier soir. Peut-être aussi au vin ?

Tout, dans cet instantané, est admirablement orienté : sa modestie (on ne nous livrera pas un Terlinck en six lignes), la platitude de son langage, la bonhomie des détails, l'insistance par laquelle nous sentons la lenteur du personnage à se saisir ou à se repousser lui-même. Soyons sûrs, après deux pages de minuties sur les habitudes physiques de Terlinck, de retrouver un autre couplet sur la présence fugitive du mort, encore plus discret, encore plus explicite : nous sommes en pleine atmosphère.

Je ne lui reproche pas sa monotonie. D'autres écrivains, et des plus grands, n'ont eu qu'une seule voix, ont recommencé toujours la même chanson. Encore fallait-il que cette chanson leur fût nécessaire et nous le devînt. De nous ils pouvaient tout attendre, sauf l'indifférence. Simenon ne refuse pas notre indifférence : on dirait qu'il en tire cette rumeur, cette brume, qui accompagnent partout ses héros.

Il arrive, il est vrai, à Simenon de s'essayer quelquefois à la peinture directe des sentiments. On voit alors sa loyale adresse buter et s'embarrasser ; ses notations, toujours aussi justes, insensiblement tourner et ne plus nous offrir que leur face banale. Marcel Viau, dans *La Marie du port* est un garçon de dix-sept ans, laid et malheureux. Tant que l'on nous décrit sa vie dans un cabinet d'architecte, tant qu'on nous informe de ses sensations — oh, pas les siennes, celles que nous éprouverions si nous étions un peu lui, un peu nous et plus encore n'importe qui, l'anonyme qui à son côté foule le même pavé, partage la même attente indéterminée, tant que Marcel reste pris dans son atmosphère, il nous retient, nous *devinons* son amour pour Marie et qu'il sera capable de tout pour la soustraire à son rival. Mais faisons un pas encore :

Il s'agissait de la Marie, bien sûr, et Marcel aurait été en peine de dire pourquoi il employait le mot *oser*. Parce qu'il évoquait une idée de défi sans doute ? Parce que lui-même venait d'être humilié par son père, jeté dehors, meurtri dans son orgueil et dans sa chair, et parce qu'il n'avait pas *osé* se rebiffer...

Voici un peu de subtilité :

Il y avait un peu de tricherie dans le cas de Marcel, car s'il se répétait avec tant de force qu'elle ne viendrait pas, c'était dans l'espoir d'être détrompé.

N'insistons pas et revenons, avec Simenon, à l'atmosphère.

On ne dit pas qu'elle soit un moyen d'expression illégitime. Sans doute faut-il y voir une des formes de cette analyse indirecte dont aucun écrivain ne saurait se passer. « Il ne faut pas dire : je pleure, conseille Voltaire, il faut que par vos discours on juge que votre cœur est déchiré. » Bientôt, ce ne seront plus les discours qui nous renseigneront, mais les gestes, les attitudes, les tics et mieux encore les objets et cette persuasive mélopée que le décor ne cesse de murmurer dans le roman contemporain. Oui, un moyen d'expression. Simenon, à ne se servir que de celui-là, négligeant ou maltraitant tous les autres, lui donne sa plus grande force d'attaque. Du même coup il découvre sa faiblesse : il n'est qu'un miroir, tout compte fait, qui ne saurait garder les images de ce qui passe. L'atmosphère ne crée rien par elle-même. Des personnages, et de notre émotion, elle attend son sens et sa pérennité. Beaucoup de talent et mille précautions n'y peuvent rien.

Cependant, tant que le livre est ouvert, on ne peut s'empêcher d'admirer ces précautions. Et l'on croit voir d'où vient la méprise des admirateurs de Simenon : on sent trop combien sa science du détail indiscrètement juste, son art de nous retenir durant deux cents pages autour de personnages qui nous sont indifférents ou qui vont le devenir, sa patience et son abondance, ses dons enfin, font défaut à presque tous nos romanciers. On en conclut qu'il est un grand romancier. Peut-être serait-il plus sage, et moins onéreux, de penser que depuis Flaubert ou Zola nous n'avons pas eu de grand romancier.

Quant à Simenon, je lui vois la mine et tout l'attirail d'un magicien. Peut-être prononce-t-il les mots qu'il faut, je ne sais. Toujours est-il qu'il ne fait pas de miracles. Ce n'est pas par

hasard que j'écris miracles. Si j'ouvre un roman c'est bien un miracle que je souhaite. Si je le rouvre après dix ans, je sais bien, guidé par quel souvenir ou par quelle illusion, ce que j'espère encore. Et sinon, pourquoi lire des romans ?

JEAN VAUDAL

***

LES ESSAIS

CHRONIQUE PRIVÉE, par *Jacques Chardonne* (Stock).

Je crains qu'il ne faille en prendre notre parti : Jacques Chardonne, selon toute apparence, n'écrira plus de romans. Sans doute y a-t-il lieu de louer sa résolution plutôt que de la déplorer ; déjà *Claire*, *les Destinées Sentimentales* et surtout *Romanesques* tendaient vers une limite où le récit se transforme en pure réflexion sur la vie. Mais il ne s'agit pas ici de cette réflexion que connaissent les philosophes, pur regard concentré sur une structure réduite à ses linéaments essentiels. La rupture dernière des adhérences secrètes qui lient le pensant au vivant ne se consomme point ici ; je serais tenté de dire : heureusement. Car si cette rupture est à certains égards une libération, elle ne va pas sans d'onéreux sacrifices dont on ne discerne pas toujours la contrepartie positive. Le « Je » de *Chronique Privée* n'est pas celui de la méditation pure ; c'est celui du Journal intime — mais un « Je » cependant qui parvient à ne nous livrer parmi ses secrets que ceux-là seuls qui se laissent communiquer sans que soit porté atteinte à une réserve fondamentale dont l'auteur, me semble-t-il, ne s'est jamais départi. Il suffit d'évoquer les *Chroniques Maritales* de Jouhandeau pour comprendre *a contrario* ce que peut être cette réserve-là. Mais ce qui est exceptionnel chez Jacques Chardonne, c'est que cette discrétion n'est pas seulement, n'est pas essentiellement un freinage : j'y vois plutôt l'expression du respect croissant que lui inspire l'irrécusable et mystérieuse réalité de l'humain comme tel. « Toujours j'ai été frappé par le surnaturel humain, le surnaturel le plus humble, l'amour par exemple. Quelle chose étonnante que l'homme ! Voilà, je crois, ce que j'ai voulu dire dans mes romans. Je l'ai

dit de mon mieux, avec le respect du langage qui est aussi un mystère... Désormais renonçons aux nouveautés dans la forme ; mais l'homme approche très lentement de lui-même. Là sont les nouveautés... Le seul progrès est dans l'être même : un mûrissement, des rapports plus directs avec soi-même. » Je ne saurais dire combien me touchent, à l'heure précise où nous sommes, de telles affirmations qui prennent valeur de défi, qui rejettent inflexiblement dans l'ombre d'où elles n'auraient jamais dû sortir tant d'innovations fallacieuses dans le domaine du style et de la connaissance.

Certes, j'imagine très bien les opiniâtres résistances auxquelles un Chardonne risque de se heurter auprès d'une jeune génération gavée de vocables révolutionnaires. Même après les terribles déconvenues qui auraient pu sinon leur ouvrir les yeux, tout au moins amorcer dans leur conscience un certain mouvement de réflexion, beaucoup n'hésiteront pas à traiter Chardonne de « moraliste bourgeois », de « représentant-type du moyen capitalisme », etc. Les malheureux en sont encore à s'imaginer que cet étiquetage est une évaluation. Rien ne saurait être plus faux. « L'ouvrier, le paysan, le bourgeois sont des mythes... J'ai passé une partie de ma vie dans la compagnie des grands bourgeois. Depuis une quinzaine d'années, je vis dans la société et même l'intimité des « petites gens ». Je l'avouerai au risque de blesser tout le monde : je ne sens aucune différence. » Il y a, ajouterai-je, toujours une chance pour que celui qui blesse tout le monde soit aux abords de la vérité. Pour ma part, je sais un gré infini à Chardonne pour cette lucidité qui en premier lieu lui permet de percer à jour les basses mythologies de notre temps — combien plus basses que celles qui éclairèrent des âges plus heureux — qui, en second lieu, le met en mesure de reconnaître au sein de l'expérience, si je puis dire, la plus « expérience » de toutes, celle des jours ouvrables, qui s'oppose si fortement à un certain élément dominical où la pensée abstraite s'étale trop aisément — un incompréhensible que l'intelligence tout à la fois suppose et réclame, un mystère diurne où la raison trouve une source plutôt qu'un obstacle.

Reste à savoir si cette pensée tout ensemble si délicate et si ferme peut se communiquer sans tendre à se prolonger dans une direction que Chardonne lui-même n'a pas éprouvé le besoin de

suivre. A vrai dire, je ne le crois pas. Je vois quant à moi dans cette pensée un repère orienté, un repère qui serait une flèche bien plutôt qu'un jalon, sur un certain chemin, qui, par delà le mystère de la vie humaine, conduit au mystère de l'être et à la vie éternelle : le chemin que, de notre temps, avec une conscience chaque jour accrue et de ses faiblesses et des grâces qui lui permettaient d'en triompher, un Charles Du Bos a parcouru jusqu'aux lumières de la mort.

GABRIEL MARCEL

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

LITTÉRATURES DE LA SUISSE, par *C. Clerc, J. Moser, P. Bianconi, E. Piguet* (Éditions du Sagittaire).

Ce livre, des plus attrayants par le titre, car une bonne information sur l'argument faisait réellement défaut, semble hélas n'avoir été composé que pour insérer, en compagnie d'un travail honnête, quarante-neuf pages de falsification pure concernant la Suisse romande. Le travail honnête consiste en une étude pas mal talentueuse sur le mouvement littéraire de la Suisse alémanique, la seule en somme qui ait un véritable intérêt aux yeux de l'étranger — disons du Parisien — et aussi du vrai Suisse. Là se trouve le noyau (les trois premiers cantons) où se situent, en même temps que les débuts de la plus vieille démocratie de la terre, le plus indéfectible attachement à la foi des ancêtres qui est la foi catholique.

La littérature de la Suisse romande, à part Ramuz, reste fort médiocre. Elle ne donnera toujours qu'une impression de provincialisme.

Toute autre est la littérature de la Suisse allemande. Là, positivement, c'est le contraire. Le verbe suisse, l'écriture suisse, fait tellement autorité par sa vigueur, son bel éclat, ses images et ses tours surprenants — et rien de cela n'est prémédité — que la véritable Allemagne y reconnaît sans difficulté sa souche. Ce n'est pas qu'on y parle le pur allemand — on ne parle en Suisse que des

dialectes — mais les Allemands sont jeunes dans le stade d'une langue unifiée. Et leur prédilection instinctive remonte à l'*homo alpinus*, et elle n'est pas détrompée. On en a la preuve dans les vociférations de Berchtesgaden où rien à proprement parler n'est allemand. Mais c'est ce qu'il faut.

Donc en Suisse, il y a cet attrait :

Personne (sinon les étrangers), *dit M. Moser*, ne parle, en Suisse allemande, la langue des livres et des journaux ; bourgeois, ouvriers ou paysans, magistrats, professeurs ou industriels ne parlent que le dialecte de leur canton, de leur ville, de leur terre, — langue qui leur sert à « vivre », tandis que l'autre, la langue écrite, ne sert, à leur sens, qu'à « bien dire ».

Excellente distinction. Mais le *bien dire*, chez les écrivains de maîtrise, quand il y en a et il y en a, conserve encore assez de ce tour de la langue qui *sert à vivre* pour ne jamais faire oublier, indemne et statique à cause du comportement qui a fait à chacun une histoire particulière, tel pagus distinct d'un autre. Cependant la Confédération existe qui donne à tous les Suisses, si divers qu'ils soient, un caractère unique bien discernable. Cela ils le tiennent peut-être aussi de l'Helvétie, cette bonne contrée de l'Antiquité à laquelle on recommence à croire, mais en même temps que ceci et cela, surtout de l'empreinte reçue par eux de leur nature. Celle-ci est sauvage et sublime et ils ont dans le sang cette qualité.

Les aspects les plus sauvages de la nature helvétique, tant exploités depuis, Haller le premier les a chantés au début du XVIIIe siècle, dans un grand poème sur les Alpes. Deux générations après, Gœthe les a rencontrés au pont du Diable, près du Gothard où il monta trois fois au cours de sa vie, — par « la vallée des dragons et de la mort, désolée et parsemée d'ossements », comme il dit...

C'est dans cette grandeur sévère, dans cette dure étroitesse, que la Suisse était née. C'est elle qui subsiste dans l'âme du peuple, à travers huit siècles d'histoire.

Mais, depuis des siècles aussi, ce pays a eu des centres de culture. Les humanistes de la Renaissance (*le pape Pie II, secrétaire alors du Concile, Erasme, qui ne fut jamais sectateur d'Œucolampade*) ont fait la grandeur de Bâle, que des générations de savants ont maintenue ; les hommes d'état ont fondé celle de Berne, illustrée par Manuel et par le grand Haller ; les poètes du XVIIIe siècle, puis les industriels, celle de Zurich.

Depuis deux siècles, les savants et les écrivains sont relativement plus nombreux en Suisse qu'en Allemagne. C'est-à-dire que l'« homo

alpinus » s'est bien civilisé, depuis l'époque où Paracelse disait de ce pays : « On n'y est pas fait de « matière subtile »; on ne vous y nourrit pas de figues..., mais de fromage, de lait et d'avoine... Ceux qu'on élève dans les chambres des dames et nous, nous ne sommes pas faits pour nous entendre.

L'ouvrage contient une préface courte et excellente de Robert de Traz.

Il y a aussi deux vaillantes études, l'une sur le mouvement littéraire de la Suisse rétroromanche — une sorte de langue romane aussi fertile en renouveau que le provençal — et l'autre sur la Suisse italienne. Il en sera parlé dans une enquête sur ce sujet massif.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

***

CORRESPONDANCE

François Mauriac nous écrit :

Dans une note de son article sur les Olympiques que la *Nouvelle Revue Française* a publié le 1er mars 1940, M. Henry de Montherlant cite une phrase d'un billet de *Temps Présent*, écrite en 1938 et qui, isolée du contexte, semble en effet assez comique. Je n'ai pas ce billet sous les yeux, mais je me souviens de la distinction que j'y faisais, à l'usage des jeunes catholiques, entre les sports de compétition violente comme le rugby ou la boxe, et ceux qui comme la marche, le camping, l'alpinisme, me paraissaient mieux adaptés à une certaine conception de la vie. Ce point de vue (qui est d'ailleurs, je crois, celui du scoutisme) me semble aujourd'hui fort discutable ; mais, au lieu de m'insulter, M. de Montherlant aurait mieux fait d'essayer de comprendre ce qui était en question.

FRANÇOIS MAURIAC

*

Julien Benda a reçu, de la Suisse allemande, la lettre suivante, qu'il communique à nos lecteurs à titre d'information. Inutile de dire qu'il ne partage point les admirations de son correspondant

Dans votre air du mois « Musique de Guerre », vous supposez qu'en Allemagne, on nourrit depuis trois mois le public avec « Bruckner, Lachner, Gustave Mahler... » En ce qui concerne Mahler, vous oubliez qu'il était juif et pour cette raison banni depuis 1933 de tous concerts. D'autre part, Mahler — comme du reste Bruckner aussi — n'est pas une « mazette » allemande, mais un Autrichien d'une haute spiritualité et qui constituerait certainement un délice d'Eleuthère... Si vous voulez nommer des vraies « mazettes nationales », avec lesquelles on bourre les oreilles des Allemands non pas depuis trois mois, mais depuis sept ans, je vous donne ci-après une petite liste : Max Reger, Felix Draeschke, Georg Vollerthun, Friedrich Klose, Albert Lortzing, etc.

L'AIR DU MOIS

DE L'OFFENSIVE

Tout formé que je sois par la pratique jointe à la théorie, je ne me risquerais point à traiter de l'offensive comme d'une méthode en soi mauvaise. Certes, cela peut se trouver vérifié et n'importe quel historien devra convenir qu'au moment de la Marne, l'offensive allemande était exténuée. On en verra, aussi, aisément quelques causes ; par exemple, la grosse artillerie avait suivi ; toutefois, les munitions manquaient et les *gros noirs* ne jouèrent pas dans ces combats leur rôle accoutumé. On ne peut tirer sur ses lignes de communication sans être exposé à de telles conséquences. Autre chose à remarquer : l'offensive use ses hommes offensifs et ne peut les remplacer ; la pointe de l'armée est moins piquante. Mais enfin toutes ces choses sont connues par l'expérience, et quand on les énumérerait, on ne traiterait toujours pas la question *par l'essence*, comme on disait dans l'école. Souvent je me suis posé l'essentielle question, qu'est-ce qu'une armée ? C'est un ensemble de combattants. Les combattants font l'armée, j'en conviens ; mais l'armée fait aussi les combattants. Or, représentons-nous l'Allemand de 1914 pensant à l'armée dont il est la pointe, et l'œil, et la main. Quelle idée pouvait-il se faire du résultat à atteindre ? Prendre Paris, ou détruire la force de l'adversaire, ou occuper un grand territoire et y lever tribut ? Comment le combattant aurait-il choisi, alors qu'il était évident que ses chefs ne savaient pas choisir. Cette incertitude devait produire et produisait un vide de l'esprit, un état d'abstraction et presque d'indifférence. On conçoit que l'offensive ainsi lancée manque de pensée et d'une cible à viser.

La même question ne se pose pas pour la force défensive, car c'est l'offensive qui lui fournit la pensée si simple : « Où il veut aller, il ne faut pas qu'il y aille ; on ne passe pas ! » Et l'on sait qu'une grande avancée de l'ennemi fait que l'impératif défensif est encore plus catégorique.

Je voudrais traiter de la guerre en réaliste, en considérant toujours dans le fantassin l'attribut pensée, comme disent les

philosophes, et présupposant que c'est la pensée du soldat qui gagne les batailles. Napoléon excellait à donner aux soldats une idée sommaire et précise d'un mouvement à empêcher ou d'une redoute à enlever. Au reste, la raison principale qui fait que les plus actifs s'usent vite, c'est qu'ils sont tués à coup sûr. Le chef est sûr de perdre ses meilleurs soldats. Et voilà comment une offensive se fatigue. Donc, au lieu de comparer armée à armée, je voudrais comparer soldat à soldat, et d'après ces principes interpréter la guerre de Finlande comme résultant en chacun de ses pas de la différence de ton, si je puis dire, entre un homme qui tient son ennemi au bout de son fusil et celui qui n'a d'autre pensée que cette stérile et hagarde pensée : « Quand est-ce que cette damnée guerre sera finie ? » J'aurais à dire dans chaque cas particulier comment la moindre avance donne aussitôt à la défense des objets précis, au lieu que la retraite qui se décroche enlève aussitôt de tels objets, au moins dans le court instant où l'ardeur les cherche. Cette pensée qui revient sur elle-même n'est pas solitaire. bien au contraire, et c'est l'occasion pour le sergent de faire son docteur en tactique, ce qui raffermit sa petite troupe. Les amateurs de documents trouveront dans Stendhal et à Waterloo le caporal Aubry qui prend la direction de la retraite, et qui sait très bien ce qu'il veut faire et qui s'en charge. Je reviens aux Finlandais. Je devine comme leur petite troupe et fort maltraitée se reformait autour du sergent qui répète : « Je vous l'avais bien dit ; mais vous ne m'écoutez jamais. » Telle est à mes yeux la cellule d'une armée. Les caporaux et les sergents sont tout ce qu'il y a de plus long à former. Responsables, ils exercent une autorité énergique et sont véritablement l'âme de l'escouade. C'est un grand point dans le chef subalterne de parler seulement aux sergents et caporaux. Voilà selon mon opinion comment est fait le combattant ; dans ce cercle étroit jouent les sévères sanctions de l'honneur, bien mieux que par des ordres abstraits et sans visages. Le moral s'entretient entre ces rudes compagnons ; ils ne cessent de souffler sur leurs pensées et les font flamber au bon moment. On trouvera cet honneur des petits gradés parfaitement décrit dans *Au bivouac* de Jean Schlumberger qui me paraît le chef-d'œuvre de la littérature militaire. Relisez-le, écoutez ces dialogues entre deux soldats d'élite rivaux, et aussi soucieux l'un que l'autre de l'*honneur du corps*. Je me borne à ces quelques lignes où je n'ai voulu qu'esquisser un léger crayon de la méthode de l'instructeur.Les amateurs de Kipling trouveront de bons exemples aussi dans ses *Trois Troupiers*.

J'avoue que les théories tactiques qui s'élèvent au-dessus de l'âme du troupier et procèdent par généralités, me paraissent bien inutiles et ne rien saisir. Car telle est la grande affaire, saisir un engagement grand ou petit, le serrer dans son poing et serrer encore de l'autre main par-dessus, comme disait un ancien.

***

DOUBLE MALFAISANCE.

Les communistes français, en approuvant le pacte germano-russe, n'ont pas seulement trahi la France ; ils ont porté un coup terrible à la classe ouvrière. Les ennemis de cette classe avaient trouvé un excellent moyen de discréditer toute réforme sociale en sa faveur, fût-ce la plus juste : c'était de la déclarer communiste. Une telle manœuvre voit ses chances de succès portées au centuple, après la conduite du parti dans cette guerre.

Comme malfaiteurs, nos communistes ont bien travaillé.

JULIEN BENDA

AIR DE NEW-YORK

Il y a un banquet, avec des vins de qualité inférieure (*Moselle du Missouri* et *Rhin de l'Ohio*) et puis des discours, et le Monsieur se lève et ne manque pas de faire remarquer que « L'Amérique n'est plus le pays du pionnier — l'Amérique a trouvé ses frontières. » On applaudit.

Pendant ce temps, loin des cure-dents, un autre Monsieur s'occupe à démentir par les actes ces assertions pompeuses. Ce Monsieur — comme vous avez pu le lire dans votre quotidien — est assis sur un tertre pelé, dans le parc du Bronx, c'est-à-dire en ville ; au moyen d'un télescope dont le cuivre est un peu malade mais qui a bonne lentille, il surveille le fourré municipal. Maintenant il se lève, remet le télescope dans son étui, dévale au creux du vallon, se glisse entre les buissons maigres, jette un coup d'œil sur le paysage où il ne découvre pas trace d'uniformes, écarte un vieux journal, et, à quatre pattes, pénètre dans le hallier. C'est là qu'il retrouve son collet et la proie : un superbe vison. Depuis deux ans, ce Monsieur prend des visons au collet, en ville. Enfin on l'arrête. Il jure qu'il ne croyait pas mal faire et cela l'ennuyait de penser que le parc du Bronx était plein de bêtes à fourrures et que personne n'en profitait. Il n'existe pas de loi interdisant la chasse au vison dans les jardins de la ville. On le relâche.

Le banquet continue. Il fait nuit. Dans un égout de Brooklyn — toujours en ville — trois hommes pratiquent le lavage de l'or à la battée. Vieux dentiers, épingles de cravate, becs de plumes, tout leur est bon. Ils se font 2.000 francs par nuit. On les arrête. Il n'existe pas de loi interdisant le lavage de l'or dans les égouts de la ville. On les relâche.

En dégustant une chartreuse de l'Orégon, le Monsieur répète que l'Amérique a trouvé ses frontières.

FERNAND AUBERJONOIS

Mr. SMITH VA AU SÉNAT

La réplique la plus significative du cinéma américain est celle du gangster de *Lady for a day* (de Capra) demandant au chef de la police :

— Croyez-vous aux contes de fées ?

Aux États-Unis, les producteurs, les scénaristes, les réalisateurs, les acteurs, les photographes, les électriciens, les script-girls croient aux contes de fées et le public y croit dur comme fer. Leurs réussites les moins contestables viennent de cette foi aveugle. Si les dessins animés de Walt Disney sont meilleurs que tous les autres, ce n'est pas qu'ils soient mieux dessinés, mieux peints, mieux photographiés, mieux montés : c'est parce que Walt Disney et ses six cents collaborateurs sont convaincus que Mickey Mouse et Donald Duck sont vivants et qu'ils les traitent avec l'amour et la révérence que l'on doit à des êtres humains. Que Hollywood adopte un texte connu — *Premier Amour* où joue Deanna Durbin, reprend *Cendrillon* jusque dans les moindres détails —, ou refasse une bande européenne — *Mademoiselle et son Bébé* avec Gingers Rogers est la réplique d'un film autrichien de Franciska Gaal — ou donne une œuvre originale, caractéristiquement américaine, comme *Mr. Smith va au Sénat*, le sentiment qu'il réussira toujours le mieux à exprimer c'est une confiance éperdue dans un monde où les bons génies finissent toujours par triompher des forces naturelles, économiques, sociales, psychologiques qui, on ne le sait que trop, conspirent au malheur des hommes.

Aussi est-il bien vain de chercher une satire politique dans *Mr. Smith va au Sénat*. Il y en a juste autant dans le *Chat botté*. Sans doute, le décor est d'une vérité pittoresque qui fait plaisir : le gouverneur d'État ne fait rien sans prendre les ordres du chef de trusts, et ses propres enfants se moquent de sa servilité ; le grand dadais provincial est berné par les journalistes ; les

affairistes exploitent la machinerie formaliste d'une assemblée parlementaire. Mais, masquant cet arrière-plan, ce qui compte, c'est la centième version d'un Don Quichotte qui prend au sérieux ses rêveries et dont, malgré toute l'ignorance et la naïveté, l'idéalisme est si puissant qu'il finit par triompher des intérêts sordides coalisés contre lui. Pourquoi ne pas l'avouer ? Ça a beau être un conte de fées, cela fait toujours plaisir à entendre.

La maîtrise technique de Capra est telle qu'il peut tout se permettre. Tantôt, il accumule les flashes ; tantôt, pour un dialogue important, il laisse tranquillement l'appareil immobile en plan américain pendant toute la scène. Mais de quels acteurs ne dispose-t-il pas, et comme il s'entend à les manier ! A côté de James Stewart, né pour les rôles d'ahuri ; de Joan Arthur, une des rares actrices américaines qui ait l'air intelligente, d'Edward Arnold, capable de menacer sans élever la voix, je vous recommande Claude Rains, la mauvaise conscience personnifiée, et Harry Carey, un président comme on en souhaiterait à tous les Sénats. Vraiment, le premier dialogue entre Edward Arnold et Claude Rains est l'un des moments où j'ai éprouvé au cinéma la plus forte impression d'authenticité.

DENIS MARION

PEINTURE, ART D'EXPRESSION ?

Peu nombreux sans doute furent les peintres des mains desquels les pinceaux ne tombèrent point au début de septembre. Pinceaux inutiles, pinceaux scandaleux, pinceaux vains. Mais l'inaction ne peut durer : au fur et à mesure que se fortifie l'idée que l'esprit a quelques chances d'être sauvé, se rechargent les palettes et, je pense, s'interrogent les consciences. « Laisserai-je mollement l'espoir déployer ses ailes vertes sur ma toile ; donnerai-je audience aux monstres vengeurs ou epouvantés ; maudirai-je la violence ; m'apitoierai-je sur ses victimes ? » Voilà ce que chacun doit en ce moment se demander. Aussitôt, cependant, la pénible évocation des Salons futurs laisse entrevoir, sur les cimaises d'après-guerre, inspirées bien entendu par les plus nobles sentiments, une telle accumulation de faux Rochegrosses et de néo-Detailles qu'on demeure quelque peu désemparé : le problème des limites qu'impose l'esthétique moderne à l'expression des passions se présente aussitôt. Il serait trop facile de le résoudre par la boutade

passe-partout : « Au fond, ce qui importe, c'est de réaliser des œuvres de qualité. » Bien sûr, mais, à qualité égale, les œuvres qu'on peut qualifier d'héroïques ne renferment-elles pas un potentiel humain, une puissance d'éternité plus efficaces que les œuvres de pur délassement ? Et même, peut-on croire que l'effort extraordinaire qu'il faut soutenir pour atteindre à l'unité et à la noblesse, malgré les contorsions de l'anecdote, n'a pas d'influence sur les qualités profondes et cachées du tableau ? Quoi qu'il en soit, entre le prurit sentimental des Rochegrosses précités et la contrainte glacée des puritains, il y a un écart que les temps actuels nous somment de combler, ne serait-ce qu'en réintroduisant, avec naturel, l'homme dans l'œuvre d'art : je veux dire sans le styliser à l'excès ni le faire grimacer photographiquement. C'est probablement le moins qu'on puisse faire. Cet effort implique d'ailleurs le rassemblement, sur la même toile, de valeurs qu'on s'était vraiment trop habitué à cultiver séparément.

Il serait fort intéressant de faire une enquête auprès des artistes, pour s'informer des moyens par lesquels ils entendent que doit se manifester l'héroïsme pictural. On voit assez bien ce que répondraient Rouault et le Picasso de Guernica ; on se rappelle aussi les œuvres d'après-guerre de Friesz, de Gromaire, de Goerg, de Luc-Albert Moreau. Mais les autres ?

ANDRÉ LHOTE

AIRS DU MOIS

22-2. — Brusquement, après tant de gris, et de bise, et de grippe, un temps de printemps. L'air doux dans le soleil, le vent qui porte une tiédeur et qui souffle du Sud par à-coups ; le bleu du ciel vaguement blanchoyant par places, et tout d'argent, du côté, là-bas, d'où le vent arrive. Les genêts sont d'un vert fort qui plaît à l'œil, comme le jaune et fauve des cassures de roche, au talus.

Partout, à grand train, l'eau mène son bruit, brille dans les « rases », ou par ruissellement et réseau sur les pentes. De la route on voit le ruisseau bondir à gros bonds blancs, comme des moutons qui cossent, par-dessus ses bords de gazon mort. Il est deux fois plus haut et plus large et plus vite qu'à l'ordinaire. Il a déraciné un aulne qui penche, il est en train de changer son cours.

Tout s'ensauvagerait bientôt si la main de l'homme ne main-

tenait tout. Les prés tourneraient à la broussaille. Les voilà au contraire unis, comme lissés de la main, sous un éparpillement de fumier bien égal, un paillis léger, qui est là encore pour quatre semaines. Ce sont ces fermes, de côte en côte, qui, contre la sauvagerie, maintiennent la campagne. Comme celle-là, au bout de son chemin entaillé dans la rampe verte. A côté de gros pommiers trop vieux, de branchage touffu comme un buisson, des arbres jeunes ont été plantés, entre leurs trois pieux qui les protègent des vaches. Pas par pas, et par tout le pré, repartant, s'arrêtant pour gratter, des poules quêtent. A des fils de fer balancent des pantalons et des vestes retournées, mi-partis de velours marron et de doublure bise. Entre la buanderie à tuyau de tôle et la maison, la fermière va, revient.

Ce sont ces fermes, oui, qui font le pays. Tout part d'elles. On s'en aperçoit, dès qu'on regarde les choses d'un peu près, comme peuvent le faire un médecin, un notaire. On m'a dit qu'ici le fils a pris un diplôme d'ingénieur, et qu'il est lieutenant dans les chars. Tout sort de la paysannerie, tout : commerce, enseignement, armée, clergé, tout ; et cela ne dure même pas tellement longtemps en dehors d'elle, — l'ordinaire ne serait que de sept générations... Le mot de Cecil Rhodes, c'était : « Homes, more homes. » Des maisons, plus de maisons. Si l'État maintenant parle comme Cecil Rhodes, — et il semble que ce soit cela, le Code de la Famille et le reste — est-ce qu'il n'y a pas un grand espoir ?

Seulement, bien voir les choses. L'État peut-il vraiment ce qu'on veut qui se puisse ? L'histoire du jour, par là, c'est celle d'un père de dix enfants, arrêté, écroué. La mère était morte. Lui, le veuf, comme il avait un emploi de l'État et touchait des sommes pour sa famille nombreuse, il s'est mis à boire davantage. Saouleries, idioties, et pis. Il n'avait plus de femme, mais il avait des filles. Les deux aînées, l'une après l'autre, se sont sauvées. Suivait une petite de dix ans. Cette fois, les voisins se sont émus, l'ont dénoncé. Il y a longtemps qu'on aurait voulu le séparer de ses enfants, — il faisait boire les garçons de onze et douze ans avec lui. Mais lui, il n'entendait pas se laisser déposséder, pas du tout. Chacun des enfants à sa charge représentait deux cents francs à toucher au bout du mois. Dans tant de cas, malfaisance des mesures bienfaisantes... Ces mesures prises par le législateur en faveur de la famille ont ici chaviré la famille. L'argent de l'État a fait de ce père pis qu'une brute.

Le remède est-il que l'État voie aux choses de plus près en-

aux ! Proscrire l'alcool ? Mais si le problème, c'est la contrebande et le banditisme ?

Je sais telle maison où il y a onze enfants, telle autre où il y en a treize, et là, ce sont les grandes misères. On a envie de respecter. À côté de cela, dans telle petite commune, les quatre ou cinq pères de familles nombreuses sont alcooliques, et il faut se demander s'ils ne le sont pas devenus du fait même de l'État ?

On suppose que le Code de la Famille prend mieux le problème. Mais les problèmes, il faudrait toujours les dépasser. Les mesures législatives, administratives pourront être tournées de telle sorte par tel et tel qu'elles seront pour eux plus nuisibles qu'utiles. Impuissance des codes, des administrations, des circulaires, des distributeurs automatiques. Le vrai, le grand travail, ce serait de rendre aux gens de cette époque le respect religieux de la vie qu'avaient les paysans d'autrefois. On ne refait la vie qu'avec du vivant, qu'avec l'esprit même de la vie. Ce n'est pas l'État, ni l'École, qui peut multiplier la vie, ce n'est pas l'État qui a multiplié les pains.

HENRI POURRAT

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Mort du Professeur E. F. Gautier : explorateur et géographe, ce fut un esprit hardi, paradoxal et juste.

Selma Lagerlof meurt, à l'annonce du traité russo-finlandais.

LES LIVRES

I. Romans et Récits.

HENRY BORDEAUX : *Crimes involontaires* (Plon).

Le cœur a des raisons que l'art ignore. Henry Bordeaux, romancier bien pensant et habile, sait parler au cœur.

LOUIS DANIÉLOU : *Belle Marine* (N. R. F.).

Récits de voyage d'un « volontaire pour campagnes lointaines », qui, poussé par le désir d'évasion, s'est fait matelot. Mais comment s'évader du bateau ? (Illusion des escales).

ROBERT MILLET : *Destinée conquise* (Pierre Tisné).

Andrea, jeune savant florentin, que la vie bourgeoise dégoûte, se fait gendarme alpin et meurt d'une « mort belle et utile ». D'Annunzio a fait bien d'autres victimes.

MAKHALI-PHAL : *La Favorite de dix ans* (Albin Michel).

Atman, princesse khmer, fait en Europe l'apprentissage d'une vie simple et unique. Mais de retour dans son pays, elle est reprise par le vertige des existences transitoires. Qui conciliera l'Europe et l'Asie ?

II. Essais.

JEAN ROSTAND : *Pensées d'un biologiste* (Stock).

Chez Jean Rostand le biologiste se double d'un moraliste. Le biologiste découvre à l'homme « la tragique étrangeté de sa condition ». Le moraliste lui apprendra-t-il à cultiver son jardin ?

JEAN ROSTAND : *Hérédité et Racisme* (N. R. F.).

Il n'y a pas de grandes et de petites races. C'est l'homme qui est inégal à l'homme. Et l'homme est un être éphémère dans un univers dont l'immensité l'écrase et l'ignore.

GEORGES WEILL : *Race et Nation* (Albin Michel).

Modèle d'une réfutation érudite et pleine de bon sens. Mais suffit-il encore d'avoir raison ? Impuissance du savant.

MADELEINE DANIÉLOU : *L'Education selon l'Esprit* (Plon).

Défendre la culture française, c'est défendre l'esprit « menacé par certaines formes de civilisation ». Soucieuse de sauver les valeurs spirituelles, Mme Daniélou trace le plan d'un enseignement universel et désintéressé.

III. Lettres étrangères.

STEFAN ZWEIG : *La Pitié dangereuse* (Grasset).

Le lieutenant Hofmiller, qui a bon cœur, se voit fiancé à une jeune fille infirme. Saisi d'horreur, il s'enfuit et la fiancée se tue. Sans la charité, la pitié n'est que faiblesse.

FRANZ BLEI : *Zeitgenossische Bildnisse* (Amsterdam).

Franz Blei nous parle de ses rencontres avec des poètes et des romanciers. Nous retiendrons ce qu'il dit de Franz Kafka et de Robert Musil.

HENRY MILLER : *Tropic of Capricorn* (The Obelisk Press).

Paroles d'un croyant qui, fuyant les apparences et le mensonge, chante la gloire du sexe. Cantique ardent et douloureux.

SELMA LAGERLOF : *L'anneau du pêcheur* (Stock).

Des récits qui sont de petits sermons. Mais Selma Lagerlof raconte bien et ses contes moraux nous font parfois sourire.

ODON DE HORVATH : *Soldat du Reich* (Plon).

L'individu ne compte pas, dit le soldat du Reich. Pour que l'un vive, il faut que l'autre disparaisse. Le message posthume d'Odon de Horvath est bien actuel.

IV. Revues et Journaux.

Il faut lire, dans le *Mercure de France*, le « Journal littéraire » de Paul Léautaud.

François Mauriac, dans « Mes premières années à Paris » (*Le Figaro*) se révèle mémorialiste, et parfait mémorialiste.

Dans *L'Evolution Psychiatrique*, on lira de Jean Fretet : « Flaubert : L'Épilepsie et le style ». Diagnostic consciencieux. Mais la maladie est-ce l'homme ?

La *Nouvelle Revue de Hongrie* donne deux « poèmes parisiens » d'André Ady, fort bien traduits par André Thérive.

Dans *Kroniek van Kunst en Kultur* (février 1940), un curieux entretien avec Marc Chagall, où Chagall parle de son art et de sa compassion pour les fleurs.

La revue anglaise *Purpose* nous engage à chercher dans une « révolution totale » le fondement d'un ordre nouveau. On lira avec intérêt l'essai de Herbert Read sur *Une Communauté d'individus*.

Dans *The French Review*, décembre 1939, on trouve une bonne défense de la littérature française par Julian Harris.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND, IMP. R. BUSSIÈRE

Chez GRASSET

FRANÇOIS MAURIAC

de l'Académie Française

Journal

Tome III

Un vol. in-16 double-couronne 21

Général SERRIGNY

L'Allemagne face à la guerre total

Un vol. in-16 double-couronne 15

Commandant SOWINSKI

Journal d'un défenseur de Varsovie

Un vol. in-16 double-couronne 12

nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN FOURCASSIÉ

GRAND PRIX FABIEN-ARTIGUE

des Jeux Floraux 1940

LE ROMANTISME ET LES PYRÉNÉES

UN FORT VOLUME AU FORMAT IN-8° CARRÉ contenant en hors-text
11 reproductions de lithographies romantiques . . . . . . **65 f**

Un tel volume ne pouvait être écrit que par un auteur connaissant à la fois le Pyrénées et le Romantisme. Il ne pouvait être attrayant qu'à la condition de pos séder à la fois les vertus d'alacrité d'un coureur de montagnes et les vertus de pré cision d'un historien.

Après avoir assisté à l'entrée des Pyrénées dans notre littérature, à l'époqu préromantique, avec les admirables récits de Ramond de Carbonnières en parti culier, nous voyons les stations pyrénéennes se développer rapidement, aux envi rons de 1830. La mode s'en mêle. Les *lions* et les dandys du Boulevard de Gan établissent leurs quartiers d'été à Bagnères-de-Bigorre ou à Cauterets. Ils excur sionnent et ascensionnent, à cheval, en chaise, en cacolet. Les crinolines et le gibus font la conquête du Pic du Midi et du Vignemale.

Les écrivains suivent la mode. Flaubert et Baudelaire, à dix-huit ans, visiten en poètes les lacs romantiques ; George Sand vit à Cauterets sa première aventure extra-conjugale ; Chateaubriand vieilli y donne rendez-vous à la jeune Occita nienne ; Victor Hugo, en compagnie de Juliette Drouet, y renouvelle ses images gigantesques ; Vigny y tient garnison. Chroniqueurs, poètes, peintres et musiciens y trouvent ample matière à descriptions, à poèmes, à tableaux, à romances, à qua drilles même. Avant le fameux *Voyage aux Pyrénées* de Taine, que de volumes de *Souvenirs* et d'*Impressions !* Gavarni, Devéria, Gustave Doré, illustrent tour à tour de leurs croquis pyrénéens quelques-uns de leurs meilleurs albums.

Rien ne caractérise mieux d'ailleurs le romantisme en lui-même. En présence de ces paysages tumultueux qui s'ajustent si bien aux tumultes des passions, les âmes sensibles s'exaltent. Les récits de voyages, les romans, les mélodrames et les vau devilles pyrénéens de cette époque nous offrent une vision étrange : les montagnes se peuplent de contrebandiers sympathiques, d'ermites pieux, de bergers idylliques, de proscrits et de cagots. Certes nous sommes loin des Cénacles et de la Préface de *Cromwell.* Mais si les décors changent, les sentiments restent les mêmes. Dans ce milieu étroit on saisit sur le vif, peut-être mieux qu'ailleurs, ce que le Romantisme doit à la mode qui passe et ce qu'il porte en lui d'éternel.

De nombreuses reproductions de lithographies romantiques complètent admira blement l'atmosphère.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

F.